

# VAUDOIS

ET

## VALLÉES DU PIÉMONT

VISITÉS EN 1854

PAR BAPTIST NOEL ET NAPOLÉON ROUSSEL

NOTES RÉDIGÉES ET PUBLIÉES

par le **Révérénd BAPTIST NOEL**

---

PARIS  
GRASSART, LIBRAIRE-ÉDITEUR

11, RUE DE LA PAIX.

**GENÈVE**  
E. BEROU D  
Libraire

**NEUCHÂTEL**  
L. MEYER ET C<sup>ie</sup>  
Libraires

By TRON, A LA TOUR (PIÉMONT)

1855



# VAUDOIS

ET

## VALLÉES DU PIÉMONT.

---

Les Vaudois habitent plusieurs vallées situées sur le versant oriental de la chaîne de montagnes qui relie les Alpes de la Savoie et de la Suisse aux Alpes maritimes du Piémont. Ils ne se sont jamais courbés devant les prétentions anti-scripturaires de l'Église romaine ; et, même dans ces âges d'ignorance et de folie où le pouvoir des pontifes de Rome était à son apogée, on les a vus conserver avec fidélité les doctrines de l'Évangile et résister aux usurpations papales. Pour les en punir, les bulles du Vatican les ont voués à l'extermination ; des armées ont à diverses reprises fondu sur eux ; on les a opprimés, tourmentés, massacrés ; aucune Église peut-être n'a souffert ce qu'ils ont souffert ; mais en dépit de tout, ils ont jusqu'à ce jour persévéré à protester contre les erreurs de l'Église romaine. Au commencement de ce siècle-ci, de

fausses doctrines s'étaient, à la vérité, glissées parmi eux, et ils avaient presque perdu toute vie spirituelle ; mais Dieu, dans sa bonté, les a relevés en grande partie de cette chute. Aujourd'hui leurs pasteurs sont généralement des hommes fidèles ; leur religion a repris vie, et il y a lieu d'espérer qu'à ce point de vue ils seront très-utiles à leur pays. Depuis la première fois que j'avais lu son histoire, je m'étais fortement intéressé à ce peuple ; aussi fut-ce avec un vif plaisir que, le 13 juillet 1854, je partis de Paris, avec mon ami, M. Roussel, pour aller le visiter dans ses montagnes. Ce voyage avait un double but. Nous espérions, avec la bénédiction du Seigneur, faire aux Vaudois quelque bien en prêchant dans leurs Églises, et nous avions de plus une mission à remplir. La société continentale évangélique nous avait chargés d'étudier sur les lieux la question de savoir si elle pourrait concourir, par l'entremise de ces Églises, à l'évangélisation du Piémont.

Partis de Paris le 13 juillet, à huit heures du soir, par le chemin de fer de Lyon, nous atteignîmes Mâcon à cinq heures du matin, et en repartîmes en diligence à six heures et demie. Le soir, à huit heures, nous étions à Genève. La route que nous venions de parcourir offre plusieurs points de vue remarquables. Ce sont les lacs de Nantua et de Silan, qu'entourent de belles montagnes, la vallée du Rhône si profonde et si resserrée dans les environs de Bellegarde ; tout près de là la perte de ce fleuve, qui, lorsque ses eaux sont basses, s'enfonce tout-à-coup sous les rochers et coule

assez longtemps à travers des conduits souterrains. Plus loin le fort de l'Écluse, qui commande toute la vallée sur ce point, présente l'aspect le plus pittoresque ; et, enfin, à mesure que l'on s'approche de Genève, apparaît le Mont-Blanc. Le soir de notre arrivée, il était dégagé de tout nuage, bien éclairé et d'une admirable teinte rosée ; on eût dit qu'il nous souhaitait la bien-venue dans la cité du Rhône aux ondes bleues et rapides comme la flèche.

Le lundi 17, nous quittâmes Genève à six heures et demie du matin. La journée fut belle et nous permit de jouir d'une longue succession de sites pittoresques. Le lac ombragé d'Annecy semble inviter le voyageur à s'arrêter sur ses bords ; Aix a des environs charmants, et les montagnes où Chambéry se trouve enfermé sont fort belles.

Arrivés dans cette dernière ville à quatre heures, nous eûmes le plaisir d'y faire la connaissance de M. Hudry Ménos, éditeur du *Glaneur Savoyard*, et qui paraît faire beaucoup de bien en Savoie... Il y a quelques années que le docteur Malan, se rendant au Mont-Blanc par Sallenche, distribua dans cette petite ville quelques traités évangéliques, et se vit, pour ce seul crime, arrêté, mené devant le magistrat de Bonneville, puis reconduit jusqu'à la frontière sous l'escorte de quatre gendarmes. A cette époque on ne pouvait pas, dans ce pays, donner un Nouveau Testament sans courir quelque danger, et à Chamouny on ne permettait ni aux Anglais ni aux Français aucun acte du culte protestant. A Sallenche, je vis, exposé

en vente sur le marché, ces médailles de Marie que les catholiques portent, comme les Africains font de leurs fétiches pour se préserver d'accident. On y vendait aussi des relations superstitieuses du genre de l'apparition de la Vierge à deux enfants de la Sallette.

Maintenant, M. Hudry Ménos publie un journal évangélique qui compte environ deux cents abonnés catholiques romains ; mais ce résultat n'a pas été atteint sans une vive opposition. Les prêtres savoisiens ont fait, dans leurs journaux, *l'Écho du Mont-Blanc* et *le Courrier des Alpes*, tous leurs efforts pour entraver dans le pays l'esprit de recherche. Voici quelques échantillons de leur langage <sup>1</sup> :

« Le zèle anglais, s'identifiant avec le mazzinisme, se déploie en Piémont avec un talent et une persévérance diaboliques. Il ne se contente pas de prêcher la révolte comme un droit imprescriptible et l'assassinat comme un devoir sacré... De nos jours le protestantisme n'est plus une doctrine, mais une immense révolte... Il est, comme son digne associé, le démagogisme, une machine de guerre dressée contre l'autorité religieuse et civile. » (*L'Écho.*)

« John Bull veut-il faire de nous des *mômiers*? Il a trop de bon sens pour porter ses prétentions si loin. Un cadavre ne peut pas faire des conquêtes ; il ne peut que tuer par les exhalaisons pestilentielles qu'il

<sup>1</sup> N'ayant pas sous les yeux les journaux auxquels ces citations sont empruntées, nous avons dû, ici comme en quelques autres endroits, traduire de l'anglais ce que l'auteur avait lui-même traduit du français ; mais nous l'avons fait aussi littéralement qu'il nous a été possible.

répand. Tel est exactement l'état actuel du protestantisme, et tels sont les seuls effets qu'il puisse produire... Avons-nous tort de dire que la Convention, qui éleva des autels à la déesse de la Raison, n'était qu'un rejeton du protestantisme?... Qu'est-ce que le protestantisme, sinon une révolution religieuse en permanence, une révolte perpétuelle contre l'autorité la plus sacrée, celle de Dieu et de son Église; une protestation universelle de l'erreur et du mal contre la vérité, la vertu et la religion?... C'est un système dissolvant qui de Dieu fait un bourreau et de l'homme une machine; qui, d'une main nous pousse au vice et de l'autre nous montre le ciel comme notre récompense. Pour lui il n'y a plus ni bien ni mal, ni vice ni vertu; ces choses ne sont plus que des accidents dont Dieu est la cause; le meurtre est divin aussi bien que la charité. » (*Le Courrier.*)

Mais ces paroles ne furent pas les seules armes des prêtres. Pour y avoir répondu dans son journal, M. Ménos fut, en septembre 1853, traduit devant le tribunal de Chambéry, et malgré les efforts de son habile défenseur, M. Curt-Comte, condamné à une amende de trois cents francs et à cent jours de prison. Plus récemment encore, son imprimeur, M. Jeandet, poursuivi « pour avoir avancé des opinions contraires à la religion de l'État, a été frappé d'une amende de trois cents francs et de six jours d'emprisonnement. Cependant la persécution n'a pas répondu aux vœux des persécuteurs. Jeté en prison pour avoir prêché l'Évangile au public par ses écrits, M. Ménos le prê-

cha verbalement aux prisonniers. Sommé par le gouverneur de s'interdire cet exercice, il répondit, comme autrefois les apôtres dans un cas pareil : « Jugez s'il est juste, devant Dieu, de vous obéir plutôt qu'à Dieu, » et il continua ses prédications. Plusieurs de ces prisonniers sont venus plus tard, après leur élargissement, chercher chez lui des Nouveaux Testaments, et depuis lors deux cent trente exemplaires des livres saints ont été, sous sa direction, placés par des colporteurs dans la province de Faucigny. M. Ménos est un homme grave, plein de bon sens et de sérieux. Les épreuves et l'habitude de la réflexion ont, par la grâce de Dieu, modéré en lui l'impétuosité de la jeunesse ; sa fermeté paraît exempte d'imprudence, et son zèle affranchi de toute amertume. A force de se montrer patient en faisant le bien, il a fini par triompher du mépris et des colères que sa profession des principes évangéliques avait d'abord soulevés contre lui. Autrefois les enfants l'injuriaient dans les rues, et ses anciens amis se détournaient de leur chemin pour l'éviter. Aujourd'hui ces vexations ont cessé. Ses écrits, non moins évangéliques qu'alors, ne lui occasionnent aucun désagrément ; mille six cent exemplaires de son *Glaneur* ont été mis en circulation ; il a fondé, dans une des rues centrales de la ville, une librairie évangélique ouverte au public, et il a pu ouvrir un local pour la célébration du culte protestant. De tels travaux me paraissent dignes d'être encouragés et soutenus. Toutes les personnes qui désirent concourir à répandre l'Évangile dans la Savoie, pays plus

arriéré encore que le Piémont en fait de lumière et de liberté spirituelle, feront bien de s'abonner au *Gla-neur Savoyard*. Ce journal est bien fait et d'un prix très-peu élevé <sup>1</sup>.

Une excellente route à travers les montagnes conduit à Lans-le-Bourg, situé au pied du mont Cenis. Le paysage y ressemble à celui que présente la vallée du Rhône entre Martigny et Brig. Un soleil brillant fit pour nous de ce trajet un voyage des plus agréables. Que notre sort était différent de celui de ces centaines de pauvres Vaudois, qui chassés, presque nus et affamés, de leurs demeures natales par la cruauté de l'Église romaine, vinrent une fois, au cœur de l'hiver, périr le long de cette route !

Le 22 octobre 1685, Louis XIV, poussé par les prêtres, avait révoqué l'édit de Nantes et chassé ainsi de France plusieurs centaines de milliers de ses meilleurs citoyens, tandis que d'autres, restés dans le pays, s'y virent exposés à des souffrances de tout genre. Peu de mois après, le 31 janvier 1686, le duc de Savoie, Victor-Amédée, subissant les mêmes influences, interdit aux Vaudois de ses états la célébration de leur culte. La démolition de leurs temples fut ordonnée, leurs ministres furent bannis, et, pour donner force à ces décrets, une armée vint fondre sur leurs vallées. Beaucoup de Vaudois furent tués, et un plus grand nombre odieusement torturés par les soldats du ca-

<sup>1</sup> Il paraît tous les quinze jours et ne coûte pour la Savoie que cinq francs et pour la France que huit francs par an.

tholicisme. En peu de jours douze mille de ces malheureux furent entassés dans quatorze forteresses du pays. Sur ce chiffre, cinq cents furent livrés à Louis XIV, qui les fit jeter sur ses galères ; les mauvais traitements infligés aux autres éclaircirent tellement leurs rangs, qu'à la fin, lorsque le duc voulut bien se contenter de les exiler en Suisse, il n'en restait plus que quatre mille. Cette sentence, exécutée au cœur même de l'hiver, équivalait, du reste, à peu près à une sentence de mort. Qu'on se représente cette troupe condamnée à passer les Alpes couvertes de glaces : des hommes affaiblis par une longue détention, des vieillards, des femmes, des enfants, sans argent, sans vêtements chauds ! Cent cinquante de ceux qu'avait renfermés le fort de Mondovi moururent le premier jour ; quatre-vingt-six, sortis de la prison de Fossan, trouvèrent la mort dans un ouragan de neige en traversant le mont Cenis ; des voyageurs, parcourant la même route plusieurs jours après, virent leurs corps étendus sur la neige ; il y avait des femmes gelées tenant encore dans leurs bras des enfants gelés comme elles ! Les autres divisions eurent sans doute à passer par les mêmes désastres. Durant les mois de janvier et de février 1687 tout entiers, ces disciples persécutés du Rédempteur se traînèrent ainsi, à travers le froid, la faiblesse et la souffrance, de Suze à Lans-le-Bourg, de Lans-le-Bourg à Saint-Jean de Maurienne, de Saint-Jean de Maurienne à Chambéry, et de là enfin à Genève. Ainsi cette route, que nous trouvions si belle, avait vu ces pauvres restes de douze mille con-

fesseurs de la vérité, préférant l'exil et la mort à l'apostasie, cheminer douloureusement pendant de longs jours pleins de tempêtes. Voilà ce que les papes, les prélats et les prêtres ont fait faire par des potentats et par des soldats catholiques, au nom de ce Jésus qui a dit : « C'est à ceci que tous vous reconnaîtront pour mes disciples, si vous avez de l'amour l'un pour l'autre. » (Jean XIII, 35.) Mais ces choses avaient été prédites. Jean avait, dans ses révélations apocalyptiques, vu l'Église de Rome sous la forme d'une femme assise sur une bête féroce, ivre du sang des saints apôtres (xvii, 3-6), et à travers tous les âges cet emblème s'est trouvé fidèle.

Partis de Chambéry le mardi, à six heures du matin, nous arrivâmes à Suze à trois heures et demie. A quatre heures nous prîmes le chemin de fer, et après avoir joui avec délices des effets du soleil levant sur les montagnes qui dominent Suze, nous atteignîmes l'hôtel Fedère, à Turin, à six heures. Il y en avait vingt-quatre que nous nous étions mis en route. Ainsi le voyage de Paris à Turin, par le mont Cenis, ne nous avait pris que cinquante-sept heures, déduction faite de celles que nous avons passées à Genève et à Chambéry.

Le chemin de fer de Turin à Pignerol n'étant pas encore ouvert, nous dûmes, pour gagner cette ville, avoir recours à la diligence. Quoique la distance à franchir ne soit que de cinq lieues, des chevaux affreusement chétifs et une route qui n'était guère qu'une ornière profonde, nous firent mettre

cinq heures à ce trajet. Mais les points de vue étaient magnifiques. Nous ne découvrions pas, à la vérité, le mont Rosa et les autres sommets de la chaîne septentrionale, mais en face de nous s'élevaient le mont Viso et ces montagnes vaudoises que nous allions parcourir. Nous trouvâmes de plus une source abondante d'amusement dans la conversation du conducteur de la voiture. Cet homme, court et ramassé de taille, avait l'œil brillant, le front développé et ce regard narquois et fin qui annonce l'habitude de faire rire les gens. Aujourd'hui le Piémont est un pays libre ! Cet homme paraissait jouir de cette idée à peu près comme un cheval longtemps enfermé se sent heureux de galoper au large, sans selle sur le dos et sans mors entre les dents. Un citoyen de New-York ou du Connecticut ne se serait pas mis plus parfaitement à son aise. Grimant à nos côtés sur l'impériale, il entama une conversation sur la politique italienne, et, se proclamant partisan de la démocratie, nous fit voir un journal qui renfermait, suivant lui, d'excellentes observations sur la tyrannie des riches. Cet article contenait plusieurs expressions qui prouvaient que l'écrivain n'était au fond pas moins égoïste que ces riches qu'il blâmait ; M. Roussel en fit la remarque, et démontra de plus que les riches et les pauvres, les conservateurs et les démocrates, resteraient nécessairement injustes et égoïstes aussi longtemps qu'une religion véritable ne leur inspirerait pas des sentiments de justice et de générosité.

Sur cela, notre homme nous offrit un exemplaire

du *Campanone*, journal des prêtres, très-violent, et auquel, comme de raison, nous ne fîmes pas un meilleur accueil qu'au premier. Parut alors le dernier numéro de la *Gazette du Peuple*, feuille libérale, très-influente et hostile au parti prêtre, sans être pour cela rédigée dans un esprit révolutionnaire. A cette nouvelle exhibition, je ne pus m'empêcher d'exprimer à notre compagnon ma surprise de le voir lire des journaux de couleurs si opposées. Il me répondit qu'il aimait à en voir de toutes les façons, et nous en présenta deux autres encore. S'apercevant ensuite que nous étions protestants, cette découverte lui donna le ton pour le reste de la route, et il s'étendit longuement sur le chapitre des prêtres. En passant devant une église auprès de laquelle s'élevait la demeure du curé, il nous montra d'abord celle-ci du doigt en disant : « Voilà sa demeure, » et ensuite l'église, en ajoutant : « Voilà sa boutique. » Pour mieux faire ressortir son idée, il la développa au moyen d'une conversation imaginaire, censée s'engager entre le curé et lui-même :

«—Seigneur curé, que dois-je faire pour être sauvé?

— Si vous voulez être sauvé, il faut vous repentir et faire des bonnes œuvres.

— Quelles sont les bonnes œuvres qui me sauveront?

— Dieu aime les sacrifices faits en faveur de sa cause. Il vous faut donc donner de ce que vous avez pour soutenir l'Église.

— Eh bien ! veuillez accepter cet écu pour l'appliquer à quelque œuvre religieuse.

— Un don pareil n'est point un sacrifice et ne vous sauvera point.

— Alors prenez ces cent écus.

— Mais vous êtes riche ; cent écus ne sont rien pour un homme comme vous.

— Eh bien, acceptez un millier d'écus.

— Ah ! à la bonne heure ! vous pouvez maintenant espérer le salut de votre âme. »

Et sur ce mot, notre petit homme, bondissant comme s'il eût réellement entrevu le salut, éleva dans l'air une bourse de cuir qu'il tenait à la main et s'écria : « Oh ! bénie soit l'Église ! C'est grâce au poids de ma bourse que je monterai au ciel ! »

En réponse à ces propos, nous dîmes à notre interlocuteur qu'il avait raison de ne pas croire que les aumônes et les bonnes œuvres pourraient le sauver, puisque Dieu voulait avant tout le changement du cœur, et que les deux grands commandements sont d'aimer Dieu de tout notre cœur et notre prochain comme nous-mêmes. Mais lui : « J'ai toujours pensé, reprit-il, que c'est une erreur de placer l'amour de Dieu le premier. Il me semble plutôt que le premier devoir est d'aimer notre prochain et le second d'aimer Dieu. » Puis, sans s'arrêter, il se mit à contrefaire, avec un vrai talent d'imitation, un prédicateur qui s'étend sur la nécessité d'aimer Dieu au moment même où il médite quelque injustice ou quelque méchanceté envers un voisin, et il conclut en soutenant qu'un homme qui aime son prochain ne manquera pas d'aimer aussi Dieu. M. Roussel lui démontra clai-

rement qu'il était dans l'erreur sur ce point, parce que l'amour de Dieu seul peut produire l'amour des hommes, tandis que l'égoïsme reste maître de tout cœur où le premier de ces sentiments n'existe pas. Mais alors le bouillant controversiste, quittant l'impériale, alla s'enfermer dans l'intérieur de la voiture, où nous entendîmes bientôt le bruit d'un débat très-vif. Notre homme avait trouvé là un prêtre auprès duquel il s'était assis; mais au bout d'une demi-heure, nous le vîmes ressortir furieux en s'écriant : « Il me tuerait volontiers ! Ces gens ne peuvent pas souffrir qu'on leur dise un mot de vérité ! » Le pauvre vieil ecclésiastique avait, dans cette guerre de paroles, eu sans aucun doute plus à souffrir qu'il n'avait fait souffrir ; mais son antagoniste n'aimait pas les gens de son ordre, et il s'exprimait à ce sujet avec une gravité risible. « Depuis que j'ai été *profondément instruit* dans la religion chrétienne j'ai cessé d'être catholique, » nous disait-il en appuyant avec emphase sur ces mots *profondément instruit*. Hélas ! oui, le pauvre homme ! il avait cessé d'être catholique, mais sans avoir rien mis à la place des erreurs qu'il avait abandonnées.

• Ces entretiens aidèrent à nous faire supporter les cinq longues heures que la voiture mit à se tirer des ornières de la route, et au terme desquelles nous atteignîmes enfin l'hôtel de Pignerol. Nous trouvâmes là M. Charbonnier, qui a transformé en chapelle une chambre où se réunit une petite congrégation composée d'environ cent cinquante Vaudois, et de quel-

ques catholiques romains. Il prêche alternativement en français et en italien. Ce pasteur nous a été représenté, par des amis dignes de foi, comme un homme évangélique. Pignerol a une population d'environ dix mille âmes, mais il ne s'y trouve qu'une certaine de Vaudois. Le reste de la congrégation qui prend part au culte appartient à la paroisse de Prarustin.

Le jeudi 20, un omnibus nous conduisit à La Tour. Le soleil était brûlant, et de pauvres troupeaux de vaches bien maigres, se traînant sur la route, y soulevaient une poussière étouffante ; mais les montagnes vaudoises qui s'élevaient à notre droite, et le mont Viso qui nous présentait en face sa pyramide blanche et brillante, nous firent supporter ces inconvénients du trajet. A mesure que l'on approche de La Tour, le paysage devient magnifique. Il n'offre, à la vérité, ni ces montagnes couvertes de neige qui font la gloire de Sallenche ou d'Interlacken, ni les formes de ces monts Varens ou Douron qu'on découvre de Genève à Chamouny ; mais quand on se place au pied d'une colline boisée, d'où s'élèvent les cimes escarpées du Castelluzzo, et plus haut encore les rochers du Vandalin, avec la vallée de Luserne et ses montagnes, sur la gauche, et les vallées ombragées d'Angrogne, sur la droite, l'aspect du pays est véritablement riche et des plus pittoresques. Mais ce qui fait surtout le charme de ces lieux et ce qui les rend plus chers au chrétien que les bords du lac de Lucerne ou les rochers d'Uri ne peuvent l'être aux amis de la liberté, ce sont les souvenirs dont ils sont pleins. Ce pays est celui

des Henry Arnaud et des Janavel, de ces hommes héroïques, dont la bravoure, égale au moins à celle des Guillaume Tell, se déploya au service d'une cause encore plus noble ! Ces montagnes sont les forteresses où un peuple pauvre, mais pieux, résista pendant des siècles à tous les efforts de l'Église romaine pour étouffer l'Évangile ! Les rois et les prêtres se sont vainement ligués pour y vaincre la foi de quelques Églises évangéliques, qui n'avaient pour soutiens que la prière et les compassions de leur Dieu !

A La Tour, nous trouvâmes quelques amis anglais et français qui, comme nous, étaient venus visiter ces contrées que tant de courage et de dévouement ont, en quelque sorte, consacrées. M. et M<sup>lle</sup> Audebez, de Paris, miss Portal et quelques autres étaient là, tous pleins de sympathie pour l'héroïque constance des anciens Vaudois. M. Audebez, qui a prêché l'Évangile avec autant de zèle que de succès en diverses parties de la France, aurait, sans aucun doute, été entendu avec plaisir dans les vallées. Malheureusement l'état de sa santé lui interdisait à ce moment l'exercice de la prédication.

Le vendredi, dès trois heures et demie, je fis l'ascension du Vandalin, en traversant les forêts au milieu desquels se trouve Taillaret. Ces bois, que jadis les soldats de Della Trinita et de Pianezza avaient fait retentir des cris de la douleur, faisaient, à cette heure matinale si fraîche, une promenade des plus agréables. En les quittant, je parcourus les champs de la Costa Roussina, où le colonel Cornelio trouva la

mort en conduisant son régiment à l'attaque du Pra del Tor; puis, enfin, j'atteignis le Vandalin lui-même, tout parsemé de rhododendron et tapissé de l'herbe courte qui croît sur ces montagnes. Arrivés près du sommet, nous nous arrêtâmes pour déjeuner. Un chalet voisin me fournit un lait excellent, et mon guide ne fut pas fâché de m'aider à alléger le bissac qui chargeait ses épaules. La vue qu'on découvre du sommet de la montagne ne trompa pas mon attente. Au nord, les rayons du soleil éclairaient les sommités neigeuses du mont Cenis, de la Roccia Melone, dont la hauteur dépasse onze mille pieds, et du mont Rosa, dont la majesté ne le cède qu'à celle du mont Blanc. Au sud se dessinent les cimes aiguës et les inaccessibles anfractuosités du mont Viso, avec sa pyramide de dix mille pieds d'élévation. D'un côté, la vallée de Luserne, adossée contre sa chaîne de montagnes depuis le mont Friolant jusqu'au Col-de-la-Croix, et, de l'autre, les riches feuillages de l'Angrogne, couronnés par les montagnes qui entourent le Pra del Tor, et par celles qui s'élèvent derrière la vallée de Saint-Martin. Ici, j'apercevais, tout près de moi, les forteresses naturelles des héros chrétiens avec leurs puissants bastions le Rous, l'Infernet, le Cervins et la Vachère; plus loin, des chaînes de montagnes, s'étageant les unes au-dessus des autres pour ne s'arrêter qu'aux cimes éclatantes du mont Rosa!

Le soleil était brûlant. Ayant eu l'imprudence d'ôter ma cravate, ses rayons me frappèrent le cou, au point que le lendemain l'épiderme s'enleva comme il

aurait pu le faire à la suite d'une brûlure par l'eau chaude. Toutefois, pendant que nous sautions de rocher en rocher sur la cime de ces monts, dont quelquefois la largeur ne dépasse pas celle d'un mur, des nuages vinrent de temps en temps nous rafraîchir de leur bienfaisant ombrage. Parfois ils nous cachaient la vue, en nous enveloppant comme d'un brouillard gris ; mais, s'entr'ouvrant bientôt après, ils nous laissaient de nouveau entrevoir tantôt les formidables rochers du Viso, s'élançant vers les cieux comme s'ils eussent été d'un autre monde, tantôt les gracieux contours de la Vachère, tantôt les sommets glacés du mont Viso. Toutes ces scènes avaient quelque chose de si aérien, de si brillant et de si mobile à travers leurs draperies flottantes de nuages, que j'en jouissais avec délices. Après avoir longtemps marché ainsi, tantôt à travers les rhododendron, tantôt sur les rochers, je finis par descendre aux chalets de la Cella Veglia, qui se trouvent aux pieds du Rous. Brisé de fatigue, j'avais l'intention d'y passer la nuit, pour monter sur cette montagne le lendemain matin. Cependant, comme il était encore de bonne heure, je me décidai à tenter d'atteindre le sommet dès le soir même. Je marchai, dans ce but, environ une heure ; mais la pente est escarpée au point que quelquefois il faut ramper sur les mains aussi bien que sur les pieds ; mes membres fatigués ne purent pas faire davantage, et il fallut m'arrêter à une demi-lieue environ du sommet. J'étais très-contrarié ; mais que faire ? Le plus sage était de redescendre, et la pente était si vive,

nous eûmes si souvent à marcher sur des cailloux roulants, et mes genoux chancelaient tellement que nous eûmes à peine le temps d'arriver à la Cella Veglia avant la nuit.

Sur ces hauteurs on ne trouve pas d'hôtels comme ceux qui rejouissent le cœur du voyageur sur le Righi, le Wengern et le Faulhorn; mais un jeune paysan nous offrit de partager avec nous son chalet et son étable à vaches. Ces chalets ne ressemblent pas non plus à ceux que quelques-uns de mes lecteurs auront pu voir dans les Alpes bernoises, charmantes petites constructions en bois de sapin, où tout respire la propreté et le confort; encore moins faudrait-il les comparer à ces élégants modèles que les curieux rapportent de la Suisse. Celui où je pris mon repas du soir était une pauvre cabane étroite, construite en pierres, sans ciment, et dont l'élévation ne dépassait pas cinq pieds à sa partie la plus haute. Le plafond s'en allait, comme le toit, en déclinant du nord au sud; il n'y avait pas de fenêtre, le sol servait de parquet et la porte avait tout au plus quatre pieds de hauteur. En fait de tables et de chaises, on n'y trouvait qu'un de ces escabeaux à trois pieds dont on se sert pour traire les vaches. Il n'y avait non plus pas trace de cheminée; le propriétaire pensait sans doute, comme les paysans de Connaught et de Munster (Irlande), que laisser s'échapper la fumée avant qu'elle eût fait le tour du logis, n'est pas tirer du bois tout le parti possible. Quelques vêtements pendus à des clous, un seau de cuivre pour le lait ou l'eau,

deux ou trois vases aplatis, remplis de lait, quelques pots, quelques casseroles et deux vieilles caisses servant tout à la fois d'armoires et de sièges, tel était l'ameublement de notre salon. Pour chambre à coucher, nous avions une étable séparée du chalet. Ce second bâtiment avait environ cinq pieds de haut, sur neuf de long et sept de large. Il renfermait trois vaches, installées sur un tas d'immondices accumulées. Au-dessus d'elles s'étendait une soupente dont la hauteur variait de trois pieds à un pied et qui n'avait d'autre plafond que le dessous du toit incliné. Là était notre lit. Pour y monter, je me glissai entre deux vaches, puis mettant le pied sur le bord de leur mangeoire, je me hissai par un trou à l'intérieur de la soupente. Ayant ouï dire que les nuits étaient très-froides sur la montagne, j'avais jugé bon de prendre mon manteau et crus d'abord la précaution d'autant plus sage qu'une multitude de trous et de fentes laissaient pénétrer les lueurs de la lune à travers les murs et le toit. Mais en cela je m'étais complètement trompé. Du foin fraîchement coupé, que nous avions vu sécher au soleil sur le toit en pierres, avait été rentré à l'intérieur pour nous servir de matelas. A cette première source de chaleur vint bientôt se joindre l'air chaud et parfumé qui s'élevait de l'étable, de sorte qu'en peu d'instant je me sentis tout en transpiration et comme plongé dans un bain de vapeur.

Le toit n'était qu'à deux pieds et demi de mon visage et le bout de mes pieds y touchait. A peine fus-je couché, qu'un rat le traversa auprès de ma tête, et

qu'au-dessus une chèvre se mit à faire des gambades. Quelques instants après, mon guide vint prendre place à mes côtés, et quand le berger lui-même en eut fait autant, il résulta de la chaleur réunie de nos trois corps, jointe à celle du foin et des vaches, une telle condensation d'exhalaisons chaudes, que toutes les ouvertures du toit et des murs ne suffirent plus à leur donner issue. Une personne placée en dehors aurait pu, grâce au clair de la lune, voir sortir par toutes ces issues une colonne de vapeur qui lui aurait rappelé peut-être le grand Geyser d'Islande, ou tout au moins un monceau d'herbes marines exposées à un soleil brûlant sur la côte de Clare. Ainsi, du moins, me le figurais-je. Impossible de m'endormir; j'étais tellement agité et mal à l'aise que, si je l'avais pu, j'aurais volontiers abattu à coups de pieds tout un côté du mur, et que je proposai à mon guide d'aller chercher un gîte au-dessus même du toit. Mais, sur sa réponse que cela serait très-dangereux, il fallut me résigner à demeurer au milieu de cette atmosphère étouffante, en me berçant de l'espoir que la fraîcheur de la nuit pourrait en diminuer l'intensité. Bientôt le guide s'endormit; mais, agité lui-même, à ce qu'il paraît, il commença presque immédiatement à me donner de grands coups de pieds et à me presser affreusement contre le mur. Contrairement à mon attente, la chaleur resta la même à peu près toute la nuit, et, pour comble d'infortune, une des vaches, saisie, sans doute comme moi, de quelque accès fébrile, se mit à frapper des cornes le plancher qui nous séparait de l'éta-

ble, en ébranlant à chaque coup notre lit tout entier. Je n'en supportai pas moins mes maux avec une patience exemplaire jusqu'à deux heures et demie du matin ; mais alors mon guide s'étant éveillé, je lui dis qu'à mon avis, il était temps de nous remettre en marche. « Impossible, me répondit-il, car je ne connais pas très-bien le chemin et il ne fait pas encore jour. » Malgré cette réponse, j'insistai en disant que le jour viendrait pendant que nous sortirions de notre trou. Sur cela, le berger sortit complaisamment le premier ; mon guide le suivit, et je pus enfin opérer moi-même ma descente, prenant pied entre deux vaches effrayées, qui semblaient trouver fort étrange des visiteurs assez peu scrupuleux pour les déranger de cette manière à une heure aussi peu convenable.

Mon guide avait dit vrai. Aucune lueur ne se faisait encore apercevoir, et avant de pouvoir commencer à descendre vers le Pra del Tor, nous dûmes rester dans le chalet, assis, moi sur l'escabeau et lui sur une vieille caisse. Partant enfin, nous suivîmes pendant trois heures le bord d'un torrent qui, après s'être précipité en cascade du Rous, un peu au-dessus de la Cella Veglia, se grossit ensuite des eaux de l'Infernet et finit par arriver au Pra del Tor, sous la forme d'un ruisseau assez important. Nous vîmes bientôt le soleil doré de ses glorieux rayons le sommet des montagnes. Le mont Rosa et les cimes qui dépendent de lui en étaient déjà tout éclairés, mais nous descendions avec rapidité ; et avant que la Vachère se fût illuminée pour nous des mêmes feux, nous étions déjà dans le

Pra. Là, vers les six heures et au centre de ce beau vallon, nous vidâmes notre bissac pour déjeuner sur le gazon. Une seule chose troublait à mon avis l'harmonie de la scène qui se déployait devant mes yeux. C'était une église catholique consacrée à Marie, et près d'elle la maison du curé, debout dans cet ancien boulevard de l'Évangile, où, durant plusieurs générations, les Églises chrétiennes avaient été entourées à la vérité, d'ennemis aussi nombreux que les flocons d'une neige abondante, mais sans que l'adversaire ait jamais pu s'installer au cœur même de la place. Aujourd'hui, par suite des mariages mixtes et de la vente des terres, un quart des habitants du Pra del Tor appartient au catholicisme, et la principale église du lieu est l'église catholique. Ici, néanmoins, comme partout ailleurs dans les vallées, cet édifice atteste plutôt la faiblesse du catholicisme que sa prospérité; car malgré l'appui du gouvernement, et bien qu'il ait à sa disposition toutes les ressources nécessaires à ses missions, ses prédications n'ont pas mieux réussi à détacher les Vaudois de l'Évangile que ne l'avaient fait les massacres d'autrefois.

En m'éloignant de ces lieux pittoresques, je passai sous les rochers de Rocciaila, et près du village de Bonne-Nuit, je me baignai dans un charmant bassin formé par les eaux du torrent que nous continuions à suivre. En m'attendant, mon guide, se souvenant sans doute du tort que je lui avais fait en le forçant à se lever de si grand matin, s'étendit sur l'herbe et s'endormit. En arrivant, un peu plus tard, à La Serre, je

rencontrai une mule que j'avais donné ordre de m'envoyer de La Tour, et grâce à elle je pus admirer avec moins de fatigue les forêts de châtaigniers et de noyers, en même temps que les flancs du Vandalin, de l'Infernet et des montagnes d'au-delà de Luserne, points de vue très-variés, et qui rendent remarquablement belle cette partie de la vallée.

Nous n'arrivions pas à l'improviste dans les vallées. M. Roussel avait à l'avance écrit au Modérateur pour lui exprimer son désir de prêcher dans diverses Églises, et il en avait reçu une réponse affectueuse, où se lisait le passage suivant : « En prêchant parmi nous et en visitant nos Églises, vous inaugurerez notre mission intérieure mieux que nous n'aurions osé l'espérer. » La mission intérieure, dont parle ici le Modérateur, venait d'être instituée par un vote du Synode. Qu'il me soit permis de donner ici sur cette assemblée quelques détails qui feront mieux comprendre la situation actuelle des Églises vaudoises.

Ce Synode est le corps qui gouverne les Églises vaudoises. Il se compose de pasteurs et de députés laïques envoyés par les paroisses, et se réunit tous les trois ans, ou plus souvent s'il en est besoin. La dernière session avait eu lieu à La Tour, peu de temps avant notre visite. Elle avait duré depuis le 29 mai jusqu'au 2 juin inclusivement. On y voyait les pasteurs, et les deux députés laïques de chaque paroisse des vallées, les pasteurs et les députés des Églises italiennes de Turin et de Gènes, et les professeurs du collège de La Tour. La session fut remarquable à plu-

sieurs égards. Autrefois, l'intendant de Pignerol (toujours catholique romain) assistait aux séances, pour surveiller les opérations-ci ; mais à ce Synode, pas plus déjà qu'à celui qui s'était réuni à Pomaret en 1851, aucun agent du gouvernement ne se montra, ce qui prouve que les Vaudois sont regardés comme des sujets fidèles, et que leurs délibérations ne donnent aucun ombrage. Autrefois on ne permettait à aucun étranger de parler dans les vallées. Neff, après avoir prêché trois fois dans leurs temples, apprit que s'il avait continué, il aurait certainement été arrêté. Au Synode de 1854, sept étrangers prirent part aux discussions, M. Carry et sir Henry Verney, de l'Église d'Angleterre ; le docteur Stewart et M. Hanna, de l'Église libre d'Écosse ; le seigneur Mazzarella, de Naples ; M. Rostaing, des vallées françaises, et Francisco Madià, de Florence. Tous parlèrent en public, sans que le gouvernement en témoignât le moindre mécontentement. Ces changements prouvent que les Vaudois sont arrivés enfin à cette liberté religieuse pour laquelle leurs pères combattirent si longtemps en vain.

Le Synode de 1854 prit des décisions importantes. L'une d'elles modifia le mode d'élection des membres de la Table, qui est le pouvoir exécutif des Églises vaudoises. Jusqu'alors, quand le Modérateur élu appartenait à l'une des deux vallées de Luserne ou de Saint-Martin, il était de règle que le Vice-Modérateur fût choisi parmi les habitants de l'autre, d'où il résultait que les hommes les plus capables d'exercer ces der-

nières fonctions, s'en trouvaient souvent exclus. Le Synode remédia à cet inconvénient, en décidant qu'à l'avenir deux des membres de la Table seraient pris dans l'une de ces vallées, deux autres dans la seconde, et que le cinquième pourrait appartenir à toutes les vallées indistinctement. Ainsi le Modérateur et le Vice-Modérateur peuvent maintenant se trouver les hommes les mieux qualifiés pour occuper ces deux postes. La nomination des Anciens qui sont, avec les pasteurs, commis à la direction des paroisses, fut aussi changée. Précédemment chaque section de la paroisse nommait le sien, sans qu'aucun examen constatât ses titres à cette dignité. Le Synode arrêta d'abord que l'Ancien de chaque district serait élu par les membres de la paroisse tout entière, ce qui fixe davantage l'attention publique sur ce choix important, et ensuite que chaque Ancien devrait, après son élection, être examiné sur sa foi et sur ses connaissances religieuses par deux pasteurs et par un des Anciens de la paroisse.

Pour remédier à d'autres maux, le Synode chargea plusieurs commissions de préparer un nouveau catéchisme, un nouveau recueil de cantiques et un projet de discipline, qui seraient examinés dans un autre Synode, dont la convocation fut fixée à l'année suivante. Il vota enfin, dans le but de travailler à la fois au développement spirituel des Églises des vallées et à l'évangélisation de l'Italie, d'abord la création d'une mission intérieure, puis l'établissement d'un institut théologique à La Tour. Tous ces change-

ments s'effectueront, je l'espère, dans un esprit évangélique, et seront véritablement des améliorations. Ce qui m'en donne l'assurance, c'est que je connais quatre des cinq membres de La Tour, et que, d'après tout ce que j'ai vu ou entendu de ces frères, je les regarde comme des hommes fidèles, animés d'un sincère désir d'avancer les intérêts du règne de Christ dans leurs vallées. Quelques-unes de ces mesures tendent aussi à améliorer la situation matérielle des Vaudois. Voici dans quels termes un des assistants du Synode rendit compte du vote relatif à la mission intérieure : « La proposition faite au Synode, par la Table, de fonder une mission intérieure, fut adoptée à une grande majorité, et la Table fut chargée de l'organiser en y employant, au sein des paroisses, des évangélistes et des catéchistes, dans la mesure des moyens qui sont à sa disposition. »

Ce fut en conséquence de ce vote que M. Roussel reçut l'invitation de prêcher dans les paroisses; et j'ai tout lieu de croire que ses chaleureuses prédications auront eu pour effet de faciliter la mise à exécution des améliorations que le Synode avait eues en vue.

Jamais, depuis 1532, année où les réformateurs suisses, Farel et Saunier, avaient pris part au Synode vaudois tenu à Chanforans, dans la vallée d'Angrogne, les Églises des vallées n'avaient eu de Synode pareil à celui de La Tour. La première de ces assemblées avait consacré six journées entières à la prière et à de sérieuses discussions, et elle avait eu pour résultat des progrès sensibles dans la doctrine et dans les mœurs

des Églises vaudoises. Ce n'est même pas assez dire ; elle avait été bénie de Dieu au point qu'à cette époque un profond réveil religieux se fit sentir dans toutes les vallées, et à aucune époque, selon moi, les Églises vaudoises ne se montrèrent plus vraiment spirituelles et plus dévouées que dans les années qui suivirent cette mémorable conférence. Puisse-t-il en être de même du Synode de 1854 ! Les Églises vaudoises, quoique en voie de progrès à l'intérieur, ne sont en effet pas encore réveillées. Je n'y ai, du moins, rien remarqué qui approche de l'œuvre du Saint-Esprit que j'ai vue l'année dernière dans quelques Églises françaises des départements de la Drôme et du Gard.

En arrivant à La Tour, assez tôt pour prendre place à la table d'hôte, à deux heures et demie, je fus heureux d'y trouver, outre quelques amis d'Angleterre, M. David, le pasteur de Freyssinières et de Dormillouse, qui venait de franchir le Col de la Croix.

Le dimanche, 23 août, M. Roussel prêcha devant une assemblée très-nombreuse sur Jean III, 6. Il s'attacha à montrer que personne ne naît chrétien, et que nul ne l'est parce qu'il a été baptisé, parce qu'il a reçu la Cène ou parce qu'il fréquente le culte ; mais que chacun doit le devenir en croyant à Jésus par la puissance du Saint-Esprit. Les habitants de La Tour ont besoin qu'on leur rappelle ces vérités. La première fois que je visitai ce lieu, il y a de cela dix-sept ans, l'Évangile n'y était pas fidèlement annoncé. Les habitants passaient l'après-midi du dimanche à jouer aux boules devant l'auberge, et consacraient

toute la soirée du même jour à des parties de plaisir. Quelques personnes plus sérieuses, qui s'étaient alors unies à moi pour une réunion de prières à saint Jean, furent même insultées et maltraitées par des protestants ! Depuis lors, les choses ont changé de face. Antoine Blanc, que sa piété rendait, à cette époque, l'objet de l'animadversion publique, est aujourd'hui syndic ou maire de La Tour ; le collège compte des professeurs évangéliques qui prêchent souvent dans le temple de la paroisse, et les doctrines de l'Évangile sont généralement admises comme constituant la vérité. Mais un grand nombre de ceux qui se glorifient du nom de Vaudois et des souvenirs de leurs pieux ancêtres, n'ont cependant pas leur piété, et M. Roussel eut raison de leur montrer qu'un homme n'est chrétien et ne peut avoir part aux bénédictions de Christ que lorsqu'il est né de nouveau par la puissance du Saint-Esprit.

L'après-midi, une assemblée moins nombreuse entendit un sermon de M. David, et, le soir, une centaine de personnes assistèrent à une réunion qui se tint dans la salle d'école de sainte Marguerite, près de La Tour. Après une prière improvisée par M. B. Malan, qui présidait, M. Roussel et moi, nous adressâmes quelques exhortations à l'assemblée. Ce jour-là, nous n'aperçûmes aucune profanation publique du dimanche. Si dans la soirée quelque bruit se fit entendre dans les cabarets, il ne dépassa pas ce qu'il est impossible d'empêcher dans une ville où se trouve un certain nombre de personnes indifférentes. D'ail-

leurs, la commune de La Tour ne renferme pas moins de 712 catholiques, employés pour la plupart dans les manufactures de soie et de coton qui s'y trouvent.

Le lendemain, 24 août, nous primes pour nous transporter à Saint-Second un cabriolet, dont le conducteur s'assit entre nous deux. Or, comme il faisait très-chaud, et notre vieux véhicule étant fort étroit, ce brave homme, pour se mettre et nous mettre nous-mêmes plus à l'aise, se tenait sur le bord du siège et se penchait en avant. L'intention était bienveillante, mais elle avait l'inconvénient de faire peser une charge plus considérable sur notre chétif cheval qui, après s'être quelque temps essoufflé à trotter dans la poussière, finit par s'abattre tout-à-fait dans un endroit où cette parure de la route avait un pouce d'épaisseur. Naturellement, nous roulâmes par-dessus lui sur ce lit poudreux ; quelques instants après cependant, le pauvre animal, remis sur ses jambes, put recommencer sa course, et ce fut dans des flots de soleil et de poussière que nous fîmes notre entrée dans Saint-Second.

Cette petite ville, aujourd'hui si paisible, fut jadis témoin d'une scène d'effroyables représailles. Une troupe d'Irlandais, qui avait fui devant l'épée de Cromwell, était entrée au service du duc de Savoie. En 1665, le 24 avril, lorsque Pianezza, commandant de l'armée piémontaise, eut ordonné un massacre général des Vaudois, ces étrangers avaient déployé un zèle plus violent qu'aucun des autres massacreurs.

On les avait vus mettre en pièces des enfants, en embrocher d'autres vivants pour les faire rôtir, brûler toutes vives aussi de pauvres femmes inoffensives. Tant de ferveur catholique méritait une récompense : les maisons et les champs de ceux qu'ils avaient tués furent donnés à ces misérables. Mais ils n'en jouirent pas longtemps. Un mois plus tard, le 28 mai, comme ils se trouvaient en garnison à Saint-Second, les maris et les pères de ces femmes et de ces enfants si odieusement égorgés, fondirent sur eux, les battirent, en firent passer 780 au fil de l'épée et mirent le feu à la ville. Quelle différence de ce jour à celui de notre pacifique excursion ! Au lieu de ces hommes en armes courant à travers la plaine à la poursuite de leurs bourreaux, il n'y avait plus ici que quelques pasteurs des vallées en chemin pour se réunir à Saint-Bartholomé, le principal village de la paroisse de Prarustin, dans le but de s'entendre sur les moyens de servir la cause du Prince de la paix dans ces Eglises. Le guide qui nous conduisit vers cette localité était un beau vieillard, ancien soldat de Napoléon. Il n'avait évidemment aucune foi religieuse. Catholique de nom, il regardait toutes les religions comme également bonnes pourvu qu'on fût honnête homme et qu'on s'acquittât de ses devoirs. Nous lui parlâmes de l'Évangile et l'exhortâmes à suivre les prédications de M. Durand Canton, afin d'y apprendre le chemin du salut. Il nous répondit que M. Durand Canton était un excellent homme, bien que quelques personnes ne l'aimassent pas. Et comme nous le ques-

tionnâmes sur le sens de cette restriction : « On le trouve trop sévère, nous dit-il ; mais les meilleures familles ne l'en aiment que mieux. » Ce témoignage rendu à la fidélité de M. Canton me fit plaisir et me fut du reste confirmé par d'autres personnes. Après une marche assez longue, que la chaleur rendit très-fatigante, nous atteignîmes le village, situé au sommet d'une colline ; les belles ondulations du terrain qui le séparent de Pignerol et de Saint-Second sont revêtues de bois et de vignobles, tandis que de chaque côté des côteaux boisés, plus élevés encore, conduisent du côté du nord à Saint-Germain, du côté du sud à Saint-Jean, et que plus loin, à l'ouest, d'autres hauteurs pittoresques se prolongent sur la vallée d'Angrogne. L'hospitalité de M. et de M<sup>me</sup> Durand Canton nous attendait au sein de ce beau paysage. Nous trouvâmes chez eux M. Revel, Modérateur, M. Lantaret, vice-Modérateur de la Table, M. T.-P. Bonjour, de Saint-Jean, M. J.-J. Bonjour de Saint-Germain, M. Vinson, de Pramol, M. Gay, d'Angrogne, puis MM. Malan, Tron, Combe et Charbonnier. Nous eûmes avec ces chers frères une conversation très-intéressante qui roula sur trois points : 1° sur la responsabilité des pasteurs, à propos des passages contenus dans Éph. IV, 11 et 12, Actes XX, L, I, Thess. II ; 2° sur l'importance d'obtenir des membres de chaque Église chrétienne qu'ils aident le pasteur dans ses efforts pour l'avancement du règne de Christ, en se fondant sur Act. VIII, 4 ; XI, 19 et 20 ; I Thess. V, 11 ; Éphès. IV, 16 ; Hébr. X, 25 ; et 3° enfin, sur

l'obligation pour les pasteurs, et surtout pour les pasteurs Vaudois, de se tenir soigneusement en dehors des partis politiques. Cette conférence, dans laquelle des prières furent prononcées par MM. Revel, Malan et Roussel, me fit éprouver de douces émotions de bonheur. Elle fut suivie d'un excellent dîner, après lequel M. Roussel prêcha dans le temple devant un nombreux auditoire. Son texte était Matth. III, 2, que la version française de Martin rend par ces mots : *Convertissez-vous, etc.*, et il se montra plus sévère que d'habitude à condamner certaines manières d'être chrétien. Aussi entendîmes-nous ensuite quelques personnes dire qu'il avait été « un peu dur. » Mais cette rigueur convenait au lieu, car la paroisse de Prarustin, située à l'extrémité des vallées et attenant aux populations catholiques de Saint-Second et de Pignerol, a laissé, dit-on, les principes de l'incrédulité s'infiltrer dans son sein plus qu'aucune autre paroisse vaudoise. Nous pûmes nous-mêmes recueillir quelques indices à l'appui de ce fait. En redescendant avec nous, après le service, du côté de Saint-Second, un des Anciens nous montra deux Vaudois qui venaient comme nous du temple, et nous apprit qu'ils étaient tous deux incroyants. Ils avaient d'abord résolu de ne pas venir entendre M. Roussel et ne s'étaient ensuite décidés qu'à la persuasion de cet Ancien.

Il est à craindre, du reste, que si Pignerol renferme beaucoup d'incroyants, la même chose ne puisse être dite des autres villes de l'Italie. La *Gazette*

*del Popolo*, qui est le journal le plus populaire et le plus influent du Piémont, fait la guerre aux prêtres et favorise le protestantisme, mais sans qu'aucun esprit religieux l'y pousse et uniquement en haine de la superstition et de l'intolérance. Le comte Cavour, cet homme si éclairé, si modéré et à qui son pays doit tant, passe, dans l'esprit de ceux avec qui j'ai parlé de lui, pour un disciple de Voltaire ; et la dernière encyclique du Pape, d'accord en cela avec l'opinion publique, proclame que dans les pays catholiques le parti des incrédules acquiert une influence toujours croissante. « Les enfants des ténèbres, est-il dit dans cette pièce, redoublent chaque jour d'efforts avec toutes sortes de ruses et d'artifices diaboliques, pour engager une guerre acharnée contre l'Église catholique et ses salutaires doctrines, pour renverser et détruire l'autorité de tous les pouvoirs légitimes, pour corrompre et dépraver l'esprit et l'intelligence des peuples, pour répandre de toutes parts le poison mortel de l'indifférence et de l'impiété, pour confondre tous les droits, divins ou humains ; pour faire naître les dissensions, les querelles et les commotions d'une rébellion impie ; pour encourager le crime et toute espèce de dépravation ; pour ne rien laisser enfin sans l'ébranler, de telle sorte que s'il était possible, notre sainte religion disparaîtrait du milieu de nous, et que la société humaine serait renversée de ses bases. »

Assurément, ce tableau de l'état de la société à Rome et en Italie est triste, mais le pape oublie que

s'il est exact, c'est à ses prélats, à ses prêtres et à lui-même qu'il faut en demander compte. Le monde est aujourd'hui trop éclairé pour se laisser conduire par des fraudes, même pieuses, et toute religion qui ne repose pas sur des bases solides ne résistera pas à l'esprit de la critique moderne. Or, livrez aux investigations de cet esprit quelques-uns des enseignements que le pape et son clergé prétendent faire recevoir, et pour n'en citer que deux, ceux qui prescrivent le culte de la Vierge Marie et l'adoration de l'hostie, allez dire aux hommes de nos jours, à l'encontre de l'Écriture-Sainte et de la raison, que lorsque dix mille prêtres ont prononcé sur dix mille hosties les mots sacramentels : « *Ceci est mon corps,* » chacune de ces hosties devient réellement le corps et le sang, l'âme et la personne divine de Jésus-Christ ! ou bien placez la Vierge Marie au même rang que Dieu, attribuez-lui des pouvoirs plus grands que les païens n'en ont attribué à la Jûnon des Grecs, à l'Astarté des Assyriens ou à Ma-tsou-po, la reine des cieux des Chinois. Appuyez ces enseignements du récit de ces mille légendes anciennes ou modernes, pareilles à l'histoire miraculeuse de l'apparition de la Vierge sur la montagne de la Sallette ; qu'arrivera-t-il de tout ce travail ? Que sans doute la partie crédule des populations en deviendra plus fanatique, mais que les esprits qui examinent et réfléchissent s'éloigneront de vous et finiront presque nécessairement par être poussés dans l'incrédulité. Ne connaissant pas d'autre christianisme que celui qu'ils auront appris de la

bouche de vos prêtres ou de la lecture de vos livres, ils le rejettent comme un tissu de fables; et cela d'autant plus sûrement qu'ils n'ont pas la Bible ou que dès leur enfance ils ont été habitués, toujours par les soins des prêtres, à la regarder comme un livre dont l'Église seule peut donner l'interprétation <sup>1</sup>. Telle est, on n'en saurait douter, l'une des grandes causes de l'impiété et des désordres intellectuels ou moraux dont se plaint le pape dans son encyclique.

En dépit de tout, cependant, la lumière se fera en Italie et dans le Piémont, comme ailleurs. Quand les catholiques arriveront à connaître les Écritures-Saintes, ils apprendront d'elles à discerner le vrai christianisme d'avec sa contrefaçon papale, et pourront rejeter celle-ci sans renoncer aux doctrines du Nouveau Testament. Que si, en outre, des Églises véritablement évangéliques, fondées sur la Parole de Dieu, fermes dans la foi, bien disciplinées et ayant pour membres des hommes qu'on reconnaisse pour disciples de Jésus-Christ à leurs principes et à leur vie; si, dis-je, de telles Églises se forment au sein des populations catholiques, elles y seront une démonstration puissante, non-seulement que le christianisme est encore vivant, mais qu'il est une religion pure, aimable, bienfaisante et manifestement divine. C'est ainsi seulement que l'Italie peut être arrachée tout à

<sup>1</sup> L'auteur anglais, écrivant pour des lecteurs moins au courant des superstitions romaines que les nôtres, s'est étendu plus longuement sur celles qu'on voit indiquées ici. Nous avons cru devoir abrégé cette partie de son livre, quelque intéressante qu'elle fût, afin de moins retarder la marche du récit principal.

la fois à la superstition et à l'incrédulité, et les prêtres eux-mêmes passer de leur condition d'esclaves à la liberté de l'Évangile. Et de là découle pour tous les chrétiens sincères et zélés le devoir de secourir leurs frères à l'œuvre dans le Piémont, en les aidant à faire circuler les Saintes-Écritures et à placer des évangélistes sur tous les points du pays.

Ceci me ramène à Saint-Bartholomé et à Prarustin. Déjà le ministère fidèle de M. Durand Canton a produit d'heureux effets dans sa paroisse. Des 1525 Vaudois qu'elle renferme, un grand nombre apprécie son enseignement, et l'énergique prédication de M. Roussel était bien faite pour fortifier encore ses mains au combat.

Redescendus à Saint-Second, nous reprîmes ensuite le chemin de La Tour, heureux d'avoir échangé les rayons brûlants du soleil du matin contre la clarté des vers luisants ailés qui lançaient en foule leurs paisibles lueurs sur notre route.

Le lendemain, 25, à sept heures du matin, je montai à Saint-Laurent, où je trouvai M. Combe qui m'avait obligeamment promis de m'accompagner à Pradel Tor. Cette promenade, par les magnifiques points de vue qu'on y découvre, rappelait à ma mémoire d'intéressants souvenirs. J'avais, dix-sept ans auparavant, suivi le même sentier pour m'unir, sur la Vachère, à quelques frères qui voulaient prier ensemble. Ce jour-là, malgré une pluie diluvienne qui n'avait pas cessé durant les trois heures que nous avons passées à faire notre ascension, nous avons trouvé au sommet

de la montagne le chalet indiqué, complètement rempli, et les gens qui n'avaient pu y trouver place nous attendaient au dehors, sous ces torrents descendus des nuées. C'étaient des frères que le Seigneur avait attirés à lui dans un temps où la population des vallées presque tout entière était tombée dans l'indifférence. Félix Neff, traversant le Col-de-la-Croix, avait prêché dans quelques-unes des Églises vaudoises; Dieu avait accordé à ses efforts la conversion de quelques âmes, et ces humbles chrétiens, au milieu de la tiédeur générale, avaient nourri leur foi en se réunissant aussi souvent qu'ils l'avaient pu, dans de pauvres cabanes, pour lire et prier ensemble. Leurs voisins infidèles les avaient haïs et insultés; on les avait même assaillis à coups de pierre, comme on l'a fait en Angleterre de Wesley, de Withfield et de leurs amis; comme on l'a fait plus récemment au canton de Vaud, à l'égard des congrégations de l'Église libre; mais la grâce les avait soutenus et ils avaient persévéré. Une fois chaque année ils se donnaient, de toutes les vallées, un rendez-vous sur la Vachère, afin d'y prier tous ensemble. C'était à une de ces réunions que j'avais assisté, et je me rappelle encore avec quelle édification je pris part à leurs simples et sérieuses supplications.

Depuis cette époque l'Évangile a, grâces en soient rendues à Dieu, fait des progrès dans les vallées. On se sent heureux, après de tels souvenirs, de savoir qu'il est généralement annoncé dans les temples et que les populations l'y écoutent avec recueillement et respect.

Cette fois-ci, je gravis, sous la direction de M. Combe, jusqu'à l'endroit où la Vachère se termine par une crête très-étroite. De ce point, le regard plonge, au sud, dans la vallée d'Angrogne, au-delà de laquelle s'élève le Vandalin, flanqué, à l'est, par le mont Viso, et à l'ouest par le Rous et l'Infernet. Au nord, on découvre toute la contrée qui sépare la vallée d'Angrogne de celle de Saint-Martin, et au-delà les Alpes qui se trouvent entre le mont Cenis et le mont Rosa. De ce point culminant les anciens Vaudois avaient souvent épié les mouvements de l'ennemi, quand ses bataillons s'avançaient le long du Séa d'Angrogne, et plus d'une fois aussi cette verte pelouse fut foulée par le pied des régiments catholiques, cherchant, par la prise de Pra del Tor, à compléter la ruine des malheureux Vaudois.

En descendant, nous visitâmes Cassa, région couverte de rochers, où jadis une poignée d'intrépides Vaudois mit en fuite, consternés et frappés d'une terreur panique, plusieurs milliers de soldats lancés à leur poursuite. L'endroit était bien choisi pour s'y défendre. Au-dessous d'une crête très-étroite de rochers à pic, où les Vaudois avaient élevé une palissade, se trouve un sentier inégal, très-étroit lui-même, et que borde de l'autre côté un ravin escarpé, encombré par les pierres tombées des hauteurs et aboutissant aux précipices de la Rocciaila. Là s'était engagé, le 7 février 1561, le comte Della Trinita, à la tête de quatre mille hommes ; mais, assailli par une effroyable pluie de pierres et de fragments de rochers, lancés du haut

de la crête, il se vit, après une longue journée de lutte, repoussé avec une perte considérable et forcé de battre en retraite jusqu'à La Tour, en se donnant la consolation de brûler toutes les maisons et les granges de la vallée. Un peu au-delà de Cassa, nous visitâmes Bagnan, autre poste non moins facile à défendre, et sur lequel en cas de défaite dans le premier, les Vaudois pouvaient se replier. Ces deux forteresses naturelles auraient cependant pu être évitées par l'ennemi, car, du haut de la Vachère, une pente plus douce l'aurait conduit jusqu'aux rochers de Rocciailla ; mais là les Vaudois avaient élevé une forte barricade ou rempart, qui interdisait le passage dans toute sa largeur. En somme, le Pra del Tor, cette forteresse des Vaudois, dont ces postes et d'autres encore défendaient l'approche et que Dieu fit servir tant de fois à sauver ce peuple réduit à l'extrémité, était une position remarquablement forte. Du côté le plus bas, c'est-à-dire de l'est, on ne pouvait arriver que par trois sentiers extrêmement difficiles, et pour l'attaquer par les extrémités les plus élevées, au nord et au sud, il n'y avait que deux autres chemins tellement escarpés et tellement étroits que sur l'un et sur l'autre il suffisait de quelques montagnards bien exercés pour arrêter toute une armée.

Aussi, bien qu'à diverses reprises, de fortes armées catholiques essayèrent chacun de ces sentiers, le Pra ne fut jamais pris. En 1488, Albert de Capitaneis, légat du pape, porteur d'une bulle qui vouait les Vaudois à l'extermination, comme de venimeux reptiles,

réunit dix-huit mille hommes, dans le but d'exécuter cette sentence. Mais cette armée subit deux sanglantes défaites ; la première près de Roccamaneot où fut tué l'un de ses chefs, Lenoir de Mondévi, frappé entre les yeux, au moment où il relevait la visière de son casque pour respirer, d'une flèche qu'avait lancée l'arc de Peyret Revel d'Angrogne ; et la seconde fois au pied des rochers de Rocciailla. Dans cette dernière rencontre, un brouillard épais, enveloppant tout à coup les combattants, avait tellement effrayé les ennemis des Vaudois, qu'ils avaient pris la fuite en désordre, et qu'un grand nombre d'entre eux, notamment un de leurs chefs, nommé Saquet, tombèrent le long des précipices et périrent dans les flots du torrent.

Environ soixante-dix ans après, le comte Della Trinita ne fut pas plus heureux. Le 14 février 1561, il attaqua le Pra à la tête de quatre mille hommes, et par trois sentiers à la fois. Mais il suffit de six hommes pour arrêter aux rochers de Rocciailla le détachement qui s'avancait par le chemin ordinaire, sur les bords du torrent ; la division, plus forte, qui franchit la Vachère en partant de Pramol, fut défaite aux barricades par le gros des Vaudois, et la troisième enfin conduite à travers le Sioran par le comte Charles Truchet, de la vallée de Saint-Martin, fut bravement attaquée par vingt-cinq Vaudois au moment où, descendant une côte rapide, elle pouvait à peine se tenir debout sur ses pieds. A ces vingt-cinq assaillants vinrent se joindre leurs frères, vainqueurs aux barrica-

des, et tous ensemble, après une courte mais fervente prière, se précipitèrent sur l'ennemi, qui ne songea plus qu'à fuir. Le comte Truchet, qui s'était distingué dans les rangs des persécuteurs, fut frappé d'une pierre lancée avec la fronde, et sur-le-champ eut la tête tranchée. Un grand nombre d'autres périrent dans cette déroute, et ce soir là le Pra, qui toute la journée avait vu de pauvres familles en prières dans l'attente d'un massacre général, put retentir des chants de l'action de grâces.

Le danger cependant n'était pas passé. Un mois après, le 17 mars, une nouvelle armée, portée, par le comte Della Trinita, au chiffre de sept mille hommes, tenta de nouveau l'entreprise. Elle marcha encore sur trois colonnes. L'une d'elle, s'avancant par les plateaux de la Vachère, attaqua les barricades, la seconde essaya de s'ouvrir un passage le long du torrent, et la troisième s'engagea dans l'étroit sentier qui serpente à mi-côte entre les rochers de Rocciailla. Les Vaudois, ayant élevé une barricade à travers la seconde de ces routes, y repoussèrent vaillamment l'attaque ennemie ; mais pendant qu'ils étaient engagés sur ce point, ils s'aperçurent tout-à-coup que la troisième colonne, n'ayant trouvé aucune résistance, avait presque pénétré jusqu'au Pra. A cette vue, ils se précipitèrent de ce côté, et il ne resta sur la barricade que cinq hommes. Mais ces intrépides guerriers tinrent bon et donnèrent aux autres le temps de repousser la colonne du milieu et de revenir à leur secours, de sorte que sur les deux points l'ennemi fut obligé de

reculer en désordre. La barricade établie sur la Vachère avait été défendue avec le même succès contre une troupe plus nombreuse encore que les autres, et Della Trinita, plein de honte et de rage, dut donner le signal d'une retraite générale.

Une troisième tentative faite par ce général, et toujours à peu près de la même manière, le 19 avril, n'eut pas une issue plus heureuse pour lui. Une de ses colonnes s'était engagée dans le chemin qui traverse Taillaret et la Costa Roussina. Les vedettes l'ayant aperçue, six hommes vinrent lui barrer le passage dans un endroit très-resserré, au-dessus d'un précipice, tandis que six autres, postés plus haut, firent rouler sur elle des fragments de rochers qui, tombant au milieu des malheureux soldats, les écrasaient ou les précipitaient dans l'abîme. Il en résulta une déroute complète de cette division et la retraite des deux autres, qui avaient surtout compté sur elle. Ainsi Dieu avait encore une fois délivré ses serviteurs opprimés, et le Pra retentit de nouveau du chant de ses louanges. Della Trinita se trouvait à bout de ses moyens d'attaque ; l'armée papale était complètement découragée, et grâce à ces victoires successives, les Vaudois obtinrent pour le moment une paix honorable.

On se sent profondément ému en passant au pied de ces rochers, témoins de tant d'actes d'héroïsme et qui ont si bien servi de défense à tout un peuple persécuté. Des victoires comme celles que je viens de décrire ont souvent été représentées comme miraculeuses ; mais on peut, sans affaiblir en rien l'idée de

la protection divine, remarquer qu'elles furent obtenues par des moyens parfaitement naturels et qui les expliquent de tout point. Des faits pareils sont arrivés souvent dans des guerres de montagnes, et l'on peut voir entr'autres dans l'*Histoire de Napoléon*, par sir Walter Scott (vol. VI), l'histoire d'une division de dix mille Français et Bavaois, qu'en 1809, une poignée de Tyroliens détruisit à peu près complètement dans une des gorges de leur pays.

Après avoir traversé le village de Bonne-Nuit, nous montâmes, M. Combe et moi, à La Serre et gagnâmes de là Saint-Laurent, situé à 500 pieds au-dessus du torrent. Ce lieu jouit d'un air excellent et d'une vue délicieuse. De vastes plantations de noyers et de châtaigniers l'ombragent, mais en permettant au regard d'apercevoir au-delà, à travers de riches feuillages, des prés verdoyants agréablement exposés aux rayons du soleil sur les pentes adoucies de la montagne. Avec peu d'argent et de travail, on ferait de ces oasis de vrais petits Édens où la rose, le jasmin et la lavande fleuriraient avec le géranium, la verveine et l'héliotrope.

Ces lieux, si pleins d'attraits, abondent, de plus, en souvenirs intéressants. Ce fut auprès de là, à Chanforans, que le 12 septembre 1532, l'ardent collègue de Calvin, Guillaume Farel et son ami Antoine Saunier firent au Synode des Vaudois cette visite dont j'ai déjà parlé et à la suite de laquelle un si beau réveil eut lieu dans les Églises. Ce fut là qu'en 1553, Jean de Broc, régent de l'école, voyant réunie une foule trop

considérable pour que la maison du pasteur pût la contenir, se mit à l'exhorter en plein air, première célébration du culte *public* dans les Vallées. Ce fut là encore, et la même année, que sortit de terre le premier temple qui ait été élevé dans les Vallées à la gloire du Dieu de l'Évangile. Et ce même temple, qui a vu tant de triomphes de la grâce comme aussi tant de cruelles manifestations de la fureur des papes, est encore aujourd'hui debout. C'est un édifice simple, solide, de forme oblongue avec une nef au milieu, et sur les deux côtés, deux ailes séparées par trois piliers massifs qui forment trois arches. Il n'y a là aucune beauté architecturale, mais que les souvenirs du passé rendent ces antiques murs vénérables ! Étienne Noël, ministre français, dont Gilles dit, qu'il était « doué de singulière piété, érudition et réputation, » fut, en 1555, élu pasteur d'Angrogne et prêcha le premier dans cette enceinte. L'année suivante, le jour de Pâques, elle fut envahie par une foule de nobles, de prêtres et de moines qui avaient à leur tête le comte Saint-Julien et Della Chiesa, commissaires du parlement de Turin. Un moine monta en chaire et prêcha devant les pasteurs et les fidèles. Quand il eut fini, ceux-ci demandèrent que l'un de leurs ministres fût autorisé à le réfuter. Saint-Julien ne répondit qu'en menaçant ces pauvres gens d'une destruction totale, s'ils ne se soumettaient pas à l'Église de Rome, sur quoi ils déclarèrent courageusement qu'ils voulaient vivre suivant la Parole de Dieu. Quelques années plus tard, en 1560, pendant que le comte

Della Trinita marchait contre les Vaudois à la tête de 4,000 hommes, Thomas Giacomello, grand inquisiteur, et le prieur de Saint-Jean passèrent toute la matinée du 2 novembre à s'efforcer de convaincre Étienne Noël et ses paroissiens que le comte ne voulait que la paix, et cela au moment même où il pénétrait dans la vallée pour les exterminer. Mensonge odieux, mais bien digne de cet inquisiteur qui, suivant Gilles, avait la réputation d'être « un cruel apostat, un libertin » infâme et un insatiable ravisseur de biens ! » Huit jours après, du reste, le 10 novembre, Della Trinita lui-même fit, dans le même lieu, célébrer la messe par un prêtre ; puis, prétendant aussi que ses intentions étaient toutes pacifiques, il demanda aux syndics du lieu de lui servir de guides pour gagner le Pra del Tor, sans doute afin d'étudier les moyens de s'en emparer. A une petite distance du temple, sur la pente de la montagne, des soldats de ce général entourèrent un jour la maison d'Étienne Noël, qui n'échappa à leurs mauvais traitements que grâce au courage et à l'énergique dévouement de ses paroissiens. Della Trinita brûla, plus tard, le village et essaya d'en faire autant du temple. Mais il n'y réussit pas, et dans ce même édifice, au passé si glorieux, j'ai entendu M. Roussel prêcher paisiblement l'Évangile aux enfants des anciens Vaudois.

Les habitants de cette paroisse sont très-pauvres ; la journée était chaude, et les travaux de la moisson, déjà si rudes par eux-mêmes, le deviennent encore plus ici par la longueur des distances à franchir ; mais, mal-

gré tous ces obstacles, le temple se trouva presque rempli à ce service de l'après-midi. Il avait attiré plus de cent cinquante personnes, et comme je descendais dans la vallée, un vieillard, heureux de ce qu'il avait entendu, me dit ces mots : « Quel homme le bon Dieu nous a envoyé ! » Cette paroisse a cependant ses misères spirituelles. L'ivrognerie n'y est pas rare, et malgré leur pauvreté, plusieurs des habitants ont l'esprit tellement porté à la chicane, que chaque année ils perdent plusieurs milliers de francs en plaidant les uns contre les autres. Puisse M. Gay, le pieux et fidèle pasteur appelé récemment à ce poste, voir bientôt, par la bénédiction de Dieu, un changement s'opérer au milieu de ce troupeau !

La contrée elle-même, malgré l'admirable beauté de ses bosquets de châtaigniers et de ses rochers pittoresques, laisse beaucoup à désirer. Ses habitants, assujettis à un travail excessif, sont mal nourris et exposés souvent à de grands dangers. Pendant que j'étais à contempler les ravissants points de vue d'un sentier que nous suivions, un paysan nous apprit la mort d'un jeune homme, habitant un village dont je voyais les maisons suspendues au-dessus d'un précipice. En servant du foin le matin même, cet infortuné avait glissé avec son fardeau, et roulant au fond de l'abîme, il y avait été littéralement écrasé. « Des accidents de ce genre, me dit M. Combe, ne sont pas rares dans le pays ; ma propre mère, en recueillant aussi de l'herbe, glissa, et roulant sur la pente de la montagne, elle eut une jambe cassée. » Et quand on voit d'en bas

ces pauvres gens faucher ou récolter leurs foins, en quelque sorte dans les nuages et sur le bord des abîmes, on ne saurait s'étonner d'apprendre qu'ils y trouvent souvent la mort.

Dans l'après-midi du mercredi 26, nous nous dirigeâmes, par un sentier qui traverse les vignes et sous de frais ombrages, vers Saint-Jean, commune située à vingt minutes de La Tour. Je la connaissais déjà, pour m'y être, dix-sept ans auparavant, réuni à plusieurs pasteurs des vallées, dans le but de prier en faveur de leurs Églises. Le pasteur du lieu, M. Bonjour, nous fit un accueil plein de cordialité. On dit que son ministère a porté des fruits, et Saint-Jean passe pour renfermer un plus grand nombre de personnes qu'aucune autre paroisse vaudoise. Peut-être faut-il attribuer en partie ce fait à l'influence de quelques chrétiens que la prédication et les entretiens de Félix Neff avaient amenés à la connaissance de Christ, dans un temps où la paroisse avait pour conducteur un homme des plus mondains. Après la mort de Neff, ces gens, quoique dénoncés par ce pasteur, méprisés par les indifférents et assujettis à mille petites vexations, avaient persévéré dans la foi et continué à se réunir pour prier et s'édifier en commun. Je me rappelle avoir moi-même, en 1837, assisté dans une ferme à une de ces réunions; et avoir été vivement touché de ce que j'y entendis. Qui pourrait douter que la fidélité, la patience, la conduite pure de ces confesseurs de la vérité n'aient été d'un bon exemple pour plusieurs, et que le Seigneur n'ait exaucé leurs prières ?

Des fenêtres du presbytère, nous découvrîmes Lusérne et les Lusernettes dans leur océan de verdure. Derrière elles et de chaque côté s'élèvent des montagnes richement boisées, au-delà desquelles les rayons du soleil rougissaient les sommets rocheux de la Rumella et du Friolant, dignes émules du mont Viso. M. Roussel prêcha sur Matth. XXVI, un vigoureux sermon d'appel, où mettant en opposition la fermeté de Jésus avec la chute de Pierre, il montra que la première avait été précédée de prières, tandis que la seconde provenait d'une présomption qui sans doute avait cru pouvoir s'en passer, — d'où il prit occasion d'accuser les indifférents de vivre sans foi et sans sainteté, parce qu'ils ne priaient pas. Environ deux cents personnes étaient présentes. Combien cette scène différait de ce qu'on avait vu dans le même lieu, le 26 juillet 1560, alors que le très-révérend Antoine Possevino, commissaire du duc de Savoie, se présenta, dûment muni de lettres patentes, pour installer des prédicateurs catholiques dans les vallées et imposer silence à leurs pasteurs ! Ce jour là le commissaire avait donné ordre aux pasteurs et aux chefs vaudois de venir le trouver dans le temple de Saint-Jean, qui se trouvait alors en dehors du village. Une fois réunis, Possevino essaya de les convertir à l'Église romaine, mais par des raisonnements si faibles que les pasteurs les eurent réfutés en un instant ; sur quoi le commissaire, s'emportant avec violence, les accabla d'injures et leur dit qu'il n'était pas venu pour discuter avec eux, mais pour les chasser et les remplacer

par d'autres prédicateurs. Il enjoignit ensuite aux syndics d'Angrogne, de Bobbi, de Villar et de Rora, de renvoyer leurs ministres et de recevoir les prédicateurs du pape, sous peine d'être punis comme rebelles, aux termes des édits publiés sur la matière. Ces ordres donnés, Possevino se rendit en hâte à la cour et pressa le duc de poursuivre par le fer et par le feu la victoire que ses arguments n'avaient pas remportée. Mais ni la violence du prêtre, ni celle du duc ne devaient obtenir un pareil triomphe. Alors les Vaudois ne pouvaient pas avoir leur temple dans Saint-Jean ; aujourd'hui une vaste église occupe le centre même de la paroisse ; alors les pasteurs vaudois étaient chassés ; aujourd'hui des pasteurs français ou anglais prêchent sans la moindre opposition. Il n'y a qu'un petit nombre d'années encore que, quoique la population vaudoise de Saint-Jean comptât 1737 individus contre 141 catholiques seulement, les premiers étaient obligés d'élever devant leur temple une muraille pour épargner au prêtre catholique la douleur de voir la congrégation vaudoise y entrer. Aujourd'hui, il n'est plus question d'écran. Dieu a récompensé la constance de ses serviteurs par le don de la liberté. Puisent-ils la faire servir à l'avancement de sa gloire !

Le jeudi 27, dès trois heures et demie du matin, je remontai la vallée de Luserne du côté de Villar et traversai là l'Envers de La Tour, montagne boisée qui sépare La Tour, de Rora. Peu de spectacles sont aussi magnifiques que l'aspect des montagnes, frappées à cette heure matinale des rayons du soleil levant et pro-

jetant l'ombre de leurs anfractuosités aiguës sur les hauteurs avoisinantes, tandis qu'au loin, des rochers qu'on n'atteindrait pas dans une journée de marche, semblent rapprochés au point qu'une heure semble devoir suffire pour les gravir. Ainsi m'apparurent, du sommet verdoyant de l'Envers de La Tour les monts qui entourent les vallées de Luserne et de Rora. Après avoir déjeûné sur ce point, à l'ombre d'un châtaignier, j'allai visiter un autre endroit où un fermier intelligent, nommé Silvaggio, me fit voir l'entrée d'une caverne qui doit avoir, dans les anciens temps, servi de retraite aux Vaudois. Cette ouverture n'a guère qu'un mètre d'élévation ; des broussailles la dérobent aux regards et aucun sentier n'y conduit. La grotte est tellement profonde, que Silvaggio me dit y avoir fait plus d'une centaine de pas sans en rencontrer le bout. Ce qui me paraît prouver que les anciens Vaudois s'en firent un asile, c'est que quoique l'intérieur soit l'œuvre de la nature, l'entrée est évidemment un passage artificiel, revêtu de maçonnerie et ressemblant sous ce rapport à la grotte de Janavel, dont je parlerai plus loin. Près de là s'élève un promontoire massif, nommé le Brouard, d'où l'œil embrasse, à l'est et à l'ouest, toute la vallée de Luserne. Là se réfugia sans doute, pleurant de douleur et d'effroi, quelque pauvre Vaudois, lorsque du rocher de Castellazzo qui se trouve en face, le marquis de Pianezza fit, le 24 avril 1653, donner à 15,000 soldats le signal de commencer un massacre général. Léger dit en effet que plusieurs de ces infortunés se tenaient

sur le haut des collines et des lieux de sûreté, d'où ils pouvaient voir l'ennemi ravager la plaine. Des enfants arrachés des bras de leurs mères furent mis en pièces ou brisés contre les rochers. Un grand nombre d'hommes et de femmes furent, ou brûlés dans leurs maisons, ou coupés en morceaux, ou attachés comme des ballots et précipités le long des rochers ; on en mutila d'autres de toutes les manières imaginables, et leurs membres détachés du tronc servirent de jouets aux égorgeurs. Ouvrant le ventre des femmes, ces bourreaux les remplissaient de poudre et les faisaient ensuite sauter, ou bien les empalant au bout d'un pieu, ils les laissaient là mourir dans d'effroyables tortures. Une jeune fille de dix ans fut embrochée et rôtie toute vivante. Les uns furent écorchés et leurs peaux mises à sécher au soleil ; d'autres, attachés tout vivants à des arbres, eurent les entrailles ouvertes, les seins coupés, le cœur et les poumons arrachés. D'autres encore, après avoir eu le nez, les doigts, les mains ou les pieds tranchés, périrent misérablement sur la neige. On en vit dont la peau, découpée et toute saignante, pendait en longs rubans le long de leur corps, depuis la tête jusqu'aux pieds. Un homme, après avoir été percé d'un poignard, eut les ongles arrachés, puis, attaché à une mule par les pieds, il fut traîné ainsi sur les rochers et eut enfin la tête serrée par une corde jusqu'à ce que ses yeux sortissent de leurs orbites. Un autre, couvert déjà de blessures, fut traîné la corde au cou à travers Luserne, flanqué de deux catholiques, dont l'un continuait à le frapper d'un

bâton, tandis que l'autre lui enlevait des morceaux de chair avec un coutelas. Deux femmes attachées à une charrette furent transpercées de hallebardes, puis lapidées et enfin précipitées dans la rivière. Un homme blessé d'un coup de mousquet eut la peau du visage enlevée et fut laissé dans cet état. On en fit cuire dans des fours. Un malheureux, étendu sur un lit de poudre, fut recouvert comme d'un drap mortuaire d'une couche de la même substance et mis en pièces par une horrible explosion. On en fit périr à coups de marteau ; on en brûla lentement en attachant des mèches allumées à leurs doigts, à leurs oreilles, à leurs lèvres, à d'autres parties de leurs corps. Un grand nombre périrent enfin dans les prisons des maladies contagieuses qu'y occasionnaient les cadavres en putréfaction de leurs compagnons d'infortune. Léger n'indique pas le chiffre de toutes les victimes de ces atrocités ; mais il retrouva les corps de 150 femmes ou enfants appartenant au village de Tagliaret seulement.

La population de la vallée de Lucerne tout entière disparut ; puis, quand le massacre fut achevé, les soldats brûlèrent les villages, les fermes, les étables et les granges, ne laissant debout que le village de Villar, dont on fit présent aux soldats irlandais, pour les récompenser de l'ardeur qu'ils avaient déployée dans cette horrible boucherie. Tel fut le spectacle que purent contempler du haut du promontoire de Brouard, où je repassais en moi-même ces souvenirs, ceux des Vaudois qui avaient pu s'y réfugier.

En infligeant de telles tortures à ces populations inoffensives, les catholiques, il faut le dire, avaient outrepassé leurs ordres. Les instructions du pape Innocent VIII à ses enfants, étaient conçues dans les termes suivants : « Désirant arracher et extirper radicalement une secte aussi détestable, nous avons résolu d'y employer tous nos efforts <sup>1</sup>. » Pour atteindre ce but, le pape nommait Albert de Capitaneis, son nonce, avec mission « de requérir tous les archevêques et évêques avec instance, et de leur mander qu'en vertu de la sainte obéissance... ils aient à se lever en armes, contre les dits Vaudois et tous autres hérétiques, qu'ils les foulent aux pieds comme des serpents venimeux, qu'ils emploient tous leurs efforts à cette sainte et tant nécessaire extermination des mêmes hérétiques <sup>2</sup>. » Le nonce devait de plus sommer tous princes, seigneurs et autres fidèles catholiques, de « s'opposer avec ardeur, pour la défense de la foi, à ces mêmes hérétiques exécrables, et de prendre des mesures pour les exterminer<sup>3</sup>. » D'après ces injonctions, il est évi-

<sup>1</sup> « Nos, hujusmodi sectam detestabilem evellere et radiciter extirpare cupientes, omnes conatus nostros adhibere decrevimus. »

<sup>2</sup> « Instantissime requirendi universos archiepiscopos et episcopos, etc., eisque in virtute sanctæ obedientiæ mandandi ut... adversus Valdenses prædictos et alios quoscunque hæreticos armis insurgant, eosque veluti aspides venenosos conculcent, et adeorundem tam sanctam, tamque per necessariam exterminationem adhibeant omnes conatus. »

<sup>3</sup> « Ut adversus eosdem nefandissimos hereticos, pro defensione fidei, se ardentè opponant, et illos exterminare procurent. »

dent que tous les catholiques qui reconnaissent le souverain pontife pour vicaire de Jésus-Christ et pour chef infailible de leur Église, sont tenus d'*exterminer* les hérétiques mais non pas de les *torturer*. Pianezza et ses soldats pouvaient donc être accusés d'un excès de zèle, et de nos jours encore, si une bulle du pape est pour les catholiques ce qu'une épître de saint Paul est pour nous, leur devoir peut bien être de nous écraser comme des « serpents venimeux <sup>1</sup> ; » mais l'autorité du Saint-Siège ne leur commande pas d'imiter Pianezza, c'est-à-dire, de nous arracher les yeux, de nous faire sauter au moyen de la poudre, etc.

Pendant que j'étais au sommet de l'Envers de La Tour, un violent orage, survenant tout-à-coup, me força de chercher un abri dans la maison du pasteur Morell de Rora, mais non sans que je me fusse rendu compte de la situation du village dans ses rapports avec son histoire. De ce point culminant, mes regards s'étaient promenés avec délices sur la belle et riche vallée au-delà de laquelle s'élèvent les rochers majestueux du Friolant. Tout, à ce moment, y donnait l'idée d'un séjour de paix et de piété ; mais que de fois la violence des prêtres et de leurs adhérents l'avait jadis troublée ! En 1564, quand le comte Della Trinita l'attaqua, il s'y trouvait quatre-vingts familles, comprenant environ 400 personnes. Deux fois déjà les habitants avaient repoussé l'ennemi, qui s'était

<sup>1</sup> La bulle tout entière a été publiée par Léger, dans son histoire des Églises vaudoises.

avancé par le chemin de la vallée. Mais le troisième jour, de forts détachements ayant franchi au nord le Friolant et au sud l'Envers de Villar, combinèrent leurs efforts avec ceux des assaillants venus du côté de la vallée, de telle façon que le village, complètement entouré, tomba en leur pouvoir. Les habitants, cernés eux-mêmes de toutes parts, se trouvaient réduits à la plus grande détresse, quand une petite troupe de Vaudois, qu'on appelait la *Compagnie volante*, franchissant l'Envers de la Tour, accourut à leur secours et tint tête à l'ennemi assez longtemps pour que la population tout entière pût gagner Villar par le même chemin. Elle échappa ainsi à une destruction certaine ; mais le village fut réduit en cendres.

En 1655, leurs souffrances recommencèrent. Le jour du massacre général, raconté plus haut, ces pauvres gens ne furent pas oubliés. Le marquis Pianezza détacha 400 de ses soldats pour les traiter comme leurs frères de la vallée de Luserne. La paroisse ne comptait plus alors que vingt-cinq familles, mais un brave Vaudois, Janavel, ayant découvert à temps l'approche des massacreurs, réunit à la hâte six hommes, puis prenant position dans un endroit où le sentier se trouvait très-étroit, il fondit sur les assaillants et les défit complètement. Cinquante d'entre eux tombèrent morts sur le terrain tandis que le reste prit la fuite.

Le lendemain il repoussa, avec dix-huit hommes, un détachement de six cents soldats qui s'avancait

par un autre chemin. Le jour suivant, huit cents hommes, venus de différents côtés en brûlant tout sur leur passage, s'étaient réunis en un seul corps tout auprès du village ; ils y furent attaqués et mis en déroute par la même petite et vaillante troupe. Un quatrième détachement, plus nombreux encore, eut le même sort. Mais, trois jours après, le marquis fit marcher contre Rora huit mille soldats aidés de deux mille paysans catholiques. Cette armée fut divisée en trois corps et s'avança par des chemins divers. Il en résulta que pendant que Janavel tenait tête à l'un d'eux, les autres prirent possession du village où cent vingt-six personnes, dont la plupart étaient des femmes et des enfants périrent, torturés de diverses manières. Après ce massacre, Janavel retrouva son fils, âgé de huit ans, qui s'était échappé à la faveur de la confusion générale. Il le prit sur ses épaules, le porta à travers les rochers et les neiges jusque dans la vallée de Queyras et revint ensuite défendre son pays. Cependant sa femme et ses trois filles étaient tombées entre les mains des catholiques, à la grande joie du marquis, qui, dans l'espoir d'ébranler la constance du Vaudois, lui écrivit la lettre suivante : « Votre femme et vos filles sont entre mes mains ; elles ont été faites prisonnières à Rora ; je vous exhorte, pour la dernière fois, à abjurer votre hérésie, ce qui sera le seul moyen de vous faire pardonner votre rébellion contre l'autorité de Son Altesse Royale et de sauver la vie à votre femme et à vos filles, qui seront brûlées vivantes, si vous ne vous rendez. Et si vous

persistez à faire l'opiniâtre, sans me donner la peine d'envoyer des troupes contre vous, je mettrai votre tête à prix, pour une telle somme que, eussiez-vous le diable au corps, il faudra que vous me soyez livré mort ou vif, et si vous tombez vivant entre mes mains, vous pouvez vous attendre à ce qu'il n'y aura pas de tourments qui ne vous soient infligés. Cet avis est pour votre gouverne; songez à en faire votre profit. »

Voici quelle fut la réponse de Janavel : « Il n'y a pas de tourment si cruel que je ne préfère à l'abjuration de ma foi ; et vos menaces, loin de m'en détourner, m'y fortifient davantage. Quant à ma femme et à mes filles, elles savent si elles me sont chères ; mais Dieu seul est le maître de leur vie, et si vous faites périr leur corps, Dieu sauvera leur âme. Puisse-t-il recevoir en sa grâce ces âmes chéries, ainsi que la mienne, s'il arrive que je tombe entre vos mains ! »

Après d'innombrables épreuves, des délivrances merveilleuses et une longue suite de brillants exploits, Janavel vécut assez pour voir encore une fois ses compatriotes en paisible possession de leurs vallées.

Quand l'orage fut passé, je fis avec M. Morell une promenade le long d'un sentier qui descend à mi-côte, entre le torrent et le sommet de la montagne, et qui, serpentant entre les rochers et les précipices, devait être d'un difficile accès pour une troupe de soldats. Sur un point surtout il est tellement escarpé et tellement entouré, qu'une poignée d'hommes, ré-

solus et bien armés, le défendraient aisément comme le fit autrefois Janavel.

Dans l'après-midi, M. Roussel me rejoignit, et le soir il prêcha sur Luc XXIII, 42, 43, un édifiant sermon sur la différence qu'il y avait entre le brigand repentant et le brigand endurci, et sur l'impossibilité d'obtenir le pardon des péchés sans en faire consciencieusement l'aveu. Le pasteur de la paroisse, M. Morell, se montra très-amical ; mais je regrettai de voir que le mauvais état de sa santé entravait l'exercice de son ministère. En partant de là, le crépuscule du soir éclairait ces ravins pittoresques d'une manière charmante, et quoique l'obscurité nous surprît en chemin, nous gagnâmes notre auberge de village en jouissant avec bonheur de la fraîcheur de la nuit et du murmure des torrents. Nul ne doit, en visitant les Vallées, oublier les beaux points de vue que présente Rora.

Le vendredi, 28, nous allâmes voir le site du château de La Tour. Il serait difficile d'en trouver un plus beau. Placé au pied d'un des mamelons du Vandalin, sur une colline de forme conique et bien boisée, il commande de toutes parts un magnifique panorama. Au nord, des forêts d'un riche feuillage parent les flancs de la montagne que couronnent les cimes du Vandalin; en face, s'élèvent les hauteurs boisées de l'Envers de La Tour, puis à travers ces hautes barrières l'œil plonge, au sud-ouest, dans la riche vallée de Luserne, au nord, dans la vallée plus riche encore d'Angrogne ; et à l'est il découvre en passant par-

dessus les collines de Saint-Jean, ornées de leurs vignes entrelacées et de leurs mûriers, le cours étincelant du Pélice et les plaines vertes du Piémont. Comment un être humain peut-il contempler un tel site sans aimer Dieu ? Et comment peut-on aimer Dieu sans aimer son semblable ? Et cependant, aux jours où ce qui fait aujourd'hui un vignoble était une cour d'armes, et alors que les murs épais du château semblaient braver les populations vaudoises d'alentour, les garnisons qui l'occupèrent, pendant plusieurs générations, sous le commandement des Bauster, des Castrocaro et d'autres, tourmentèrent horriblement les paisibles habitants de ces Vallées. A la fin de 1560, le capitaine Bauster, ayant capturé deux hommes de Taillaret, Odoul et Jean Geimet, permit à ses soldats de massacrer le premier, vieillard de soixante ans, et lui-même étrangla de ses mains le second, jeune homme pieux, dont le seul crime était de vouloir rester attaché à l'Évangile.

Dans la soirée du même jour quelques pasteurs vinrent prendre le thé avec nous. Ils nous dirent que la plupart des familles vaudoises ont la Bible, mais qu'elles possèdent très-peu d'autres livres ou de traités religieux. Nous nous entretenmes longtemps avec ces frères de l'état des Églises vaudoises et du devoir de répandre l'Évangile en Piémont.

Le samedi matin, je gravis de nouveau l'Envers de La Tour avec M. Tron, homme pieux et d'un jugement sain, qui dirige une des classes du collège. Traversant cette fois la montagne plus à l'est, j'allai visiter

la maison de Janavel. Ce qu'elle offre de plus curieux c'est, dans la cave, un souterrain ou passage qui court horizontalement dans le roc, et dont on ne connaît pas l'extrémité. A l'ouverture on voit une maçonnerie pareille à celle que j'avais remarquée près du Brouard, mais plus loin le passage est taillé à vif dans le roc. Près de l'entrée se trouvent gravés ces signes G. G. 1660. Nous déjeunâmes dans la maison ; la femme qui l'occupe se montra très-obligeante, nous invita à nous asseoir et nous apporta du lait froid ; mais, quoiqu'elle eût des vaches et que tout autour d'elle annonçât une certaine aisance, sa maison paraissait mal tenue et sale ; et je dois dire avec regret, à ce propos, que sous ce rapport la population des vallées laisse beaucoup à désirer. Leurs habitations pourraient être mieux soignées, soit au dehors, soit à l'intérieur. Notre déjeuner fini, nous franchîmes de nouveau la crête de la montagne et descendîmes à peu près en face de Villar, par un sentier exactement pareil à celui que les fugitifs de Rora suivirent lorsque, sous la protection de la Compagnie volante en 1561, ils s'enfuirent de leur village, que pillaient et brûlaient les catholiques.

Dans l'après-midi du même jour, nous allâmes voir Luserne, où un prêtre obligeant, de la connaissance de M. Tron, nous fit obtenir la permission de parcourir les jardins du marquis d'Angrogne. La grande porte de la maison est évidemment très-antique. Sur l'entablement qui la couronne on voit une cotte d'armes croisée de lances, et ces mots : « Lucerna pedum

meorum verbum tuum, Domine.» (Ta parole, ô Dieu; est une lampe à mes pieds. ) Belle devise assurément, mais que l'un des ancêtres du marquis actuel avait bien oubliée, lorsqu'en 1650 il entassa dans ses donjons de pieux et innocents Vaudois, qui durent y respirer longtemps les infectes exhalaisons émanées des cadavres de ceux de leurs compagnons que la mort avait frappés les premiers. Les jardins sont mal entretenus, mais les orangers en caisse, les géraniums, la suave verveine et d'autres plantes exotiques, les rendent cependant agréables. Ils aboutissent de plus à une prairie, d'où l'on a une belle vue de la vallée de Rora.

Le dimanche à dix heures trente minutes, M. Roussel prêcha devant un nombreux auditoire à Bobbi, qui se trouve à deux lieues environ de La Tour, et dans l'après-midi à Villar, dont le temple était également bien rempli. A ce second service, il avait pris pour sujet la parabole de l'enfant prodigue, et appuya beaucoup sur la nécessité de confesser ses péchés et sur la gratuité du pardon. Ce discours fit évidemment de l'impression sur un grand nombre des auditeurs. Je regrette de n'avoir pu visiter Bobbi et Villar que cette seule fois. Toutes les deux ont des souvenirs historiques intéressants. Près de Bobbi se trouve Sibaud, où les députés vaudois des trois vallées et ceux de la vallée de Pragela, jurèrent de se défendre mutuellement et jusqu'à l'extrémité, dans la profession des doctrines évangéliques. Les deux paroisses ont eu aussi leurs jours de combats sanglants et de cruelles

souffrances. Des armées catholiques se sont, à diverses reprises, répandues sur elles comme un torrent de lave, mais l'Évangile n'en a pas moins repris racine et n'en fleurit pas moins sur leur sol. J'aurais aimé aussi à voir davantage le pasteur de Bobbi, M. Revel, Modérateur de la Table, et M. Gay, homme fidèle et dévoué, qui était alors le pasteur de Villar et l'est aujourd'hui d'Angrogne; mais des engagements contractés nous rendaient ces visites impossibles. Le soir de ce même jour j'adressai quelques paroles à une centaine de personnes réunies dans l'école de Sainte-Marguerite, et auxquelles M. Malan, qui présidait, l'assemblée, se fit aussi entendre.

A neuf heures du matin, le lendemain, nous trouvâmes le temple de Chabas rempli d'un nombreux auditoire. C'étaient les enfants de La Tour et du voisinage qu'on avait rassemblés et auxquels s'étaient joints un certain nombre de jeunes gens et quelques pasteurs. Nous nous adressâmes successivement, M. Roussel et moi, à cette intéressante congrégation qui se montra très-attentive. Dieu veuille se servir de ce qui fut dit ce matin pour attirer tous ces jeunes cœurs à Christ! Le temple de Chabas est sans prétentions architecturales, mais la vue que l'on découvre de la pelouse qui s'étend en face, est belle comme le rêve d'un poète. Elle embrasse les bois qui environnent La Tour et toutes les montagnes qui lui servent d'abri depuis la Rumella jusqu'au Vandalin. Ce site, éclairé des rayons d'un soleil matinal, répond à tout ce que l'imagination peut se représenter de plus ravissant.

A trois heures, nous dîmes adieu à La Tour et prîmes l'omnibus de Pignerol, que nous quittâmes ensuite pour nous diriger, dans une petite voiture, vers Saint-Germain. La route côtoye les bords de la Clusone, dans la vallée de Pérouse. C'est une charmante contrée, que la guerre et la violence ont aussi troublée jadis. Les montagnes qui s'élèvent sur la rive droite de la rivière sont toutes vaudoises; mais jamais, depuis des générations, aucun Vaudois n'a pu ni acheter du terrain ni même habiter sur la rive gauche, qui est celle que nous suivions. Nous découvrîmes sur la hauteur Saint-Bartholomé avec ses riantes forêts, mais sur toute l'étendue de ces beaux côteaux, les cruels soldats de l'abbaye de Pignerol dépouillèrent maintes fois les Vaudois de leurs biens, et les saisissant eux-mêmes, ils les emmenaient à l'abbaye ou à Pignerol, pour s'y voir condamnés à de fortes amendes, ou pour y être torturés ou brûlés. Le village de Turine, que nous traversâmes, est situé très-agréablement au milieu des bois; mais, la superstition romaine le défigure. On se rappelle, en y passant, que le 31 juillet 1573, cinq pauvres Vaudois, que les troupes de Charles de Birague avaient pris près de Saint-Germain, y furent pendus parce qu'ils refusaient de renier leur foi.

Le pasteur de Saint-Germain, M. Bonjour, frère de celui qui dirige la paroisse de Saint-Jean, nous fit l'accueil le plus hospitalier et me rappela que, dix-sept ans auparavant, il m'avait reçu de la même manière, avec ma famille, au village de Maneille, dont il

était alors le pasteur. Le soir même de notre arrivée nous jouâmes, jusqu'à minuit, d'une sérénade donnée par des musiciens catholiques, non pas en notre honneur, comme l'on peut bien penser, mais en celui de Saint-Germain, le patron du lieu. Nous avions vu devant nous, en montant la petite colline au sommet de laquelle est situé le village, plusieurs chapeaux à trois cornes. C'étaient des prêtres des environs, réunis pour rendre honneur au saint le jour de sa fête. Cependant la population vaudoise, qui se monte à 857 individus, ne prend aucune part à de telles démonstrations ; et les 154 catholiques du lieu, grossis des prêtres et des musiciens, ne pouvaient ni donner beaucoup d'éclat à la fête, ni influencer les Vaudois de manière à les empêcher de venir entendre l'Évangile.

Le lendemain, dès sept heures du matin, le temple était ouvert. Environ trois cent personnes y accoururent pour entendre prêcher M. Roussel. Son sermon roula sur Luc XXIII, 34. Il prouva que ses auditeurs étaient probablement de plus grands pécheurs que les soldats romains, parce qu'ils avaient reçu plus de lumières, et finit par une exposition du salut par la grâce. Beaucoup de larmes furent versées ; et après le service, un vieillard, se levant au milieu de l'assemblée, demanda au pasteur la permission de parler. L'ayant obtenue, il remercia chaleureusement M. Roussel au nom de la congrégation, et demanda que la bénédiction divine l'accompagnât dans ses travaux. Quand il se fut rassis, M. Bonjour déclara à son

tour que le vieillard avait exprimé les sentiments de tous les auditeurs, et ajouta qu'il espérait voir ceux-ci tirer profit de ce qu'ils venaient d'entendre. Évidemment plusieurs avaient été profondément impressionnés, et quelques jours plus tard, M. Roussel fut instamment prié de venir se faire entendre encore une fois. Puissent le pasteur et le troupeau jouir avec fruit de ce surcroît de grâces, dont ils parurent ce jour là sentir si bien la valeur !

Pour peu qu'on connaisse l'histoire des vallées, une visite aux habitants de Saint-Germain ne saurait manquer de réveiller bien des souvenirs. Durant les mois de juillet et d'août 1553, ils eurent à souffrir beaucoup de la part des troupes françaises, commandées par Charles de Birague, le gouverneur français de Pignerol. Ce seigneur leur avait ordonné de renoncer à tout culte public, et il paraissait bien résolu de se faire obéir. Mais ces braves gens, sous la direction de leur pieux pasteur, François Guérin, se montrèrent fidèles à leur foi. Aidés par leurs frères d'Angrogne, ils repoussèrent les troupes françaises et s'assurèrent ainsi, du moins pour un temps, le libre exercice de leur culte.

Mais de tous les ennemis des Vaudois, les plus cruels furent les moines de la puissante abbaye de Pignerol; et de toutes les paroisses vaudoises, celle de Saint-Germain, qu'une lieue seulement sépare de l'abbaye, fut celle qui eut le plus souvent à souffrir des fureurs de ces moines. En 1560 ils levèrent un corps de trois cents soldats qui, se précipitant sur les

habitants de Saint-Germain, les pillèrent, dévastèrent leurs champs et les traînèrent eux-mêmes à l'abbaye où ils furent emprisonnés ou brûlés. Au nombre des victimes de leur rage se trouva le pasteur de la paroisse, nommé Jehan. La trahison d'un apostat l'avait fait tomber entre les mains des ennemis; ses paroissiens accoururent pour le défendre, mais ils furent repoussés, et ceux que l'on parvint à prendre furent emmenés à l'abbaye avec le pasteur. Là, les moines firent tout ce qu'ils purent pour amener Jehan à une abjuration de l'Évangile; puis l'ayant trouvé inébranlable, ils le firent brûler lentement, en contraignant de pauvres femmes vaudoises, prisonnières comme lui, à entretenir de leurs propres mains le feu qui le consumait.

Saint-Germain n'a pas eu le bonheur de posséder toujours des pasteurs aussi fidèles que Guérin et que Jehan. Voici ce que Félix Neff écrivait en 1825, après une visite faite à cette paroisse : « Nous passâmes chez le pasteur... C'est un homme dont les mœurs sont fort simples et presque rustiques, mais si peu vivant qu'à peine pûmes-nous lui parler de choses spirituelles... Blanc prêcha à neuf heures sur la régénération. Je continuai son sujet l'après-midi, et je fis ouvrir de grands yeux à mes auditeurs, quand je leur déclarai que non-seulement ils n'étaient point régénérés, mais qu'ils n'avaient peut-être jamais vu personne qui le fût... Les habitants du pays nous parurent d'une légèreté et d'une insouciance affligeantes. » Et un peu plus tard, en juin 1827, Neff ajoutait :

« J'ai appris tout dernièrement qu'une jeune fille de Queyras, assez bien disposée, a été en Piémont et a vu à Saint-Germain le pasteur Monnet, qui lui a parlé de moi et de mes principes d'une manière si désavantageuse, qu'elle paraît avoir honte maintenant de Jésus-Christ et de ses disciples. » (Lettres, T. II p. 45 et 194). Ainsi peuvent déchoir les Églises ! Dans ces mêmes lieux, où jadis un brave et fidèle serviteur de Dieu avait préféré une mort affreuse à l'apostasie, un autre pasteur parlait contre un excellent ministre de Christ, supérieur, en fait d'expérience spirituelle et de travaux dévoués, à la plupart de ses contemporains ! Ce pasteur, si peu éclairé, fut longtemps le seul conducteur religieux des habitants de Saint-Germain, et il est impossible que cette population ne s'en ressente pas encore. Puisse le pasteur bienveillant qui nous fit un accueil si obligeant, recevoir abondamment toutes les grâces dont il a besoin, pour ramener ses paroissiens dans les sentiers de la vie !

De Saint-Germain nous nous acheminâmes vers Pramol. En remontant la vallée du Russillard, par un rude sentier qui longe la rive gauche de ce torrent, nous arrivâmes à un passage très-étroit, bordé d'un côté par des rochers très-élevés et de l'autre par de profonds abîmes. C'était pour des montagnards un point facile à défendre contre des forces supérieures. En 1686, le 26 avril, une division de l'armée de Catinat avait reçu l'ordre de chasser les Vaudois de Saint-Germain. Environ 1,200 hommes, sous les ordres du colonel de Villevielle, repoussèrent en conséquence

deux cents Vaudois jusqu'à des barricades qu'ils avaient élevées dans cet endroit; mais là, la petite troupe fit volte-face et livra aux assaillants un combat de dix heures, dont le résultat fut pour les Français la perte de cinq cents hommes et la nécessité de se retirer précipitamment au-delà de la Clusone. En passant sur le théâtre de cet exploit, nous n'y entendîmes, au lieu des cris de la guerre, que le murmure d'une eau transparente qui descendait doucement de rocher en rocher, et après une heure de marche paisible, nous atteignîmes le village de Pramol. Il s'y trouve 1,257 Vaudois et 157 catholiques. Le vaste temple ovale des premiers s'aperçoit au loin dans toutes les directions. L'église des catholiques est située tout auprès, comme c'est l'usage dans les paroisses vaudoises. Pramol mérite à plusieurs titres l'attention des étrangers. Son aspect diffère de celui que présentent les autres paroisses. Le village est situé sur un plateau découvert, à mille pieds environ au-dessus de Saint-Germain. Abrisée de trois côtés, au nord, au sud et à l'ouest, par de hauts monts, la contrée s'abaisse graduellement vers l'est, jusqu'aux roches escarpées qui dominent la Clusone. Le sol est bien cultivé, mais la température tellement froide que la végétation y est ordinairement en retard de trois semaines sur celle de La Tour, et que quelques mauvaises cerises sont les seuls fruits qui puissent y mûrir. La contrée n'en paraît pas moins agréable et saine; elle doit offrir une excellente retraite contre les chaleurs d'Italie. C'est là que naquit le vaillant Jayer, digne compagnon de

Janavel, dont Léger, qui le connaissait bien, parle en ces termes : « Il avait toujours montré un grand zèle pour le service de Dieu et la cause de sa patrie ; ayant un courage de lion, et cependant humble comme un agneau, rendant toujours à Dieu seul toute la louange de ses victoires ; extrêmement versé dans les Saintes-Écritures, entendant parfaitement la controverse, homme de grand esprit, qui eût pu passer pour un personnage accompli, si seulement il eût été capable de modérer son courage. »

Ces lieux furent aussi le théâtre de l'un des exploits de Henri Arnaud et de ses compagnons. Chassés de la Balsille, poursuivis de montagne en montagne comme des bêtes fauves, fatigués, et à demi-morts de misère et de faim, ils avaient traversé le mont Sara, près de Fayet ; puis, fondant à l'improviste sur les Français qui occupaient Pramol, il les mirent dans une déroute complète et apprirent avec bonheur, peu de jours après, que le duc, rompant son alliance avec le roi de France, avait l'intention de leur accorder la paix.

Une victoire d'un autre genre, plus importante encore par ses résultats, avait auparavant été remportée à Pramol. Jusqu'à l'année 1573, ce village était resté tout catholique ; mais, durant les troubles de Saint-Germain, au moment même où Birague cherchait à extirper par la force le culte public de cette paroisse, son pasteur, François Guérin, s'acheminant un matin vers Pramol, par le sentier qui nous y avait conduits nous-mêmes, y rencontra le prêtre, qui ve-

nait de terminer sa messe, et lui proposa d'avoir une discussion publique sur la valeur de cette cérémonie. Le prêtre s'y étant refusé, Guérin lui dit qu'il ne voulait pas le prendre par surprise, et que le dimanche suivant il reviendrait et le convaincrait publiquement que la messe était une erreur. Au jour fixé, il revint en effet, mais ne trouva ni messe ni curé. Il pressa vivement alors les catholiques de recevoir instruction des Saintes-Écritures; cet appel fut entendu, et peu de temps après, ces gens, se déclarant protestants, demandèrent au Synode vaudois de les pourvoir d'un pasteur. Depuis lors, Pramol a toujours été protestant. Il y était bien resté, jusqu'à ces derniers temps, une église catholique, celle dont j'ai parlé plus haut, et l'on y disait encore la messe; mais il n'y avait en réalité plus de congrégation, car le peu de catholiques que la paroisse compte encore se trouvent plus bas, à Costa Bella. Il résulta de là, qu'à la fin l'église fut vendue et devint une école protestante, tandis que le régent put s'installer dans l'ancienne maison du curé. Des faits de ce genre, quoique curieux, ne sont cependant pas des indices assurés de piété, et sous ce rapport nous apprîmes avec peine qu'il y a peu de vie réelle dans cette paroisse. Le pasteur, M. Vinçon, est un homme âgé, qui occupait déjà ce poste en 1823, quand Félix Neff visita ces contrées. Il nous reçut avec bonté, et fit tout ce qu'il put pour nous rendre agréable le séjour que nous fîmes sous son toit. Sur notre demande, il prévint ses paroissiens les plus rapprochés que M. Roussel al-

lait tenir une réunion ; et une heure après, trente ou quarante d'entr'eux, quittant les travaux de la moisson, se rendirent au temple, où M. Roussel leur expliqua brièvement Matth. VI, 24. Quelques-uns de ses auditeurs y prirent un tel intérêt, qu'à les entendre ils auraient volontiers passé la nuit à écouter l'orateur. Le lendemain matin, il prêcha avec beaucoup de force sur Luc XVI, 19-31, devant environ deux cents personnes, qui l'écoutèrent avec une profonde attention.

Le pasteur de Pramol nous présenta aux Anciens de sa paroisse, et nous leur adressâmes quelques courtes exhortations. Dans les Églises vaudoises, ces Anciens pourraient être pour les pasteurs des auxiliaires d'un grand prix. Les paroisses y étant très-étendues, et les membres du troupeau très-disséminés, le pasteur le plus actif ne saurait donner aux hameaux que des soins insuffisants. Il faudrait donc, pour que la population tout entière fût instruite convenablement, que chaque hameau eût son Ancien, capable de remplir quelques-unes des fonctions pastorales, comme de visiter les malades, de surveiller les écoles, et de réunir les gens pour la prière quand ils ne peuvent pas assister au service dans le temple de la paroisse. Malheureusement le principe des Églises de multitude, en vigueur parmi les Vaudois, expose à élire pour Anciens, des hommes incapables et quelquefois même des incrédules déclarés. Malgré cela, des pasteurs pieux parviendraient peut-être à se procurer des agents propres à faire revivre la sainteté dans les di-

verses sections de leur paroisse, en s'occupant davantage de leurs Anciens et de leurs instituteurs, en les convoquant à des conférences spéciales et en travaillant à leur donner une connaissance plus intime des Saintes-Écritures. Ils pourraient aussi, quand les Anciens sont trop âgés pour qu'on puisse espérer de les voir devenir des évangélistes actifs, grouper en classes pour l'étude de la Bible les jeunes gens les mieux qualifiés, en vue de les envoyer ensuite évangéliser les hameaux et de les préparer ainsi à devenir un jour des Anciens capables et dévoués. Un pasteur français du Poitou, M. Verrue, de Saint-Sauvant, a eu recours à ce moyen de travailler au bien d'une paroisse très-étendue et depuis longtemps négligée, et déjà un certain nombre de jeunes gens, formés par ses soins, vont, avec autant de zèle que de succès, lire et expliquer les Écritures dans les hameaux.

Quand l'assemblée réunie dans le temple de Pramol eut été congédiée, le pasteur nous remercia cordialement de nos exhortations, et une heure après nous le quittâmes, en demandant instamment à Dieu de bénir pour lui et pour son troupeau la visite que nous lui avons faite. Nous avons à traverser le mont Sara, qui sépare Pramol de la vallée de Saint-Martin. Il pleuvait, un brouillard épais couvrait le pays et nous ne pouvions voir qu'à quelques pas de nous. Nous n'avions pas encore atteint le milieu de la côte, quand un habitant de Pramol nous rejoignit. Il nous avait suivis, nous dit-il, parce qu'au haut de la montagne il n'y avait pas de sentier bien tracé, et

que notre guide ne connaissant pas parfaitement la route, nous aurions pu, vu l'intensité du brouillard, nous engager dans des passages difficiles ou dangereux. Poussant plus loin la complaisance, il chargea sur ses épaules notre bagage, dont le poids paraissait excéder les forces de notre guide, et, malgré ce fardeau, marcha légèrement en avant de nous. Cet homme, dont tout l'extérieur annonçait la bonté, avait au moins cinq pieds dix pouces (anglais) de hauteur et des membres qui en auraient fait un digne compagnon des Janavel et des Arnaud. Parvenu au sommet, il nous montra notre chemin et nous dit affectueusement adieu. A ce moment, les noirs nuages qui roulaient sur nos têtes lançaient des éclairs éblouissants, suivis de violents coups de tonnerre, scène imposante dont la majestueuse solennité s'accordait bien avec les lieux que nous traversions. Bientôt après, la pluie tomba par torrents, et l'air en fut tellement obscurci que nous ne distinguions plus rien, ni en arrière ni en avant. Il y avait dans l'atmosphère comme une sorte de joie sauvage dont nous ressentîmes les effets au point que ce fut avec un sentiment du même genre que nous descendîmes les flancs escarpés de la montagne. Seulement, je commis une faute qu'il est bon de signaler pour l'instruction de ceux qui pourraient se trouver dans des circonstances pareilles. Désirant préserver de la pluie mon habit de dessous, j'avais mis par-dessus mon waterproof (manteau à l'épreuve de la pluie.) Or, comme l'air était très-chaud, et notre marche rapide, il en résulta pour moi un tel état de

transpiration, qu'avant d'atteindre Pomaret, terme de notre voyage, mes deux vêtements étaient tout aussi trempés que s'ils étaient restés l'un et l'autre exposés à toutes les eaux que les nuées nous avaient envoyées. Il faut, en parcourant ces montagnes, se couvrir aussi légèrement que possible en se réservant des vêtements plus chauds pour le moment de l'arrivée. Dans notre rapide descente, des éclaircies, survenant de temps en temps, nous laissaient apercevoir quelques portions de la vallée, éclairées comme par magie des rayons d'un beau soleil, après quoi tout retombait dans l'obscurité. Ces points de vue brillants, mais fugitifs, avaient quelque chose de mystérieux et de féérique qui ajoutait encore aux impressions produites par l'orage. Il vaudrait la peine d'être dix fois mouillés comme nous l'étions pour jouir d'un tel spectacle. Cependant il est doux aussi de se sécher après la tempête, et lorsque nous eûmes atteint la demeure hospitalière de monsieur Lantaret, le Vice-Modérateur de la Table, et que nous eûmes sur nous des vêtements secs, ce fut avec délices que nous jouîmes tout à la fois de l'accueil aimable que ce pasteur nous fit et des rayons du soleil, qui avait fini par reconquérir l'atmosphère.

M. Lantaret a étudié à Berlin, sous la direction de Néander, à la mémoire duquel il a voué autant d'affection que de respect. C'est un homme instruit, d'un bon jugement, et, ce qui vaut mieux encore, un chrétien. Son aimable et pieuse épouse lui vient en aide dans l'exercice de son ministère. Les catholiques romains de sa paroisse, y compris ceux de Pérouse, ne

prêtent pas l'oreille à l'Évangile ; et ici comme dans d'autres paroisses des Vallées, leurs prêtres, quoique très-peu instruits et très-peu capables, ont encore assez d'autorité pour empêcher leurs adhérents d'entretenir des relations religieuses avec les protestants. Cependant, depuis que la nouvelle constitution a été proclamée, quelques catholiques venus à Pérouse de différents endroits, et parmi lesquels se trouvent des officiers et des avocats, ont fait la connaissance de M. Lantaret et s'entretiennent sans répugnance avec lui sur des sujets religieux.

La paroisse de Pomaret a beaucoup souffert du long ministère qu'y a exercé le pasteur Peyran, homme de talent, mais peu fidèle. Voici ce que dit de lui l'historien Monastier, qui pourtant ne parle des défauts de ses concitoyens qu'avec la plus grande modération et comme à regret : « Peyran mourut pasteur au Pomaret, après avoir été Modérateur des Églises vaudoisès de 1801 à 1805 et de 1814 à 1823... Dans ses lettres se révèle un esprit capable de grandes choses, si le sentiment religieux et moral se fût uni à son génie pour les produire. Quoique habile controversiste, il profita peu pour lui-même de l'excellence des doctrines qu'il défendit victorieusement. Le meilleur souvenir qu'il ait laissé de sa personne parmi ses compatriotes, c'est celui d'un esprit fécond en saillies et plein d'originalité. »

Des talents que la grâce n'a pas sanctifiés ne font que rendre plus funeste le ministère d'un pasteur opposé à l'Évangile. Aussi M. Lantaret pourra-t-il avoir

à travailler longtemps et vigoureusement avant de triompher des préventions et de l'esprit de légèreté que M. Peyran a dû léguer à sa paroisse comme son héritage pastoral. Le ministre qui succéda à ce pasteur n'était pas, à ce qu'il paraît, un homme capable de relever le caractère religieux du troupeau; puis enfin, dès que, sous la direction de M. Lantaret, quelque vie religieuse reparut dans la localité, des tendances vers ce qu'on appelle sur le continent le Darbysme, s'y manifestèrent, et quelques-uns des meilleurs membres de l'Église se séparèrent d'elle. La sagesse d'une telle détermination me paraît pouvoir être révoquée en doute. A mes yeux, la constitution des Églises vaudoises est à quelques égards défectueuse. Le baptême administré à tous les enfants de la paroisse, l'admission à la Cène de presque tous les membres de la congrégation, et l'absence d'une discipline basée sur les Écritures, sont des points qui appellent l'attention de tous les Vaudois désireux de voir leurs Églises plus pures et plus vivantes. Mais ce sont d'anciens usages dont les chrétiens pieux pouvaient discuter la valeur sans se croire obligés pour cela de former des réunions indépendantes. Quand ceux qu'avait convertis la prédication de Neff se séparèrent, ils firent bien, parce qu'alors l'Évangile n'était pas prêché dans leurs Églises et que les chrétiens n'ont pas le droit d'appuyer un ministère infidèle. (Matth. VII, 15, 20, Gal. I, 8, 9.) Mais s'éloigner d'un ministère fidèle et d'une Église vivante, parce qu'il s'y trouve quelques imperfections, me paraît une ligne de conduite très-contestable. S'il

faut se séparer d'une Église pour chaque défectuosité qu'on y trouve, quelle Église pourra subsister ? En est-il une seule, parmi celles des Frères de Plymouth eux-mêmes, qui ose se dire sans défaut ? Que la séparation puisse devenir un devoir quand une Église locale est destituée de toute vie spirituelle, quand l'Évangile n'y est pas fidèlement prêché, et quand y rester serait sanctionner l'erreur ou commettre une iniquité, je le conçois ; mais lorsque ces causes de séparation n'existent pas, le devoir des membres d'une Église quelconque n'est-il pas de travailler à l'améliorer plutôt que de la quitter ? J'ajoute que, de leur côté, les Églises, si elles veulent conquérir des âmes à Christ, prévenir les défections et se préserver de tout schisme, doivent résolument renoncer à toute pratique qui n'est pas scripturaire, se soumettre sans réserve à la volonté de Christ, telle qu'elle se trouve exprimée dans le Nouveau Testament, et montrer enfin à des signes certains qu'elles sont spirituellement vivantes.

Le jeudi, 3 août, M. Roussel prêcha à Pomaret devant un auditoire d'environ trois cents personnes qui remplissait à peu près le temple. La population vaudoise de la paroisse s'élève à 4,317 personnes; mais elle est disséminée sur un grand espace, et la présence de 300 auditeurs, venus pour la plupart d'assez loin et au moment de la moisson, suffisait pour annoncer quelque zèle. Le texte de M. Roussel

était Jean VIII, 1-11. Ces mots du Sauveur : « Jè ne te condamne pas non plus, va et ne pêche plus à l'avenir, » lui servirent à montrer que Jésus pardonne gratuitement à ceux qui confessent leurs péchés, mais en leur faisant un devoir de ne plus pécher parce qu'ils ont été pardonnés, et cette explication fit évidemment une impression profonde sur plusieurs des assistants.

Le lendemain nous nous rendîmes de grand matin à Ville-Sèche, qui se trouve à une lieue environ de Pomaret, et dès neuf heures nous gravîmes le sentier rocailleux et rapide qui conduit au temple. Cette paroisse, qui est très-étendue, comprend 1,535 Vaudois : mais elle a, pendant près d'un demi-siècle, eu beaucoup à souffrir du ministère d'un pasteur négligent, M. Rostaing, qui la dirigeait lorsque le Révérend Robert Baird visita les Vallées en 1843. On me dit qu'elle se ressent encore des funestes effets de ce ministère, et qu'elle passe pour être la moins religieuse et la moins morale du pays. Une nombreuse congrégation s'était cependant formée dans le temple, et M. Roussel prononça sur Jean, VI, 28, 29, un sermon bien propre à la réveiller. Prenant pour base d'un examen sérieux les dix commandements, il fit voir à ses auditeurs qu'il n'y avait en eux aucune justice, leur démontra qu'ils manquaient de foi, et finit par les presser vivement de croire pour être sauvés. Je pris la parole après lui. Pendant tout le sermon, j'avais vu avec indignation quelques jeunes gens causer et rire comme l'auraient pu faire des impies

déclarés. Dans mon allocution, je les regardai fixement en leur déclarant que, quoiqu'ils pussent fermer l'oreille aux avertissements d'un étranger, ils ne pouvaient ni résister à Dieu, ni se soustraire à ses jugements. Je fis à Ville-Sèche une application des menaces contenues dans Matth. XI, 21-24, et insistai sur la nécessité d'une prompte repentance. Ces paroles rendirent nos moqueurs plus sérieux, et je vis d'autres jeunes gens m'écouter avec un profond recueillement. Toutefois, en réfléchissant plus tard à cet incident, j'eus honte de moi-même, parce que j'avais agi plutôt sous une impression de colère que par un vrai sentiment de pitié. Des hommes que le sacrifice expiatoire de Jésus seul a sauvés de l'enfer, n'ont pas le droit de s'impatienter ou de s'irriter contre leurs compagnons de péché. — M. Jalla, le pasteur du lieu, nous avait reçus avec cordialité sous son toit, et quand nous reprîmes le chemin de Pomaret, il fit avec nous une bonne partie de la route. Que Dieu veuille lui accorder toutes les grâces dont il a besoin ! Il ne faut pas une médiocre part de foi et de zèle pour ranimer la vie d'une Église morte, et ce n'est pas une position digne d'envie que d'être le pasteur d'un troupeau qui reste dans cet état de mort spirituelle ; on peut craindre toujours que plus de dévouement et de prières n'eussent réussi plus efficacement à le réveiller.

Léger, qui était de Ville-Sèche, y fut témoin d'un exemple terrible d'apostasie et de remords. Pendant qu'il était pasteur à Prali, en 1642, un nommé Barthélemy Polat, maître d'école à Ville-Sèche, se fit ca-

tholique romain et fut en conséquence excommunié par M. Pastors, ministre de Maneille. La soumission de cet homme aux prêtres alla jusqu'à lui faire livrer sa Bible, pour être brûlée publiquement dans l'église catholique de Perrier. Mais, peu de temps après, il s'opéra dans sa personne un tel changement, que Léger, l'ayant rencontré un jour entre Perrier et Prali, put à peine le reconnaître. Le pasteur lui en fit l'observation, en ajoutant que cela provenait sans doute de sa mauvaise conscience. « Je sais, répondit Polat, quelle faute j'ai commise, mais il est maintenant trop tard. » Et comme Léger l'exhortait à la repentance : « J'ai peur d'être damné, reprit-il ; Dieu n'aura pas pitié de moi, parce que ce n'est pas par ignorance que j'ai péché. » Onze mois après son excommunication, il tomba malade et on l'entendit alors s'écrier tout haut, qu'il était damné parce qu'il avait apostasié. Un des principaux habitants de Fayet, nommé J. Manchon, rapporta plus tard qu'un jour qu'il se trouvait avec Polat, le prêtre et les moines de Perrier vinrent pour lui donner l'extrême-onction ou le saint-sacrement, mais que dès qu'il les vit, le malade se leva furieux, et, saisissant une hache qui se trouva sous sa main, voulut se jeter sur ces gens en s'écriant : Emportez cette bagatelle. C'est vous qui êtes cause que je suis damné. » Sur quoi ils se sauvèrent le plus vite qu'ils purent. Une autre fois, un catholique, le capitaine Laurence, fut témoin d'une scène du même genre. Le prêtre, revenu auprès du malade, fut repoussé encore avec violence. Polat s'écria de nouveau qu'il serait damné à cause

de son apostasie; et comme le capitaine Laurencè cherchait à le consoler, il lui répondit qu'il n'y avait plus de possible pour lui ni repentir, ni grâce, que toute prière était inutile, parce qu'il avait péché contre le Saint-Esprit et qu'il n'avait aucun espoir de pardon. Il ne fit dès lors plus que languir et mourut complètement désespéré.

De retour à Pomaret, nous prîmes, dans l'après-midi, un cabriolet qui nous conduisit à Pignerol. Là, à sept heures et demie du soir, M. Roussel expliqua Math. XVI, 24-28, à une petite mais intéressante congrégation, dont il n'avait pas fallu plus d'une heure pour rassembler les membres. Le lendemain matin nous nous promenâmes dans la ville avec un médecin vaudois, nommé M. Monnet, et fûmes heureux d'y voir maintes preuves sensibles de l'amélioration qui s'est opérée dans la condition civile des Vaudois. Le docteur Monnet nous fit voir deux endroits où jadis plusieurs de ses coreligionnaires avaient été brûlés pour leur attachement aux doctrines évangéliques. Aujourd'hui le grand fait de leur émancipation est accepté par le pays. Ils ont les mêmes privilèges que les catholiques, et à Pignerol même, la plupart de leurs voisins de cette communion les traitent avec respect. En 1818, monseigneur Bigex, évêque de Pignerol, les avait attaqués dans ses lettres pastorales; en 1826, monseigneur Rey avait suivi son exemple; après eux, monseigneur Charvas les avait calomniés plus ouvertement encore dans ses mandements ou dans ses autres écrits, et l'évêque actuel a

essayé de s'opposer à la construction de leur temple. Mais tous ces efforts ont été vains. Le gouvernement, les journalistes et le peuple piémontais, savent aujourd'hui que les Vaudois sont d'honnêtes gens, et ils ne consentiraient certainement plus à les voir torturés, affamés ou brûlés, pour le bon plaisir du pape, des prélats ou des prêtres. Jusqu'en 1847, il leur était interdit de posséder des propriétés en dehors de leurs Vallées ; aujourd'hui aucune prescription légale de ce genre n'existe plus. M. Monnet s'est acheté une maison à Pignerol, et après lui d'autres s'y sont également établis. Jusqu'à la même époque, quand les Vaudois de cette ville voulaient assister au culte, il leur fallait monter à Saint-Bartholomé, ou franchir la distance qui les sépare de Saint-Germain (près d'une lieue et demie) ; aujourd'hui une salle de la maison de M. Monnet, sert de chapelle provisoire ; et ils possèdent un terrain très-convenable sur lequel, en dépit de l'évêque, un temple s'élèvera dès que certaines formalités locales auront pu être remplies. Jusqu'à ces derniers temps, les calomnies lancées contre ce peuple par les prêtres et les moines trouvaient une telle créance que pas un catholique piémontais, peut-être, n'aurait voulu aller entendre un prédicateur vaudois, tandis qu'aujourd'hui à Turin, à Gênes et même à Pignerol, on voit des catholiques assister de temps en temps à leur culte. Qui sait si l'Évangile ne pénétrera point un jour jusque dans les couvents, ou si du moins son influence ne les fera pas disparaître ?

Attenant à une maison de M. Monnet, se trouve un

de ces établissements, dans lequel un certain nombre de jeunes femmes se font religieuses, le plus souvent, hélas ! avant de savoir à quoi elles s'engagent. Quand un père désire se débarrasser d'une de ses filles, il peut, moyennant une somme de 5,000 fr., la faire entrer dans cette maison, et une fois que la victime y a pris le voile noir, presque toujours à un âge encore tendre et sous l'influence des idées les plus fausses, soit quant à la vie de couvent, soit quant à la vie du monde, il n'y a plus pour elle de retour possible. La porte qui s'est refermée sur elle ne se rouvrira jamais. Privée de la Bible et de tout livre instructif, n'ayant plus d'autre guide spirituel que son confesseur, c'est de ce prêtre seul qu'elle reçoit toutes ses notions du bien ou du mal, tout ce qu'elle sait du monde extérieur, tout ce qui peut contribuer à l'instruire ou à la distraire. L'assujettissement d'un être à un autre être ne saurait être plus complet, et s'il arrive que quelque indépendance de pensée ou de volonté lui fasse supporter impatiemment ce joug oppresseur, des mesures sévères la forcent bientôt à se soumettre. Dans le temps où M. Monnet habitait sa maison, il entendit un soir sortir du cimetière du couvent des gémissements plaintifs. Quelques jours après, en son absence, un ami, qu'il avait reçu chez lui, eut les oreilles frappées des mêmes sons, et crut devoir en donner avis à un magistrat, qui se rendit sur les lieux et les entendit également. Dans un cas pareil, le commissaire de police de Sens (Yonne) dénonça le fait au maire de la ville, et celui-ci, en dépit de toutes les prohibitions ecclésiastiques

tiques, fit, dans un couvent des filles du Bon-Pasteur, une perquisition qui eut pour résultat la mise en liberté d'une pauvre nonne que l'on avait trouvée enchaînée dans un cachot souterrain. A Pignerol, le magistrat italien, moins puissant ou moins courageux, se contenta de répondre qu'il ne pouvait pas intervenir. Et grâce à cette réserve, on peut croire que quelque malheureuse jeune fille se vit contrainte de payer à ses supérieurs ce tribut d'obéissance passive que la théologie des jésuites représente comme un des points culminants de la perfection chrétienne. La prison de ces malheureuses, fermée pour le monde, ne l'est cependant pas pour les prêtres. Tout auprès du couvent dont je parle se trouvent deux maisons occupées par des ecclésiastiques, qui pourraient facilement communiquer avec lui par des voies souterraines. De l'une de ces maisons partent même des fils de fer, pareils à ceux d'un télégraphe électrique, qui, traversant la rue, aboutissent au couvent, de manière à mettre en mouvement, la cloche de l'un ou de l'autre des deux établissements.

Ces malheureuses victimes de l'esprit prêtre sont, jusque dans l'exercice du culte public, séparées du monde, car là même une grille les dérobe aux regards. Entrés dans leur chapelle, nous entendîmes s'élever derrière cette barrière impénétrable, d'abord une voix seule, faible, timide, douce et plaintive, puis ensuite d'autres voix de femmes fortes et rudes qui faisaient les réponses. On aurait dit un pauvre cœur oppressé et brisé, poussant ses tristes plaintes, et

n'obtenant en retour que d'impitoyables anathèmes. Les parents qui placent leurs filles dans de pareilles maisons, me rappellent ces Africains qui vendent leurs enfants aux marchands d'esclaves, avec cette différence pourtant que l'Africain reçoit, en échange de ses enfants, de la poudre ou du rhum, tandis que le père italien donne de l'argent pour assurer le malheur de sa fille. Qui sait combien de ces pauvres jeunes femmes traînent dans le couvent de Pignerol une existence dégradée et sans joie, uniquement parce que des parents égoïstes ont voulu se débarrasser d'elles au meilleur marché possible ? Aujourd'hui toutefois le Piémont a un parlement, la presse y est libre, et il ne se passera probablement pas longtemps avant que la lumière se fasse jour dans les ténèbres de ces établissements.

A dix heures nous quittâmes Pignerol, en chemin de fer, et à onze nous atteignîmes Turin. Nous descendîmes à l'Hôtel de la Ville, dans la rue Charles-Albert. Cette maison, tenue par des protestants, est propre, commode et a une bonne table d'hôte. — Des églises, des tableaux, des musées, de la Superga et des autres curiosités de la ville, je ne dirai rien, parce que je ne les visitai pas. D'autres objets, plus intéressants, m'occupèrent. A mon précédent voyage, il y a dix-sept ans, cette ville était toute pleine de prêtres et de soldats. Aujourd'hui ces derniers y sont moins nombreux ; le clergé y abonde encore autant que jamais ; mais combien son pouvoir est déchû ! Ils ne sont plus ces temps où le clergé faisait

misérablement périr Hector de Poitiers et Godefroy de Varaglia ! Debout sur la Piazza Castello, mes pensées se reportèrent sur ces victimes de la tyrannie papale qui, sur cette place même, payèrent de leur vie leur attachement à l'Évangile. La vie et la mort de Varaglia méritent l'une et l'autre une place dans les souvenirs du chrétien. Fils d'un persécuteur cruel, qui avait marché contre les Vallées en 1488 à la tête d'un régiment, il avait embrassé l'état monacal et s'était d'abord rangé parmi les champions de l'Église romaine. Parvenu, grâce à son zèle, aux honneurs et à la richesse, et pourvu de plusieurs bénéfices, il était venu en France, comme attaché à la légation du pape. Mais pour la première fois, dans ce voyage, en rapport avec les protestants, il apprécia leurs doctrines et leurs vertus évangéliques, et ouvrit les yeux sur la corruption de l'Église romaine, et renonçant alors à la position qu'il occupait, il se réfugia à Genève et devint l'ami de Calvin. Il fut ensuite recommandé aux Églises vaudoises, et appelé comme pasteur à Saint-Jean. Là il prêcha l'Évangile avec beaucoup de force et se montra un ministre dévoué du Seigneur. Mais cela même le rendit plus odieux encore à ses anciens coreligionnaires, et dans une visite qu'il fit à Busca, lieu de sa naissance, il fut arrêté et mené captif à Turin. Dans sa prison, il résista avec énergie aux menaces comme aux promesses dont les prêtres firent usage pour obtenir une rétractation, et en conséquence il fut, le 29 mars 1558, exécuté sur la Piazza Castello, à l'âge d'environ cinquante ans. L'historien Gilles dit

de lui qu'en marchant au martyre la joie brillait sur son visage, et que sur le lieu de son supplice, la piété qu'il fit paraître et les discours qu'il prononça, étonnèrent ses ennemis et affermirent plusieurs personnes dans la résolution de rester fidèles à la vérité. Perrin ajoute qu'au moment d'être brûlé, il fit devant tous une si belle confession de sa foi qu'on entendit plusieurs des assistants s'écrier tout haut « qu'on le faisait mourir sans cause. » Sur l'échafaud, le bourreau, profondément ému, pria le martyr de lui pardonner d'être l'instrument de sa mort, sur quoi Varglia lui répondit : « Je pardonne, non-seulement à toi, mais à tous ceux qui sont la cause de ma mort. Prends courage et remplis ton office. Ma mort ne sera pas inutile. » Il pria ensuite à haute voix, puis il fut étranglé et son corps livré aux flammes.

Combien cette scène est différente de ce qui se passa sur cette même place lorsque, le 4 mars 1848, une foule immense s'y rassembla pour fêter la proclamation de la Constitution que Charles-Albert venait de donner à son peuple ! Ce jour là les ministres d'État, les autorités municipales, les délégués des différents corps de métier ou de commerce, portant des drapeaux, formèrent une immense procession qui parcourut la ville. Par ordre du maître des cérémonies, les Vaudois avaient été placés en tête des représentants de l'industrie et du commerce. Leur drapeau de soie bleue portait pour inscription, d'un côté : *Les Vaudois reconnaissants*; et de l'autre : *A Charles-Albert*. Toutes les députations, en passant devant le

roi, le saluèrent en inclinant leurs drapeaux. Quand les Vaudois parurent, ils furent accueillis par de chaleureuses acclamations, gages de tolérance et de paix pour l'avenir. Aujourd'hui, la bulle d'Innocent VIII, émanation prétendue d'un pouvoir infailible, est bien encore là; commandant aux évêques et au clergé « d'écraser ces hérétiques comme des serpents venimeux, » et enjoignant aux princes catholiques de « s'employer de toutes leurs forces à les exterminer; » mais c'est en vain, on peut en être sûr, que les papes continueront à se donner pour les vicaires de Dieu; ils auront peine désormais à faire croire aux catholiques piémontais que leur devoir est encore de brûler ou même de persécuter leurs concitoyens des Vallées!

L'esprit de cette fameuse bulle n'a cependant pas encore disparu complètement du Piémont. On le retrouve dans des instructions populaires, récemment publiées à Turin, et que les prêtres répandent à profusion dans le pays. Qu'on me permette de donner ici un échantillon du contenu de deux de ces publications :

*Demande.* « Dites-nous comment ils (les protestants) définissent la religion dans leurs livres ? »

*Réponse.* « En Angleterre, le protestantisme est un acte en vertu duquel chacun croit ce qu'il veut et professe ce qu'il croit; c'est-à-dire que tout protestant croit et fait ce qui lui plaît. Dernièrement on a imprimé un catéchisme qui est généralement usité parmi les protestants d'Angleterre, et où on lit : Le pro-

testantisme est la haine du papisme ou du catholicisme, et l'exclusion des papistes ou des catholiques de tout emploi civil ou ecclésiastique.

— « Qui donc est protestant ? »

— « Tous ceux qui, mettant de côté la révélation divine, suivent en religion les enseignements de leur propre raison.

— « Quelqu'un qui refuserait de croire quelque chose de ce qu'enseignent les Saintes-Écritures, pourrait-il néanmoins être un bon protestant ? »

— « Oui, puisque suivant la définition anglaise, chacun croit ce qu'il veut et professe ce qu'il croit.

— « Et si quelqu'un niait complètement les Écritures ? »

— « Celui-là encore serait un bon protestant.

— « Et celui qui nierait Dieu, l'âme, l'enfer et le soleil, celui-là serait-il encore un bon protestant ? »

— « Un excellent protestant, puisque chacun croit ce qu'il veut et professe ce qu'il croit.

— « Les Turcs et les Juifs peuvent-ils appartenir au protestantisme ? »

— « Les Turcs et les Juifs peuvent être protestants, à cette seule condition de détester les catholiques et le pape ; car le protestantisme n'est que la haine du papisme ou du catholicisme.

— « Ceux qui trompent dans les affaires sont-ils protestants ? »

— « Oui, pourvu qu'ils détestent le papisme.

— « Et les ivrognes, les joueurs, les paresseux ? »

— « Ils sont aussi de bons protestants.

— « Et les voleurs et les coupe-jarrets?

— « Ceux-la peuvent être les meilleurs de tous les protestants, parce qu'ils sont les plus hardis à détester le papisme.

— « Un homme qui s'efforcerait d'insurrectionner un pays catholique, ou qui tuerait son souverain, serait-il, ainsi que les voleurs et les assassins, un bon protestant?

— « Tous ceux-là peuvent être les meilleurs protestants, parce qu'ils seraient les plus intrépides et les plus audacieux pour crier contre le pape et contre les catholiques.

« Oui, mes enfants, figurez-vous l'homme le plus corrompu, le plus adonné à toute espèce de désordre, un homme capable de tous les méfaits, et, pourvu qu'il croie comme je dis et qu'il déteste le papisme, vous avez en lui le meilleur observateur de la religion protestante<sup>1</sup>.

« ... Votre protestantisme me paraît une vraie Babel.

— « S'il n'était qu'une Babel, ce serait peu. Ce qu'il y a de pis, c'est qu'il enseigne une doctrine horrible en théorie et immorale en pratique, une doctrine qui outrage Dieu et les hommes, une doctrine nuisible à la société et contraire au bon sens et à la modestie... Ni les païens, ni les Turcs ne sont arrivés à une telle impiété de doctrine.

<sup>1</sup> Il cattolico istruito nella sua Religione.

Torino, 1853. Con approv. della Rev. Arciv.

— « Entendez-vous donc dire qu'aucun catholique qui se fait protestant ne peut être sauvé ? »

— « Je dis qu'il est certain, d'une certitude de foi, que les catholiques qui se font protestants seront tous damnés, à moins qu'avant de mourir ils ne se repentent et n'abjurent leurs erreurs protestantes. Sauf cela, il est de foi que tous les catholiques devenus protestants sont damnés sans remède et pour l'éternité. »

— « Cette maxime me paraît intolérante, cruelle et opposée à la bonté de Dieu. »

— « Dire qu'elle est cruelle et opposée à la bonté de Dieu, c'est un blasphème, parce que Dieu a révélé le contraire... Il n'y a pas d'autre alternative que celle-ci : Qu'ils restent bons catholiques ou qu'ils soient damnés. Est-ce que Dieu a besoin de ces apostats ? N'a-t-il pas condamné une multitude d'idolâtres et d'infidèles, et en quoi ceux-ci se prétendraient-ils supérieurs ? »

— « Comment pouvez-vous mettre les protestants sur la même ligne que les païens ? »

— « Les apostats catholiques sont pires que les païens et que les infidèles, car ceux-ci pèchent par ignorance, tandis que les apostats catholiques pèchent par pure malice, et par une malice diabolique, etc. <sup>1</sup> »

Ces étranges violations de toute vérité ont sans doute pour effet d'accroître, dans une certaine classe de la société, la haine pour le protestantisme, mais

<sup>1</sup> Catechismo intorno al protestantesimo, ad uso del popolo. Torino, 1854. Con approv. della Rev. Eccles.

elles ne peuvent que dégoûter de la cause qu'elles ont pour but de défendre, tous les hommes de quelque instruction et de quelque bon sens. Dans un état despotique, elles entretiendraient peut-être pour longtemps encore un bigotisme passionné; mais le Piémont jouit maintenant d'une grande liberté civile, et jusqu'à un certain point de la liberté religieuse. Bien que quelques lois intolérantes y soient encore debout, le gouvernement parlementaire, avec ses tendances libérales, a déjà fait beaucoup de bien au pays. Il lui a donné la liberté de la presse; il y a autorisé toutes les réunions publiques, politiques ou autres, pourvu qu'elles soient *paisibles*; il assure à tout Piémontais le droit de parler et d'écrire; il a fait disparaître un grand nombre de restrictions; il a donné à l'industrie et au commerce une impulsion puissante, et il a favorisé l'établissement de plusieurs lignes de chemins de fer importantes déjà et qui vont en se développant encore. Mais c'est en faveur des protestants surtout que l'influence de la constitution s'est fait sentir. Le colportage de la Bible reste encore interdit, mais à Turin même, un dépôt de livres saints existe chez M. Malan, banquier vaudois, et tous les libraires peuvent ouvertement vendre la Parole de Dieu. Avant 1848, le culte protestant n'était permis nulle part, tandis qu'aujourd'hui la loi reconnaît aux Vaudois le droit de célébrer leur culte et de bâtir des temples. On sait qu'il en existe déjà à Turin et à Nice, et que très-prochainement Gênes et Pignerol auront aussi les leurs.

Quand des prêtres, tels que monseigneur Charvas, dirigeaient contre eux d'indignes calomnies, les protestants n'avaient pas le droit de répondre : aucun livre de leur communion ne pouvait ni s'imprimer ni se vendre. Aujourd'hui rien ne les empêche de publier toute espèce de livres et de traités évangéliques, à cette seule condition de ne pas attaquer directement la religion de l'État. Jadis on ne permettait pas aux pasteurs vaudois de prêcher dans les villes du Piémont ; aujourd'hui, non-seulement eux mais même des pasteurs étrangers peuvent, sans la moindre entrave, annoncer la Parole dans tous les temples vaudois. Les journaux les plus répandus, comme la *Gazetta del Popolo* qui se tire chaque jour à quinze mille exemplaires, attaquent ouvertement les abus de l'Église romaine, et quoique leur esprit ne soit pas religieux, ils se montrent favorables aux libertés des protestants. La *Buona Novella*, qui est franchement et très-ouvertement évangélique, n'a jamais éprouvé le moindre désagrément légal. La *Luce evangelica*, qui fait aux prêtres une guerre plus directe encore, est annoncée sur les murs de Turin et vendue dans les rues comme tous les autres journaux. La librairie évangélique, enfin, placée au centre même de la ville, dans un excellent local, a une enseigne sur sa porte et met publiquement en vente toute espèce de livres évangéliques, en italien ou en français.

Toutes ces réformes ouvrent devant le Piémont une brillante perspective, mais elles ont aussi leurs dangers. La Sardaigne et la Savoie montrent, dit-on, peu

d'attachement pour l'ordre de choses actuel, et Gênes a des tendances républicaines, de sorte que le Piémont seul serait vraiment constitutionnel. Et là même il y a deux partis qui ne le sont pas. On dit que la noblesse et le sénat ont des tendances rétrogrades et retourneraient volontiers à l'ancien despotisme dans l'Église et dans l'État. D'un autre côté, une partie de la populace est démocratique et verrait avec joie le gouvernement renversé pour faire place au système républicain. Mais le roi paraît loyalement attaché à la constitution, et aux dernières élections, le corps électoral l'a efficacement soutenue contre les efforts réunis des radicaux et des partisans de l'ancien régime. Que le Piémont continue donc à affermir ses institutions constitutionnelles, qu'il ne cède, d'une part, ni à l'entraînement des théories républicaines, ni, de l'autre, au désir d'agrandir son territoire, et il y a tout lieu d'espérer qu'il assurera puissamment les libertés italiennes.

Avant notre arrivée à Turin, un journal ou deux avaient annoncé que M. Roussel prêcherait le dimanche, 6 août, dans le temple vaudois. Cet avertissement déplut aux prêtres, et le 4 août, un de leurs journaux, le *Campanone*, publia sous le titre de : *Un nouveau Napoléon à Turin*, un article qui blâmait sévèrement la *Gazetta del Popolo* d'avoir invité les habitants de Turin à se ranger parmi les auditeurs de Napoléon Roussel. « Nous conseillons au gouvernement, ajoutait l'article, de permettre que cet homme éprouve ce qui est arrivé récemment à Pica, d'où un prédicateur des Barbetti (vieux terme de mépris infligé aux Vau-

dois) a été chassé. Le gouvernement pourrait, au moins, et devrait prendre des mesures pour qu'aucune publicité ne soit donnée aux prédications des Vaudois, et pour que ces gens n'entreprennent rien de nouveau. Qu'il leur soit permis de faire prêcher les charlatans qu'ils ont actuellement, mais non pas d'en chercher de nouveaux, et qu'ils n'irritent pas les populations par de perpétuelles injures contre le catholicisme. » A cette attaque, un ancien militaire, le signor Varisco, qui, sans être un homme religieux, suit les prédications et le culte vaudois, répondit par une feuille, qu'il adressa, signée de son nom : « Au vil et sanguinaire écrivain du *Campanone*. » Cette véhémence sortait contre le journal une longue série d'accusations et finissait par supplier le gouvernement « d'éloigner cette exécrationnable bande d'assassins et de détruire ce nid de vauriens qui publient le *Campanone*. » Le mardi suivant, le journal répondit par un article intitulé : « La Tolérance évangélique » où il demandait de nouveau « si ce n'était pas le devoir du gouvernement que de s'opposer à ces prédications irrégulières des Vaudois, qui pouvaient occasionner de nouveaux scandales et de déplorables scènes. » Cette polémique eut pour effet de constater que la liberté de prêcher existait bien réellement à Turin. Ce fut en vain que le journal des prêtres somma le gouvernement de défendre à M. Roussel de prêcher, et les injustifiables violences du signor Varisco restèrent parfaitement impunies. Les prêtres n'avaient, par cette levée de boucliers, fait que mettre une fois de

plus au jour leur mauvais vouloir et leur faiblesse.

Quelquefois cependant leurs efforts réussissent mieux à soulever les passions de la multitude. Un récit de l'*Avenir de Nice*, cité par la *Buona Novella* du 11 août, en offre un exemple. Ce journal rapporte que, la veille de notre arrivée à Turin, quelques protestants et le ministre vaudois s'étant réunis au domicile d'un protestant qui venait de mourir, un groupe de catholiques se forma auprès de la maison et suivit ensuite le cortège funèbre jusqu'au cimetière en proférant des cris et des injures. Le lendemain au soir, un autre enterrement protestant devant avoir lieu, les amis de la défunte trouvèrent autour de sa demeure, une bande composée d'environ cinq cents personnes qui les accueillirent par des clameurs malveillantes. Le cortège ne s'en mit pas moins en route, précédé de deux ministres vaudois ; mais aussitôt des cris de : « A bas les protestants ! » se firent entendre ; des fruits pourris et des pierres furent lancés sur les assistants ; le cercueil fut couvert de boue, et ces indignes outrages ne cessèrent qu'à l'entrée du cimetière. Voici dans quels termes la *Gazetta del Popolo* rendit compte de ces faits, dans son numéro du 9 août. « Samedi dernier une pauvre femme protestante devait être déposée dans la tombe. Ses parents et ses amis, au nombre d'une vingtaine, attendaient son cercueil à la porte de sa demeure, quand une troupe de brutes fanatiques (ce fait se passait dans le district de ce prêtre si connu, M. Mari) s'amassa autour de ces citoyens inoffensifs et se mit à les insulter de la façon la plus abominable.

Dès que le cortège se fut formé, des voies de fait se joignirent aux injures et aux cris sauvages de ces viles créatures d'un clergé fanatique. Elles jetèrent sur le cortège tout ce qui leur tomba sous la main, avec une telle violence que ceux qui le formaient durent se retirer et que le fils de la défunte et les hommes qui portaient le cercueil furent accablés de ces outrages et de ces projectiles jusque dans le cimetière. »

Au point où en est actuellement l'opinion publique dans le Piémont, de pareilles violences, inspirées par les prêtres, sont loin de servir leurs intérêts. On peut dans ce cas particulier être sûr que les lecteurs, non-seulement de la *Buona Novella*, mais encore ceux de l'*Avenir de Nice* et de la *Gazetta del Popolo*, beaucoup plus nombreux que les fanatiques agents du prêtre Mari, auront été amenés par de tels procédés à s'enquérir des croyances protestantes plutôt qu'à les mépriser.

Le dimanche 6 août, un nombreux auditoire, dont M. Meille évalua le chiffre à plus de mille personnes, se réunit dans le temple pour entendre M. Roussel. Les attaques du *Campanone* avaient selon toute apparence contribué tout autant que l'annonce de la *Gazetta* à grossir cette foule. Le fait suivant semble le prouver. Un moine, prêchant le matin même, avait dit à ses auditeurs que M. Roussel devait prêcher ce jour-là dans le temple protestant, mais qu'ils ne devaient sous aucun prétexte aller l'entendre. Là dessus six individus quittèrent immédiatement l'église et prirent le chemin du temple. Ce fut l'un d'eux qui le raconta

lui-même au neveu de M. Roussel. Dans un énergique sermon sur Actes XXVI, ce dernier démontra que si beaucoup de gens résistent, comme Agrippa, aux avertissements de leur conscience et demeurent irréligieux, c'est surtout parce qu'ils sont les esclaves de leurs passions.

Le temple protestant sert de lieu de culte à deux congrégations distinctes. L'une est l'ancienne Église vaudoise qui compte environ trois cents personnes, et dont les services se font en français, sous la direction de son pasteur, M. Bert ; la seconde est la congrégation italienne, à laquelle MM. Meille et de Sanctis donnent leurs soins pastoraux. Tous les membres dont celle-ci se compose n'y ont été reçus qu'après avoir donné des gages d'une conversion réelle et qu'en se soumettant à l'exercice d'une discipline scripturaire. Il en résulte une Église actuellement pure, et qui pourra probablement, sous la pieuse direction de ses pasteurs, se conserver longtemps telle. Les pasteurs et le troupeau tiennent plus à n'admettre dans leur communion que des personnes réellement converties, qu'ils ne se montrent désireux d'en recevoir un grand nombre. Et en cela ils ont raison. Le progrès de la cause de Christ, en tous lieux, dépend plus de la pureté des Églises que du chiffre de leurs adhérents.

L'après-midi du même jour, M. Meille prêcha devant environ quatre cents auditeurs, dont plus des deux tiers étaient des hommes. Son discours fut une explication fidèle et pratique de Phil., II, 14-19. M. de Sanctis et lui ont adopté l'usage d'expliquer

ainsi simplement les Écritures, comme le plus propre à familiariser leurs auditeurs avec la Parole de Dieu. Le soir, un nouvel auditoire d'environ trois cents personnes entendit M. de Sanctis méditer un passage des Actes. Je regrettai d'apprendre que ce pasteur a adopté deux opinions que je crois erronées : celle de la venue de Notre Seigneur avant le Millénium et celle de son règne personnel sur la terre. Son ministère n'en est pas moins, comme celui de M. Meille, un ministère sérieux, et j'espère que par l'entremise de ces deux frères, le Seigneur se formera, dans Turin, une Église italienne qui pourra devenir une bénédiction pour le pays tout entier.

Le lundi et le mardi suivants, M. Roussel donna, dans la soirée, devant environ quatre cents personnes, deux conférences, l'une sur la voie du salut, et l'autre sur les fondements de l'incrédulité. Ces deux discours, soigneusement élaborés et prononcés avec feu, furent vivement appréciés par plusieurs de ceux qui les entendirent.

Nous avons formé le projet de visiter l'Église de Gênes, mais nous dûmes y renoncer en apprenant que le choléra sévissait dans cette ville, que plusieurs membres de l'Église avaient succombé et que tous les services y étaient interrompus. Des lettres adressées à M. Meille par M. Geymonat et M. Mazarella annonçaient que ce dernier avait été atteint déjà par le fléau, et que le premier s'attendait à l'être, par suite de ses travaux auprès des malades et des mourants. Ces lettres exprimaient d'ailleurs de tels sentiments de foi et de

piété, que nous n'en ressentîmes que plus vivement le regret de ne pouvoir faire la connaissance de leurs auteurs. L'Église de Gênes est aussi une Église vivante, et tous s'accordent à dire que sous la direction fidèle et affectueuse de ses conducteurs, elle fait des progrès continuels dans les voies de la sainteté.

Du reste, d'autres raisons encore nous rappelaient dans ces Vallées. Nous voulions assister à une grande réunion qui devait avoir lieu à la Balsille, le 15 août, et avant cela visiter encore quelques paroisses des montagnes. Le mercredi matin nous reprîmes donc la route de Pignerol, où nous trouvâmes M. Monnet qui nous conduisit sur-le-champ à la chapelle. L'annonce d'une prédication de M. Roussel y avait attiré tant de monde, que tous ne trouvèrent pas place dans l'enceinte. On me dit ensuite y avoir vu plusieurs catholiques. M. Roussel expliqua d'une manière pratique Phil. I, 9, 11. Le service achevé, nous nous dirigeâmes vers Pomaret, en passant par l'abbaye de Pignerol, qui se trouve à vingt minutes environ de cette ville et à dix minutes de la Clusone. Ce monastère, qui fut si longtemps la terreur des Vaudois, n'existe plus ; ses terres ont passé en d'autres mains et ses ruines mêmes ont disparu. Cependant une vaste église et une grande maison moderne en occupent l'emplacement. Une partie de cette dernière est occupée par une école de filles, tandis que le reste sert d'habitation au comte Francke, qui en est le propriétaire. Quant aux moines, ils avaient disparu lors de l'occupation du pays par les Français, et on ne saurait que se réjouir à la pen-

sée que ce foyer de persécution n'est plus. Des Albert de Capitaneis et des Thomas Giacomello n'y tiendront plus conseil sur la manière la plus expéditive de massacrer, d'emprisonner ou de livrer aux flammes de pauvres Vaudois. Le bruit des arrestations, des tortures, n'y viendra plus assaisonner au goût des moines le gibier et le vin de leurs fêtes. Le monde a fait, depuis le temps où ces choses s'y passaient, quelques progrès dans les voies de la sagesse et de l'humanité!

Après avoir dîné avec M. Lantaret, nous nous rendîmes à Perrier. A cinq minutes de cette localité se trouvent, perchées au sommet d'une colline, sur la rive droite de la Germanesque, les ruines du château de Perrier, qui appartenait jadis aux comtes Truchet. Mes souvenirs historiques me firent examiner ce site avec attention. Le château était évidemment d'une défense très-facile. La colline sur laquelle il s'élevait s'avance en forme de promontoire dans la vallée; la Germanesque coule en tournant autour de sa base, tandis qu'à l'est le Fayet la baigne, et que du côté du pont de Perrier on n'y arrive que par un sentier très-escarpé et par une sorte d'isthme très-étroit qui la relie à la montagne voisine. Au milieu du XVI<sup>e</sup> siècle, cette forteresse appartenait au comte Charles Truchet, persécuteur ardent, dont l'historien Gilles a raconté les méfaits. Ce fut lui qui arrêta Hector de Poitiers, brûlé à Turin le 20 juin 1555, et en toute occasion on le vit actif à tourmenter les chrétiens du voisinage. Un jour il voulut s'emparer d'un pasteur de la vallée de Saint-Martin, qui se rendait pour prêcher dans un des hameaux

de sa paroisse; et comme les fidèles accoururent au secours de leur ministre, il blessa celui-ci si grièvement qu'il le laissa pour mort sur le champ de ce crime. Une autre fois, il fit entourer par des hommes armés le temple de Rioclaret pendant l'office divin; puis, quand le pasteur sortit, il s'en empara et voulut l'emmener. Mais cette attaque manqua de lui coûter cher; à la vue de leur ministre ainsi traité, les hommes, les femmes et même les enfants accoururent à son secours. Un homme d'une grande force se jeta sur le comte; et quoiqu'il fût lui-même très-robuste, il le serra contre un arbre et l'y aurait étranglé, sans le respect que lui inspirait encore la supériorité de sa condition.

Pour se venger de cette attaque, dont il avait pourtant été l'instigateur, le comte fit condamner les pauvres villageois à une amende de mille six cents écus. Non content de cela, il leva, au commencement de l'année 1560, une compagnie de cent hommes, et le 2 avril, avant le point du jour, vint attaquer Rioclaret, massacrant partout sur son passage les hommes, les femmes et les enfants. Ceux des habitants qui ne périrent pas dans cette boucherie furent, avec leur pasteur, chassés dans la montagne où ils restèrent trois jours dans les neiges, sans nourriture et sans vêtements convenables. Un pasteur du voisinage, ayant essayé d'aller consoler ces malheureux, fut pris, conduit à l'abbaye de Pignerol, livré à l'inquisiteur Giacomello et brûlé. Trois jours après cependant, quatre cents Vaudois de la vallée de la Clusone par-

vinrent à chasser le comte et ses gens de Rioclairet, et à réintégrer les fugitifs dans leurs demeures. Plus tard, Truchet obtint du duc de Savoie la permission de rebâtir son château, que les Français avaient détruit, et d'y placer une garnison, qui, lors de l'invasion des Vallées par Della Trinita, fut considérablement accrue. Gilles dit de cette troupe, ainsi que des autres garnisons de Villar, de La Tour et de Pérouse, qu'elles commirent « des excès et des méchancetés horribles. » Au sommet de la verte colline qui lui sert de base, avec ses tours et ses remparts, le château de Perrier devait offrir un beau spectacle au voyageur qui traversait la vallée, et de ses fenêtres l'œil devait également embrasser un magnifique paysage : en face, au-delà de la vallée, les villages et les hameaux de Saint-Martin parsemés sur le versant de la montagne ; derrière, au sud, les rochers du mont Rocca-Bianca et d'autres cimes non moins élevées ; plus près, les ondes précipitées de la Germanesque et, du Fayet ; à l'est et à l'ouest, des bosquets de châtaigniers et de belles forêts tapissant de leurs riches feuillages le flanc escarpé des côteaux. En face de tant de beautés, l'âme devrait, ce semble, aimer à contempler les manifestations de la bonté divine et se former ainsi à l'amour des hommes. Mais le comte Truchet et sa suite ne s'y occupaient qu'à une chose : à compléter la ruine et la mort de quelques humbles disciples de Jésus, dont tout le crime consistait à ne pas vouloir déshonorer le sacrifice du Calvaire en renouvelant le prétendu sacrifice de la messe. Il me semblait, en par-

courant ces ruines, entendre cette bande cruelle, enivrée de vin et rangée autour d'un feu éclatant, se vanter de ses sanglantes victoires sur ce peuple inoffensif et se préparer à le frapper encore de nouvelles violences. Cependant, le zèle de Truchet l'emporta trop loin. Moins d'un an après les massacres commis à Rioclaret, le 14 février 1561, il fut tué sur le flanc du Soudan, dans une tentative faite pour s'emparer du Pra del Tor. Comme autrefois Goliath, il fut frappé d'une pierre qu'avait lancée la fronde d'un Vaudois, après quoi sa tête fut, comme celle de Goliath encore, séparée de son corps au moyen de sa propre épée.

Aujourd'hui encore, Perrier est un village catholique romain, qui, par ses danses et ses réunions du dimanche, est en piège continuel aux villages vaudois de Ville-Sèche et de Maneille, qui en sont les plus rapprochés. Nous passâmes la nuit dans sa petite auberge, dont la salle commune ou salle à manger me servit de chambre à coucher. Heureusement qu'il ne s'y trouvait ce soir-là que deux jeunes gens paisibles, qui se retirèrent bientôt, de sorte qu'en dépit des débris du souper, du plancher couvert de malpropreté, des tas de pains abandonnés, et malgré la proximité de la cuisine, je pus me renfermer de bonne heure et jouir d'un tranquille sommeil.

Le matin nous gravâmes le rude sentier qui conduit à Maneille, village situé à cinq cents pieds au-dessus du torrent. Son pasteur, M. Rivoire, nous fit l'accueil le plus cordial. La population de la paroisse est de quatre cents personnes, dont une centaine environ

s'étaient réunies pour entendre M. Roussel. Celui-ci prit pour texte Matth. XIV, 1-12, et il s'attacha à faire ressortir l'obligation de donner à la vie une bonne direction, attendu que des goûts mondains peuvent entraîner à une grande dépravation. M. Rivoire me dit que ce sujet convenait parfaitement à ses paroissiens, sur lesquels exerce une fâcheuse influence le voisinage de la population catholique et irréligieuse, de Perrier.

Après le service, nous nous acheminâmes vers Massel, par un sentier dont l'aspect est parfois sauvage. Le torrent se précipitant dans son lit, de noirs rochers presque à pic s'élevant sur ses bords, et pour toute végétation des bouleaux sortant des rochers partout où ils ont trouvé le moyen d'enfoncer leurs racines, voilà tout le paysage, si ce n'est qu'ici et là le rocher se cache sous les fleurs bleues de la lavande. Cette plante croît en abondance dans les vallées de Saint-Martin et de Prali, et elle y a beaucoup d'arôme, de sorte qu'on pourrait la distiller avec profit, mais jusqu'à présent les habitants ne se donnent pas la peine de la cueillir. M. Davyt, le pasteur de Massel, dont la maison se trouve située à droite du torrent, nous reçut très-amicalement. Comme la plupart des pasteurs que nous avons vus dans les Vallées, il aime l'Évangile et il se réjouit d'apprendre que ses paroissiens entendraient M. Roussel. Massel est peut-être la plus pauvre des paroisses qui se trouvent sur le chemin de la Balsille, mais elle n'en est pas moins visitée très-souvent. M. Davyt nous dit que l'été précédent il avait

reçu sous son toit près de trente voyageurs anglais. Offrir successivement à tant d'hôtes un repas, même très-frugal, doit être une charge très-lourde pour le budget très-restreint d'un pasteur vaudois. Les touristes qui visitent les Vallées devraient prendre note de cette observation.

Le lendemain, à neuf heures du matin, un nombreux auditoire se réunit dans le temple, qui est situé à des centaines de pieds au-dessus du torrent, sur la rive gauche; l'église catholique est tout auprès. La population vaudoise de la commune ne dépasse pas huit cents âmes; elle est de plus très-disséminée; et pour assister au service, les auditeurs avaient dû s'arracher aux travaux de la moisson. Depuis longtemps M. Davyt nous dit ne les avoir pas vus si nombreux. M. Roussel leur fit, sur Hébr. II. 2, 3, une excellente prédication qui, comme je l'appris plus tard d'un habitant de Prali, que je rejoignis sur le chemin de Rodoret, avait produit sur l'auditoire une profonde impression. Aussi plusieurs personnes témoignèrent-elles ensuite le désir d'entendre encore une fois le prédicateur.

Deux heures de marche devaient nous conduire à Rodoret. Après avoir gravi, pendant une heure et demie, la montagne au pied de laquelle se trouve Massel, nous pûmes de son sommet jouir d'une vue magnifique, que favorisait un jour des plus propices. Devant nous, au sud-est, se dessinaient les lignes hardies de la Rocca Bianca; à l'est nous découvrions, alternativement éclairés des rayons du soleil ou obscurcis par des nuages, Rioclaret et toute la contrée qui

s'étend entre les montagnes de Prali et celles de Saint-Martin. Au sud et à l'ouest, les cimes élevées et abruptes qui couronnent Prali et qui se relie à l'Infernet et au Rous, se présentaient, encore couvertes de grandes taches de neige. Au nord-est, l'œil embrassait toute la chaîne de montagnes qui sépare la vallée de Saint-Martin de celle de Pragela ; et au nord-ouest, enfin, les pics nuageux du Pelvou, avec les hauteurs qui en dépendent du côté de la Balsille. Un pareil spectacle invitait au repos, surtout après une longue ascension accomplie sous les rayons d'un soleil brûlant. J'étais couvert de sueur, et une brise rafraîchissante courait sur la montagne. Comment résister aux attraits de ce splendide panorama ? Je m'étendis sur le gazon pour le contempler à l'aise.

Montés sur un point encore plus élevé de la montagne, nous découvrîmes, au-dessous de nous, Rodoret, encaissé dans un amphithéâtre de montagnes. C'est, à l'exception de Prali, la plus haute de toutes les paroisses vaudoises. Sa population ne s'élève qu'à trois cents âmes, et elle n'a été constituée en paroisse distincte que depuis quelques années. Le pasteur, M. Charbonnier, nous reçut avec cordialité dans son nouveau presbytère. Cette maison offre un aspect gai, mais le climat est très-âpre, et ce lieu rappelle à M. Charbonnier des souvenirs pénibles. Il a eu pour prédécesseur à ce poste, son beau-frère, M. Buffa, dont le presbytère était situé sur les bords d'un petit ravin. Or, par une nuit d'hiver, une énorme avalanche, se détachant du flanc de la montagne, remplit ce ra-

vin et, rencontrant le presbytère sur sa route, y ensevelit le pasteur, sa femme, son enfant et une domestique ; on les retrouva tous morts sous les ruines. Le nouveau presbytère n'est pas éloigné de l'emplacement du premier et peut ainsi rappeler sans cesse au pasteur actuel, dont la femme est sœur de M. Buffa, que la mort saisit souvent les plus jeunes. L'historien Léger avait exercé son ministère dans cette paroisse, et un de ses récits peut donner une idée de la rudesse des hivers dans cette contrée : « En février 1641, partant tout seul des Prals (Prali) pour aller faire le prêche au Rodoret, comme je traversais la colline qu'on appelle la Tracenea, je fus accueilli d'un si furieux tourbillon de vent que je fus longtemps roulé parmi les neiges, où je perdis mon chapeau. Comme ma tête avait été détrempée par les neiges, elle ne tarda guère de se trouver garnie d'un bonnet de glace, avec lequel je ne laissai pas de poursuivre mon chemin. Arrivé que je fus au Rodoret, je dégelai bien un peu ma pauvre tête auprès du feu, mais cela n'empêcha pas que quelques semaines après je ne fusse alité tout à plat, et si rudement travaillé d'un apostème que tous les médecins qu'on put consulter ne me comptassent entre les morts. Mes oreilles étaient si fort enflées, qu'elles avaient l'épaisseur de plus de deux doigts ; mes mâchoires étaient si fermées, qu'il n'était pas possible de m'ouvrir les dents pour me pouvoir mettre quelque cuillerée de bouillon dans la bouche ; si bien que, pour le faire avec une canule d'argent, le sieur Laurens, mon on-

cle, trouva bon de rompre une dent mâchelière, « parce que, disait-il, Dieu est tout-puissant pour le » relever encore, et il aurait encore besoin, en tel » cas, des dents de devant pour prêcher. Enfin, cet » apostème crevé, je fus, Dieu merci, comme res- » suscité. » Tous les hivers, M<sup>me</sup> Davyt, de Massel, et M<sup>me</sup> Charbonnier, de Rodoret, restent durant des mois enfermées dans leurs maisons par les neiges.

Le samedi, à six heures, cent cinquante Vaudois, dont plusieurs venus de fort loin, avaient quitté les travaux de la moisson et s'étaient rendus au temple pour y entendre M. Roussel, qui leur adressa une sérieuse exhortation dont le texte était Matth. VII, 21-29. Je n'en pus guère jouir pour moi-même, car je me sentais très-souffrant et pris de fièvre. La fraîcheur du vent que j'avais, la veille, aspiré avec tant de délices sur la montagne, m'avait évidemment fait du mal. Nous n'en devons pas moins, ce jour-là, gagner Prali, et je me mis en route comme je pus, par un soleil brûlant.

Notre descente s'opéra par le beau ravin à travers lequel le torrent de Rodoret précipite ses eaux transparentes vers la grande route qui conduit de Perrier à Prali, et en moins de deux heures nous atteignîmes ce dernier village. M. Muston nous y accueillit avec bonté, et j'en profitai pour lui demander, en guise de remède, la permission de me mettre sur-le-champ au lit. Là un bon sommeil, joint à la transpiration qu'avait provoquée la marche, et à une diète absolue, me soulagèrent au point que le lendemain je pus me

lever pour accompagner M. Roussel au temple. Les habitants de Prali passent pour être d'autant plus fiers de leur titre de protestants, qu'à l'exception du prêtre, de ses employés et de quelques fonctionnaires du gouvernement, il n'y a pas un seul catholique romain dans la paroisse. Mais on nous avait prévenus que, malgré leur attachement au protestantisme, ces gens n'avaient aucune vie spirituelle. M. Roussel, prenant en conséquence pour texte Jean III, 6, leur démontra l'inutilité d'une profession toute extérieure et la nécessité d'une régénération complète. A trois heures, et quoique M. Muston nous eût annoncé peu d'auditeurs, parce que ce dimanche était « la fête des bergers, » une seconde congrégation très-nombreuse et, s'il est possible, plus attentive encore que celle du matin, écouta un autre sermon de M. Roussel, sur Luc VII, 36-50. Sur le désir qu'on exprima d'entendre aussi un témoignage anglais, j'ajoutai ensuite quelques exhortations. J'étais encore souffrant, mais les mêmes remèdes, la transpiration par suite d'exercice, la chaleur du lit et la diète, employés de nouveau, produisirent les mêmes effets, et le lundi je me trouvai très-bien remis. Qu'on me pardonne ce détail : il peut être utile aux voyageurs qui se sentiraient pris de rhume et attaqués par la fièvre dans ces montagnes, où l'on ne se procure pas aisément des secours médicaux.

Comme paysage, Prali me parut la moins attrayante de toutes les paroisses. Le fond de la vallée est plat et porte, comme plusieurs des vallons suisses, les traces des ravages du torrent qui la traverse, ce qui est tou-

jours laid, même dans les vallées du Rhône et de l'Arve, où tant d'autres beautés rachètent ce défaut. Les montagnès qui encadrent Prali sont aussi moins riches et d'un aspect plus uniforme que celles des autres vallées. Mais l'air y est salubre ; la culture peut remonter très-haut sur le flanc des montagnes, et ses habitants passent pour des gens robustes et actifs. Il y a dans leur apparence extérieure quelque chose d'antique qui rappelle les hauts faits de leurs pères. Des habits de frise bleue, pour la confection desquels le tailleur n'a guère consulté les modes de Paris ou de Londres, des culottes courtes de la même couleur, des bas de tricot blanc ; et ici et là des chapeaux retroussés, ou ces queues que les octogénaires du siècle dernier portaient encore comme en haine des innovations nouvelles, font d'une réunion de ces montagnards un spectacle qu'on pourrait appeler antiquement nouveau. Ajoutez à cela leurs membres musculeux, leurs visages sillonnés ou fatigués par le travail, et tout naturellement votre pensée se reportera vers le souvenir des actes hardis qui s'accomplirent jadis dans ces contrées. Tels durent être ces intrépides enfants de Prali qui, en 1488, lorsque Albert de Capitaneis, à la tête de dix-huit mille hommes, tenta d'exécuter sur les Vaudois la sentence d'extermination contenue dans la bulle d'Innocent VIII, rencontrèrent au Col de Julien sept cents de ces égorgeurs, les défirent et les tuèrent tous, à l'exception d'un seul, épargné pour aller apprendre au reste de l'armée le sort de ce détachement. M. le pasteur Mus-

ton s'est montré plein de cordialité pour nous. Je ne puis, en retour, que lui souhaiter une part aussi abondante de grâce que celle qui fut accordée à l'un de ses prédécesseurs, sans y joindre pourtant les souffrances dont cette grâce fut accompagnée. En 1686, au moment où Catinat et son armée française s'étaient, par la ruse autant que par la force, rendus maîtres de presque tout le sol vaudois, Prali et son pasteur Leidet, tombèrent entre ses mains. Trouvé sous un rocher, où il chantait une hymne, Leidet fut jeté en prison et y resta plusieurs mois, n'ayant pour toute nourriture que du pain et de l'eau, et les pieds dans des entraves qui l'empêchaient de se coucher. Tous les jours, des moines vinrent le tourmenter jusqu'au moment où ils reconnurent l'impossibilité d'ébranler sa constance. Leur retraite fut suivie d'une sentence de mort. Leidet entendit cette sentence avec le plus grand calme et sortit de la prison en se félicitant hautement de la double délivrance, quant à l'âme et quant au corps, dont il allait être l'objet ; sur l'échafaud, il prononça une prière qui émut profondément les assistants ; puis, s'écriant comme son Sauveur : « Père, je remets mon esprit entre tes mains, » il alla glorieusement rejoindre, devant le trône céleste, la triomphante armée des martyrs.

Des siècles de persécutions n'ont pas converti les Vallées à la foi romaine : Prali reste encore tout protestant. Le recensement officiel n'y porte le chiffre des catholiques romains qu'à vingt-neuf, tandis que celui des Vaudois s'élève à huit cent dix-sept. Et encore,

comme on l'a vu plus haut, ces vingt-neuf catholiques ne se composent-ils guère que du curé, de ses employés, de quelques fonctionnaires et des bergers piémontais qui, durant les mois d'été, amènent leurs troupeaux paître sur les montagnes. Néanmoins, l'église catholique s'élève à Prali tout auprès du temple protestant. Comme j'ai eu déjà l'occasion de le dire, Prali ne fait pas exception à cet égard. Dans tous les villages vaudois où se trouve un temple, quelque pauvre, petite, ou exclusivement protestante que soit la localité, l'ancien gouvernement a fait construire aussi une église catholique. Cela se voit partout, depuis La Tour jusqu'à Massel. A La Tour, le nouveau temple est grand et beau ; mais l'église est encore plus vaste et plus élégante. Pomaret, malgré sa petitesse et sa proximité de la ville toute papiste de Pérouse, a son église catholique. Il en est de même des paroisses de Rodoret, de Massel et de Maneille, quoique, dans cette dernière, les catholiques soient extrêmement peu nombreux, et que l'église de Perrier en soit très-rapprochée. Ces églises, implantées là par les autorités, forcent les protestants à contribuer à l'entretien d'un clergé qui les maudit comme hérétiques, mais elles n'opèrent pas beaucoup de conversions. Leur plus grande utilité est de faire ressortir le contraste qui existe entre les sectateurs de Rome et les chrétiens évangéliques. Audessous de la porte des temples protestants le voyageur peut généralement lire quelque inscription tirée de l'Écriture-Sainte, comme celle-ci, qui se voit sur le temple de Saint-Laurent d'Angrogne : *Vous êtes édi-*

*fiés sur le fondement des apôtres et des prophètes, Jésus-Christ lui-même étant la maîtresse pierre du coin* (Éph. II. 9); tandis que les églises catholiques ne portent que des inscriptions pareilles à celle de Pradel Tor : *Ave, Maria, gratiâ plena*. La même différence se fait remarquer à l'intérieur, où les murs des Vaudois offrent aussi aux regards des passages de la Bible, tandis que sur ceux des églises catholiques, ce qui frappe surtout, c'est l'image de Marie, la moderne Reine des cieux, glorifiée, et portant l'enfant Jésus dans ses bras, comme si elle était une reine régente, et son fils un enfant incapable de gouverner. Ce tableau, si commun dans les églises du pape, n'est du reste qu'un des outrages qu'on y fait à notre adorable Rédempteur. S'opposer, comme Rome le fait partout, à la libre circulation de sa sainte Parole, joindre à son sacrifice le prétendu sacrifice de la messe, substituer à son intercession celle de Marie, conférer aux prêtres le droit d'absoudre les pécheurs et enseigner le purgatoire, tout cela n'est-il pas en effet, sans parler de tant d'autres innovations, déshonorer Christ et transporter à d'autres la reconnaissance et la confiance qui ne sont dues qu'à lui seul?

Le lundi 14, nous retournâmes à Massel sans avoir pu explorer complètement les environs. Près de Prali se trouve une chute d'eau qui, je crois, est la plus belle que possèdent les Vallées. Un des affluents du Pélice se précipite bien du haut d'un rocher près du fort Mirabone, et l'un des bras de la Germanesque fait un saut très-haut sur un point du Col de Pis; mais ces

cataractes, comme celle, si renommée d'ailleurs, du Staubach, dans la vallée de Lauterbrunnen, se dissolvent tellement en écume, qu'elles en perdent toute leur grandeur et leur beauté ; tandis que celle de Prali, tombant de bien moins haut, conserve toutes les siennes. Nous n'eûmes cependant pas le loisir de la bien examiner. Un des phénomènes les plus remarquables de cette vallée, ce sont ses avalanches. En me rendant à Prali, le samedi, un homme avec qui j'avais fait route quelques instants, m'avait montré un endroit où, quelques années auparavant, dix personnes avaient été ensevelies en revenant de leur travail ; et ce fait me fut confirmé par M. Muston. Ce pasteur me fit remarquer lui-même les ruines d'une maison où, depuis son arrivée dans la vallée, trois personnes avaient trouvé la mort de la même manière. L'avalanche n'avait pas, à la vérité, frappé la maison, parce qu'une inégalité du terrain l'en avait détournée ; mais l'affreux courant d'air que sa chute occasionna avait suffi pour renverser le bâtiment et pour écraser ses habitants sous ses débris. Aussi les habitants de la vallée ont-ils soin de respecter les bois de sapin qui se trouvent au-dessus des villages et des hameaux ; ils servent à arrêter les neiges glissantes et forment ainsi des digues qui préviennent beaucoup de malheurs.

La température de cette contrée est si froide que le blé n'y mûrit qu'après être resté treize mois au moins dans la terre. Il faut y semer en juin ou juillet, le froment et le seigle qu'on moissonnera l'année suivante

en juillet ou en août. Il résulte de là que la moitié des terres arables doit chaque année demeurer en friche. Cela tient aussi à la nature du terrain, qui est si léger et si pauvre que chaque averse violente l'entraîne, malgré le soin que les habitants se donnent de le retenir sur la pente des côteaux au moyen d'une multitude de petits murs. Pour remonter ces terres si souvent enlevées, comme pour transporter d'autres fardeaux, la plupart des habitants se servent de mules; mais, ici comme à Massel, à Angrogne, à Rora et ailleurs encore, les pauvres sont obligés de tout porter sur leurs épaules, même ce sol qui, dans ce travail pénible, laisserait bientôt le rocher complètement à nu. En automne, si la neige arrive trop tôt sur les jeunes moissons, elle les pourrit et les fait périr; mais elle ne leur fait aucun mal, quand elle ne tombe qu'après les gelées. Les récoltes faites en été sur le sommet des montagnes, sont amenées au village durant l'hiver au moyen de traîneaux. En me rendant de Prali à Massel, je vis, encore sur pied, du froment, du seigle, de l'avoine, des fèves, des haricots, du sarrasin, des pommes de terre, du chanvre et des choux; mais sur les versants exposés au midi, la moisson était généralement terminée. Sur les rochers croissent le hêtre, le bouleau, l'épine vinette. Cette partie du sol est en outre couverte de lavande et d'un grand nombre d'autres plantes sauvages, qui, à notre passage, étaient toutes en fleurs.

Le soir, M. Roussel prêcha à Massel devant un auditoire très-nombreux. Le petit village était ce jour-

là très-animé, car beaucoup de gens, se proposant d'assister à la réunion de la Balsille, qui devait avoir lieu le lendemain, avaient projeté de passer la nuit à Massel. En l'absence d'auberge pour les recevoir, les granges se transformèrent en chambres à coucher; et à défaut de matelas, des draps recouvrirent des tas de foin. M. et M<sup>me</sup> Davyt durent, non-seulement nous donner abri, à M. Roussel et à moi, mais encore à pourvoir de la même manière aux besoins de quelques autres amis. La chambre qui nous fut assignée avait vue sur le sentier qui, côtoyant la montagne, conduit de Pomaret à la Balsille. Aussi aperçûmes-nous, dès le point du jour, une longue file de pèlerins, hommes et femmes, se diriger vers ce dernier point, quelques-uns, mais en très-petit nombre, montés sur des mules. Cette procession paraissait ne pas devoir finir. A huit heures environ nous nous y joignîmes nous-mêmes, et à neuf heures nous arrivâmes sur le lieu du rendez-vous. C'était l'heure fixée pour l'ouverture des exercices.

La Balsille est la montagne où jadis Henry Arnaud et quatre cents Vaudois qu'il commandait, se défendirent avec une héroïque intrépidité contre les forces réunies de la France et de la Savoie. Là deux torrents, dont l'un vient du Col de Pis au nord, et l'autre du mont Guinevert au sud, se rencontrent pour former la Germanesque. C'est entre ces deux courants d'eau que s'élève la Balsille ou le mont Quatre-Dents, qui est une projection du Col de Pis. A deux cents pieds environ de sa base se trouve un petit plateau, inaccessi-

ble du côté de l'ouest, parce qu'il aboutit à un précipice, et auquel on ne peut parvenir, au nord et au sud, que par des pentes très-escarpées et couvertes de gazon. Arnaud avait fait de cet espace resserré une forteresse qu'on appelle encore aujourd'hui le Château. Au-dessus sont quatre arêtes abruptes qui, s'élevant graduellement les unes au-dessus des autres, vont aboutir au pied du Col de Pis. Elles étaient aussi fortifiées et avaient reçu le nom de Fortin. On n'y pouvait arriver que par le Château ; car, quoique le Col de Pis les dominât, il était, vû l'escarpement, impossible d'y descendre du sommet de cette montagne. Au-dessus de cette puissante forteresse naturelle, s'élèvent les montagnes du Guinevert et du Col de Pis, et par-delà encore les rochers arides du Pelvou. Au moment où nous approchâmes de ce refuge des braves et des saints, des ombres gigantesques ajoutaient encore à sa magnificence ordinaire. Le soleil commençait à paraître sur la vallée du côté de Massel, mais ses premières lueurs ne faisaient que rendre plus noires les masses de vapeur qui s'élevaient au-dessus de la Balsillé. Nous avions l'air de nous acheminer vers le Tartare des anciens, tant cette région paraissait en ce moment sombre, sauvage et dépouillée. Si le 2 mai 1690, jour où vingt mille Français et Piémontais marchèrent contre les Vaudois réfugiés en ce lieu, ressemblait à cette journée, on peut croire que ces bandes ne s'avancèrent pas sans éprouver quelques superstitieuses terreurs. Accoutumées à regarder les Vaudois comme des hérétiques maudits, en rapport

avec le démon, l'aspect de ces lieux ne pouvait que les affermir dans cette idée et leur donner celle de l'enfer. Que de lèvres pâles et tremblantes durent alors répéter ces formules qu'on leur avait données comme propres à mettre en fuite les malins esprits ! Assurément, si les os de saint Justin l'ermite, ou ceux de saint Antoine, ou la poudre blanche qu'on faisait passer pour le lait conservé de la Vierge Marie, leur parurent nécessaires pour les garantir des puissances infernales, ce dut être à ce moment. Plusieurs serrèrent sans doute convulsivement leurs mousquets, de peur qu'ils ne leur fussent arrachés des mains par quelque démon, tandis que d'autres comptèrent les grains de leur chapelet, ou baisèrent quelque relique<sup>1</sup>. Mais les ennemis auxquels ils avaient affaire étaient autre chose que des êtres imaginaires. Ils s'en aperçurent à leurs dépens. Un feu bien nourri, parti du Château, les renversa par centaines le long des pentes escarpées ; et bientôt, l'armée tout entière, frappée d'une terreur panique, s'enfuit en désordre loin de ce lieu, qu'elle crut sans doute atteint de malédiction. Ainsi, quatre cents hommes restèrent ce jour-là victorieux des vingt mille guerriers qui en

<sup>1</sup> Ces suppositions ne sont pas purement gratuites. « Sur les morts, dit M. Th. Muret, dans son *Histoire de Henri Arnaud*, les Vaudois ramassèrent quantité de petits imprimés, des charmes, de prétendus préservatifs, superstitieuses formules, menteuses amulettes distribuées aux soldats ennemis, comme si, dans les disciples du pur Évangile, on les envoyait combattre des suppôts du démon, pourvus de maléfices infernaux. »

voulaient à leur vie. Mais la haine des deux monarques ligués contre ces héros était persévérante. Huit jours après, le 10 mai, douze mille Français, commandés par le marquis de Feuquières, retournèrent à l'assaut et parvinrent à prendre des positions redoutables. Le marquis, après avoir rempli la vallée de ses troupes et fait poster deux pièces de canon sur le flanc du Guinevert, en face et à la hauteur du Château, arbora un drapeau blanc et fit savoir aux Vaudois que s'ils se rendaient, il leur ferait quartier. Sur leur refus, un drapeau rouge remplaça le premier, sans doute afin de leur faire comprendre qu'ils n'avaient plus de grâce à attendre. Puis le canon foudroya leurs faibles remparts; et protégés par lui les soldats furieux gravirent jusques au Château. Ils le trouvèrent vide. Les assiégés s'étaient réfugiés dans le Fortin; mais leur perte, retardée par cette retraite, n'en paraissait que plus certaine. Sur ces arêtes glaciales, ils manquaient de vivres, d'eau et des moyens de se préserver du froid. Aussi les catholiques se regardèrent-ils comme sûrs pour le lendemain d'un triomphe complet. Ils allaient enfin pénétrer dans ce nid d'hérétiques, et pendre jusqu'au dernier les misérables qui l'occupaient!

Dès le lendemain matin en effet, l'assaut recommence. Les Français gravissent la première arête du Fortin, et pas un seul coup de fusil n'est tiré sur eux. La seconde est également franchie sans obstacle. Les Vaudois se seront sans doute réfugiés derrière les rochers des autres sommités pour s'y défendre encore

en désespérés ! Les assaillants continuent leur ascension ; la troisième arête tombe en leur pouvoir, puis le Fortin tout entier sans qu'un seul des Vaudois ait paru. Que sont-ils devenus ? L'œil n'aperçoit de tous les côtés que des précipices ou que des côteaux et des ravins occupés par des soldats catholiques. Où sont donc Arnaud et sa vaillante troupe?... Regardez plus loin. Là haut, au-dessus du Guinevert, sur les flancs du Pelvou, bien au-dessus du poste français le plus élevé, vous les verrez se frayer à coups de hache un chemin dans les neiges. Ils sont hors de l'atteinte de leurs ennemis et disparaissent bientôt derrière les nuages.... Protégés, durant la nuit, par un brouillard épais, ils avaient trompé la vigilance des sentinelles françaises, s'étaient aventurés à descendre, les pieds nus, un précipice que pas un de leur douze mille ennemis n'aurait voulu franchir de jour ; puis ils avaient passé en paix le torrent du Guinevert et gagné, avant le jour, ces lointaines masses de neige que jamais peut-être n'avait encore foulées le pied de l'homme !

C'était pour célébrer le souvenir de cette merveilleuse délivrance et de cet héroïque exploit, qu'une foule de Vaudois s'étaient donnés rendez-vous à la Balsille, et que nous étions venus nous joindre à eux. Le lieu choisi pour la réunion était une belle et pittoresque pelouse verte, qui s'étend entre deux petites éminences, droit en face des rochers au haut desquels se trouve perché le célèbre Château. Cette pelouse pouvait contenir environ trois mille personnes ; et en outre, l'une des éminences, celle de l'ouest était égale-

ment couverte d'assistants. L'autre devait servir d'estrade aux orateurs. Cette foule était venue de presque tous les points des Vallées. Il y avait là des gens de Rora et de la vallée de Luserne, aussi bien que des habitants de Saint-Germain, de Pramol et de Prali. S'arrachant aux travaux de la moisson, ils avaient consacré, les uns une journée tout entière, et les autres deux à cette réunion nationale. Des femmes avaient, aussi bien que les hommes, franchi de longues distances et traversé de hautes montagnes dans ce but; et jamais, selon toute apparence, cette partie du pays n'avait vu si nombreuse assemblée, depuis la mémorable lutte dont il s'agissait de fêter le souvenir.

Disons aussi qu'une autre pensée avait concouru à préparer cette fête religieuse. Il existe, dans les Vallées, une association, qui, sous le nom d'*Union chrétienne vaudoise*, a quelque rapport avec nos associations chrétiennes de jeunes gens. Elle comprend environ deux cents membres, qui se sont constitués en Société dans le but de travailler à leur propre édification et à l'édification de leurs voisins. C'était elle qui avait provoqué la réunion de la Balsille, et celle-ci prit naturellement la couleur que lui devait donner cette origine. La plupart des pasteurs des Vallées avaient voulu contribuer par leur présence à l'obtention du but qu'on s'était proposé. Le Modérateur, M. Revel, le Vice-Modérateur, M. Lantaret, et le Secrétaire de la Table, M. Durand-Canton, y étaient. J'y vis aussi M. Bonjour, de Saint-Germain; M. Gay,

d'Angrogne; M. Combe, de la même vallée; les deux Malan et M. Tron, du collège de La Tour; M. Jalla, de Ville-Sèche; M. Rivoire, de Maneille; MM. Charbonnier et Muston, de Rodoret et de Prali, puis enfin M. Meille, de Turin, et M. Malan, le membre vaudois de la chambre piémontaise des députés.

La réunion de la Balsille avait pour but de fêter le souvenir d'une héroïque résistance opposée aux agents du Pape par des hommes qui auraient mieux aimé mourir que d'aller à la messe. On aurait pu craindre que dans une réunion de ce genre, le sentiment protestant, débordant avec force, ne fît au moins des allusions aux cruautés si longtemps prolongées du gouvernement piémontais à l'égard des Vaudois; et cependant, chose remarquable! ce gouvernement n'avait pas montré la moindre défiance. Ces milliers de personnes s'étaient rassemblées tout aussi librement qu'elles l'auraient pu faire en Angleterre, sans qu'un seul soldat, sans qu'un simple agent de police fût là pour surveiller leurs discours ou leurs actes. Quel contraste entre l'aspect que présenta ce jour là la Balsille et les scènes dont elle avait été le théâtre en mai 1690! Alors, sur ce rocher qui s'élevait en face de nous, quatre cents braves étaient menacés d'une mort imminente pour leur attachement à l'Évangile; et tout autour d'eux, sur ces montagnes, sur le bord des torrents, dans les bois, dans la plaine et sur cette pelouse où nous étions paisiblement assis, se pressaient des régiments français et piémontais, flanqués encore d'une foule de paysans fanatiques, et

n'ayant tous eu vue que l'extermination de ces quatre cents hérétiques, condamnés par une bulle du pape. Aujourd'hui, la bulle du pape existe encore; mais, le 15 août 1854, pas un visage hostile qui se montrât ni sur les rochers ni dans la vallée, pas une voix qui s'élevât pour émettre d'autres sons que ceux de l'action de grâce et de la charité. Et combien, de nos jours, trouverait-on de Français et de Piémontais qui voudraient se faire les exécuteurs de ces sanglants décrets que l'Église de Rome lançait jadis au nom de Jésus-Christ?

Un récit détaillé de tout ce qui se dit et se fit à la Balsille m'entraînerait trop loin; je ne ferai qu'indiquer les traits principaux. M. Lantaret, Vice-Modérateur, exposa le but de la réunion et lut un hymne intitulé : « Le retour de l'exil. » Après lui, M. B. Malan prononça une prière à laquelle il eût été difficile que tous ne se joignissent pas; M. Meille lut un récit très-bien fait de la défense et de la perte de ce lieu de refuge; puis un millier de voix, s'élevant en chœur, entonnèrent, sur un air des plus mélodieux, quelques strophes ayant pour titre *Le Chant de la Balsille*, et que voici :

Revenus de l'exil pour sauver la patrie,  
C'est là, sur ces rochers, que nos braves aïeux,  
Pendant tout un hiver ont défendu leur vie  
Contre des ennemis douze fois plus nombreux.

En de prodigieux et rares privilèges  
Les faisant succéder au petit peuple élu,  
Là, Dieu leur fit trouver des moissons sous les neiges,  
Et dans le vol de l'aigle un chemin de salut.

Lorsque de tout côté l'ardente artillerie  
Battait sur ces hauteurs le fort des Quatre-Dents,  
Les Vaudois, à genoux, priaient pour leur patrie ;  
La prière, au combat, les rendait plus ardents.

Puis, dans l'amour de Dieu trouvant leur forteresse,  
Ils se jetaient en paix dans les bras du Sauveur ;  
L'homme ne devient fort qu'en sentant sa faiblesse ;  
Il n'est sanctifié qu'en se sentant pécheur.

Et de nos jours encor, lorsque sur ces collines,  
Pour creuser un sillon vient l'enfant des chalets,  
Il trouve dans le sol de vieilles javelines,  
Et sa bêche étincelle au contact des boulets.

O patrie ! ô vallons ! sainte foi de nos pères !  
Au prix de tant d'efforts conservés à nos cœurs,  
Inspirez-nous encor pour conquérir des frères !  
Les Vaudois, avec Dieu, seront toujours vainqueurs<sup>1</sup>.

Ce chant terminé, et le Modérateur, M. Revel, nous ayant présentés à l'assemblée, MM. Roussel, le docteur Thompson et moi, M. Roussel exhorta les assistants à rendre gloire à Dieu pour ce que leurs pères avaient fait ; je leur adressai ensuite quelques mots, et le docteur Thompson les pressa d'imiter la foi de leurs ancêtres. Ces discours furent suivis par le chant d'un autre hymne, après quoi M. Meille prononça une fervente prière, qui, si seulement une centaine des assistants s'y associèrent de cœur, sera, j'en ai la conviction, retombée en précieuses bénédictions sur la foule alors assemblée en ce lieu. (Matth. XVIII, 19, 20.)

<sup>1</sup> Cette pièce de vers est de M. Muston, pasteur à Bourdeaux (Drôme).

La séance fut ensuite suspendue pour une heure. J'en profitai pour monter jusqu'au Château, d'où je pris plaisir à voir comment la foule s'était disséminée. De toutes parts, dans la vallée, sur le flanc des côtes, sur les bords du torrent, sur le Château même, de petits groupes s'étaient formés, pour manger, soit en famille, soit entre amis, le frugal dîner que chacun avait apporté. Encore ici quel contraste entre ce spectacle si paisible et ce que découvraient, du lieu même où je me trouvais, les regards d'Henri Arnaud et de ses compagnons, aux jours de leur héroïque résistance. Sur le bord du précipice, je m'assis à côté d'un homme qu'on aurait pu prendre pour un de ces quatre cents braves. Son chapeau, de forme basse et à larges bords, ombrageait un visage basané, sillonné de rides et portant les traces de maintes tempêtes, avec des cheveux noirs en désordre et des yeux perçants. Au premier moment, son aspect avait quelque chose de sauvage, mais dès que je lui eus adressé la parole, un sourire vint éclairer ces traits pleins de rudesse, et je ne trouvai plus qu'un homme doux, paisible, pieux et d'une simplicité vraiment enfantine. Sa taille courte et ramassée annonçait une grande force musculaire; il avait souvent chassé le chamois, et paraissait un de ces hommes faits pour affronter toute espèce de travaux et de dangers. — Le temps me manqua pour gravir le Fortin et pour examiner de près le précipice par où les quatre cents s'étaient échappés.

Après dîner, l'assemblée, diminuée d'environ trois

cents personnes seulement, se réunit de nouveau sur la pelouse, et M. Lantaret invita ceux de ses membres qui pourraient avoir à dire quelque chose d'utile, à prendre la parole. Ce fut, après quelques instants de silence, un homme de la paroisse de Saint-Germain qui répondit le premier à cet appel : « On nous a exhortés, dit-il, à faire du bien aux autres ; commençons par nous-mêmes. Il faut que nous sentions que nous sommes de misérables pécheurs et que nous cherchions à être lavés par le sang de Jésus et sanctifiés par son Esprit. Autrement nous pourrions, tout en nous glorifiant de nos ancêtres, rester mondains dans nos désirs, endurcis de cœur et les misérables esclaves de nos péchés. Demandons au Seigneur de nous accorder une grande mesure de sa grâce, et alors nous pourrons travailler pour lui. » Après cet homme, un catholique converti, qui parlait en italien, exhorta les Vaudois à répandre l'Évangile en Italie, et rappela que « ceux qui n'ont reçu qu'un talent sont tenus de le faire valoir pour Dieu tout aussi bien que ceux qui en possèdent cinq. » M. Volle, membre de l'*Union vaudoise*, fit ressortir la nécessité de l'union comme instrument de force et d'influence. Le lieutenant Graydon, agent de la Société biblique britannique en Suisse et au nord de l'Italie, développa l'idée contenue dans cette parole (2 Chron. XV, 2) : « L'Éternel est avec vous aussi longtemps que vous êtes avec lui. » Le syndic de Rora s'exprima en substance comme suit : « Jésus disait aux Juifs que s'ils étaient enfants d'Abraham, ils feraient les œuvres d'Abraham (Jean

VIII, 39). De même, si vous êtes les vrais enfants des anciens Vaudois, vous ferez ce qu'ils ont fait. Il en est peu parmi nous qui lisent les Écritures dans leurs maisons, et il y a beaucoup de mal à faire disparaître du milieu de nous. Nous avons donc besoin d'être lavés dans le sang de Jésus-Christ. » M. Durand Canton, reprenant la même idée, en fit le sujet d'une excellente allocution. Je me levai ensuite et traçai, d'après Monastier, le tableau suivant du caractère des anciens Vaudois :

« La connaissance de la Bible et la soumission à ses enseignements formaient le trait distinctif des anciens Vaudois. L'examen des Saintes Lettres n'était pas le devoir ou le privilège des seuls Barbes et de leurs élèves. L'homme du peuple, le laborieux campagnard, l'humble artisan, le vacher des montagnes, la mère de famille, la jeune fille gardant le bétail, tout en filant le fuseau, faisaient de la Bible une étude attentive et consciencieuse. « On peut, disait l'inquisiteur Sacco, » reconnaître les hérétiques à leurs mœurs et à leurs » discours; car ils sont réglés dans leurs mœurs et » modestes... Ils sont chastes... tempérants dans le » manger et dans le boire. Ils ne fréquentent ni les » cabarets, ni les danses, et ne s'adonnent pas aux » autres vanités. Ils se tiennent en garde contre la » colère. Ils travaillent constamment, ils étudient et » enseignent... Ils se gardent de proférer des dis- » cours bouffons, des médisances ou des jurements.» Claude Seyssel, archevêque de Turin, parle dans le même sens : « Pour leur vie et leurs mœurs, ils ont

» été sans reproches parmi les hommes, s'adonnant  
» de tout leur pouvoir à l'observation des comman-  
» dements de Dieu. » Guillaume du Bellay, dans un  
rapport fait à François I<sup>er</sup> sur les Vaudois des Vallées  
françaises (qui appartenaient au même peuple), dit  
« qu'ils abhorraient les querelles et les procès ; qu'ils  
» étaient doux à l'égard des pauvres ; qu'ils payaient  
» avec beaucoup d'exactitude et de fidélité le tribut  
» au roi et les droits à leurs seigneurs ; que leurs  
» prières continuelles et l'innocence de leurs mœurs  
» faisaient voir assez qu'ils honoraient Dieu sincère-  
» ment. » Un auteur catholique du XII<sup>e</sup> siècle, Ber-  
nard de Foccald, disait des Vaudois français : « Tous  
» prêchent ça et là, sans distinction d'âge ni de sexe,  
» et ils soutiennent que quiconque connaît la Parole  
» de Dieu doit la répandre parmi les peuples et la  
» prêcher. » Un auteur anonyme du siècle suivant  
ajoute : « Ils emploient tout leur zèle à en entraîner  
» plusieurs avec eux dans l'erreur. Ils enseignent  
» aux fort jeunes filles l'Évangile et les épîtres... et  
» dès qu'elles ont appris quelque peu de ces livres,  
» elles font tous leurs efforts pour l'enseigner à d'au-  
» tres. » Enfin l'inquisiteur Sacco met dans la bouche  
d'un Vaudois des paroles comme celles-ci : « Chez  
» nous les femmes enseignent comme les hommes,  
» et un disciple de sept jours en instruit un autre...  
» Et parce que nous avons la véritable foi chrétienne,  
» que nous enseignons tous une doctrine pure, et re-  
» commandons une vie sainte, les scribes et les pha-  
» risiens nous persécutent jusqu'à la mort, comme  
» ils ont traité Christ lui-même. »

Quand j'eus achevé ces citations, M. Meille se leva et dit : « Parmi nous aujourd'hui, le dimanche est profané; les danses sont fréquentées; il y a des querelles et des procès, et on vient de nous exhorter à rompre avec toutes ces mauvaises habitudes. Que faire? Le moyen le plus sûr est d'en contracter immédiatement de bonnes. Qu'un cœur sanctifié vous fasse à tous abandonner la table, le jeu, la danse ou le cabaret. C'est en acquérant d'autres goûts que vous perdrez ceux-là. Retournez maintenant dans vos maisons; racontez à vos familles ce que vous avez entendu ici, et que l'année prochaine, quand nous nous réunirons au Pra del Tor, nous ayons fait notre profit des leçons de cette journée. » Ici M. Roussel prit à son tour la parole : « J'ai, dit-il, une proposition à faire à l'assemblée : C'est que vous preniez tous la résolution de lire la Bible tous les jours en famille, et de la lire avec prières, non pas avec les prières de votre liturgie, avec des prières que d'autres aient composées, mais avec *votre* prière, bien simple, bien appropriée aux besoins de votre famille. Que tous ceux qui veulent prendre cette résolution lèvent la main. » A ce mot, beaucoup de mains se levèrent. Je ne sais si ce fut, comme quelques-uns le pensèrent, celles de la majorité, mais ce qui est certain, c'est que des centaines de personnes promirent ainsi de s'adonner, en famille, à la lecture de la Bible et à la prière. M. Appia termina la séance en priant avec ferveur, et j'aime à croire que beaucoup de cœurs s'unirent à cet acte.

Il était trois heures quand l'assemblée se dispersa. Tous paraissaient heureux d'en avoir fait partie. Le temps avait été des plus favorables. Par moments d'épais nuages, s'accumulant sur les montagnes et sur la vallée, nous avions comme enveloppés d'une mystérieuse et solennelle obscurité. Mais en se séparant, ils nous avaient ensuite laissé entrevoir, à travers leurs vastes déchirures, des rochers ou des pics lointains qui semblaient appartenir à un autre monde. Quelquefois aussi nous avons vu leurs ombres courir légèrement sur le paysage, et à d'autres moments, enfin, le soleil répandre à grands flots sa glorieuse lumière sur les pittoresques beautés qui nous entouraient. Il y avait de plus, dans l'aspect et dans les circonstances de cette réunion, bien des sujets de réflexion. La liberté religieuse n'est pas encore complètement établie dans le Piémont. De paisibles évangélistes ne peuvent pas encore y prêcher l'Évangile partout et à tous ceux qu'ils voudraient ; mais ce que l'on a dès maintenant obtenu sous ce rapport fait honneur au gouvernement et au peuple vaudois. J'ai déjà dit que dans cette assemblée, de plus de trois mille personnes, aucun agent du gouvernement n'avait paru et que chacun avait pu y exprimer ses sentiments aussi librement qu'il aurait pu le faire en Angleterre. Je suis heureux de pouvoir ajouter que l'assemblée n'abusa pas de cette liberté. Il n'y fut prononcé ni discours séditieux ou turbulent, ni aucune allusion irritante aux anciennes injustices du gouvernement à l'égard du peuple vaudois, ni paroles méprisantes à l'adresse

des catholiques romains ou de leurs croyances. En outre, malgré l'absence de toute police, et même sans qu'aucun président eût été chargé de maintenir l'ordre, il n'y eut dans cette nombreuse assemblée ni tumulte, ni excès de boisson, ni querelles, ni même la moindre récréation bruyante. Ce fut assez du bon sens et des dispositions du peuple pour que tout s'y passât « avec ordre et bienséance. » Tous se montrèrent sobres, sérieux et paisiblement joyeux.

Le grand principe sur lequel on insista le plus dans cette réunion, fut que tous les disciples de Christ sont aussi bien que les ministres tenus de travailler en vue de sa gloire. Presque tous les pasteurs les plus influents des Vallées étaient là, et tout ce qu'ils dirent pour faire ressortir l'importance de ce devoir, annonçait autant de piété que de talent, et me parut bien propre à affermir l'influence qu'ils exercent sur leurs troupeaux.

Ce fut encore un curieux spectacle que de voir, sur les deux rives de la Germanesque, le flot vivant de la multitude congédiée se diriger, comme la rivière elle-même, vers les régions inférieures de la vallée. Il y eut pourtant cette différence que, tandis que, grâce à ses nombreux affluents, la Germanesque grossissait à chaque pas, la foule au contraire diminuait sans cesse ; car de petits groupes s'en séparaient de temps en temps pour reprendre le chemin des villages situés sur des points différents de la vallée, ou pour regagner une des autres vallées à travers les montagnes. Nous reprîmes nous-mêmes la route de Pomaret, où

M. Lantaret nous donna de nouveau l'hospitalité, et d'où, le lendemain, 16 août, nous fîmes nos adieux aux Vallées.

Nous avons, M. Roussel et moi, visité les quinze paroisses vaudoises : Bobbi, Villar, La Tour, Rora, Angrogne, Saint-Jean, Saint-Germain, Prarustin, Pramol, Pomaret et Ville-Sèche, Maneille et Massel, Rodoret et Prali. J'avais, en outre, vu du sommet des montagnes que j'avais gravies, à peu près tout ce qu'on peut appeler le territoire Vaudois : les vallées de Luserne et de Rora ; celles d'Angrogne et de Pramol ; celles de Fayet, de Saint-Martin et de Pragel, avec leurs villages et les montagnes qui les séparent les unes des autres. Seulement je ne pus aller visiter ni le Col de la Croix, ni Sibaud, ni le Col de Julien avec son aiguille, ni le pays sauvage et désolé qui sépare celle-ci de Prali.

Quoique le soleil soit chaud dans les Vallées durant les mois de juillet et d'août, on y trouve plus d'ombre que dans la plaine, et pour un Anglais, le climat de La Tour est préférable à celui de Turin. Le pays est partout d'une grande beauté. De clairs ruisseaux, de beaux bois, de hardis rochers, de hautes montagnes, tout s'y combine avec une admirable variété pour charmer partout les regards du voyageur. Les vues des montagnes sont magnifiques, surtout celles du mont Viso, de la Roccia Melone et du mont Rosa qu'on découvre au loin du haut de la plupart des sommités, et qui offrent toujours les aspects les plus intéressants.

Mais ce qui fait surtout le charme des Vallées, ce sont leurs souvenirs des temps passés. Chaque montagne, chaque vallon et même chaque village y a son histoire. L'héroïque bravoure de leurs habitants, la patience avec laquelle ils supportèrent des souffrances imméritées, et leur inébranlable fidélité pour Dieu dans un pays esclave des superstitions papales, donnent à ce pays une sorte de caractère sacré. Nulle part en Europe, la vérité évangélique n'a été conservée avec une telle persévérance ; nulle part elle n'a compté, dans une longue suite de générations, plus de martyrs prêts à tout souffrir pour elle.

Beaucoup de noms vaudois brillent d'un lustre que des talents politiques ou militaires sont incapables de donner. Les Janavel et les Jayer, ces pauvres paysans, ont de plus nobles titres à l'illustration que les Howard d'Angleterre et que les Montmorency ou les Larochejaquelin de France. Les Vaudois sont et ont toujours été une population pauvre. Pendant quelques années, au commencement de la Réformation, l'Évangile pénétra dans quelques-uns des châteaux du Piémont, de même qu'il avait obtenu l'assentiment d'une grande partie de la noblesse française ; mais la religion de la Bible disparut bientôt du sein de cette classe. Le monde était trop puissant, et lorsque devenir Vaudois ou protestant fut s'exposer à la perte de ses biens, aux privations, aux souffrances et à la mort, presque tous les nobles demeurèrent ou redevinrent catholiques. Il résulta de là qu'en général les grandes familles qui avaient des possessions dans les Vallées

se rangèrent parmi les ennemis des Vaudois, et qu'un très-petit nombre de ces derniers, si même il en est, peuvent se vanter de la grandeur terrestre de leurs ancêtres. Mais il en est beaucoup qui descendent des martyrs, et rien que parmi leurs pasteurs actuels, on trouve des noms qui le prouvent :

— Ainsi, M. Revel, Modérateur des Vallées, est le pasteur de Bobbi.

Or, la flèche qui, en 1488, tua l'un des chefs de la croisade contre les Vaudois, avait été lancée par l'arbalète de Peiret Revel, d'Angrogne. En 1655, David Revel, de Rora, eut la bouche et les oreilles remplies de poudre et la tête brisée par une effroyable explosion. Marguerite Revel, de Saint-Jean, fut brûlée. Jean Revel, d'Angrogne, à qui la vie avait été promise s'il voulait assister à la messe, refusa et fut décapité après avoir reçu plusieurs blessures. Étienne Revel, de Rora, fut brave lieutenant de Janavel. Marie sa femme, atteinte d'une balle dans le massacre de Rora, se mit à genoux pour prier, et reçut la mort dans cette position.

— M. Lantaret, Vice-Modérateur, est le pasteur de Pomaret.

En 1655, deux Lantaret, Antoine et Étienne, de Saint-Jean, furent tués en défendant leur pays.

— M. Durand-Canton, secrétaire de la Table, est pasteur à Prarustin.

En 1557, Arrosel Durand et Étienne Durand furent mandés à Turin, comme étant les principaux protestants de Rora, pour y rendre compte de leur opposi-

tion à l'Église romaine. En 1655, Barthélemy Durand, aussi de Rora, eut, en même temps que David Revel, la tête remplie de poudre et brisée par l'explosion.

— M. Bonjour est pasteur à Saint-Jean.

En 1557, Jacques Bonjour, de Bobbi, fut mandé à Turin pour y être interrogé sur sa foi. En 1599, Antoine Bonjour, pasteur de Pravelhelm, fut pris et renfermé dans le château de Revel, d'où cependant il parvint à s'échapper au moyen d'une corde. Il fut ensuite pasteur à Bobbi pendant trente-trois ans. En 1655, Moïse Bonjour, du même village, fut massacré par les soldats de Pianezza.

— M. Gay est pasteur à Angrogne.

En 1655, Jean Gay, de Villar, fut tué par des soldats catholiques; un autre, Jean Gay, Ancien de Rora, fut massacré avec deux de ses enfants; Jacques Gay perdit la vie en défendant son pays.

— MM. B. et G. Malan sont professeurs au collège de La Tour.

En 1557, Guillaume Malan, d'Angrogne, fut appelé à Turin pour y rendre raison de sa foi; en 1655, Barthélemy Malan, du même lieu, fut tué en défendant son pays; Jeanne Malan, fille d'un Jean Malan, fut enlevée et jetée en prison à Barge.

— M. Tron est professeur au collège de La Tour.

Au temps de Léger, Antoine Tron était syndic et Ancien de la vallée de Saint-Martin.

— M. Rivoire est pasteur à Maneille.

En 1555, Laurent Rivoire, d'Angrogne, fut mandé

à Turin, comme l'un des protestants les plus zélés de cette vallée. Anne et Pierre Rivoire furent enlevés à leur père, Barthélemy Rivoire, aussi d'Angrogne.

— M. Bert est pasteur vaudois à Turin.

En 1655, Daniel Bert, sa femme et Pierre Bert, tous de Villar, furent cruellement massacrés pour la foi.

— M. Meille est pasteur à Turin.

En 1655, Étienne Meille, de La Tour, fut massacré par les catholiques.

— M. Geymonat est pasteur vaudois à Gênes.

En 1655, Pierre Geymonat, de Bobby, perdit la vie pour sa foi ; à peu près à la même époque, Daniel Geymonat se vit enlever deux enfants, qu'il ne parvint jamais à retrouver.

Chez personne, cependant, la piété n'est innée. Les enfants des Saints ne sont pas nécessairement saints ; les croyants peuvent se relâcher, et la persécution elle-même a ses pièges, car elle expose les chrétiens à cacher leurs croyances ou à les accommoder au goût du monde. Il en est de même des Églises ; ce sont le plus souvent la richesse, la paix et la prospérité, les honneurs mondains, qui les corrompent ; mais la pauvreté et la persécution ne sont pas toujours des garanties de leur fidélité. Les Églises de la Réformation surtout sont exposées à ce danger, parce que, fondées sur le principe qu'on a appelé de *multitude*, elles embrassent les populations tout entières et admettent presque tout le monde à la communion. Il résulte de là que le plus grand nombre de leurs membres sont

des mondains, et que ceux-là peuvent facilement communiquer l'esprit du monde à l'Église tout entière. A quelque cause, du reste, qu'il faille l'attribuer, il est certain qu'au commencement de ce siècle les Églises vaudoises étaient dans un état déplorable, comme le prouvent les lettres de Félix Neff ; mais, ce qui est certain aussi, c'est que, depuis cette époque, il s'est opéré un réveil religieux remarquable dans leur sein.

Pour effectuer ce renouvellement de vie spirituelle, le même Dieu qui a protégé les Vaudois contre la férocité de leurs puissants et implacables ennemis d'autrefois, s'est servi de divers moyens. Le premier, et peut-être le plus efficace, fut la prédication de Félix Neff. Ce fidèle serviteur de Christ n'avait passé dans les Vallées que trois semaines, et à cette époque les pasteurs et les troupeaux n'étaient rien moins que disposés à favoriser les efforts de son zèle. Quelques personnes n'en furent pas moins converties. Affermies ensuite par l'étude des Écritures, par la prière et par des réunions d'édification, elles communiquèrent à d'autres la grâce qu'elles avaient reçue; de sorte qu'enfin le chiffre des chrétiens sérieux et s'adonnant à la prière, qui se trouvaient dispersés sur le sol vaudois, fut de deux cents au moins. Ceux-là devinrent des modèles de piété vivante, la lumière et le sel de la communauté vaudoise, et leur influence fut d'autant plus grande qu'ils avaient supporté les injures et les vexations avec une patience, une douceur et un courage exemplaires. A cette première cause de réveil vinrent, à peu près en même temps, s'en ajouter d'au-

tres. Les Saintes-Écritures avaient été jusqu'alors peu répandues, et, par la négligence des pasteurs, peu connues dans les Vallées ; la Société Biblique britannique prit des mesures pour les faire pénétrer dans toutes les familles. Toute espèce d'instruction supérieure manquait dans les Vallées ; le docteur Gilly, aujourd'hui chanoine de Durham, les ayant visitées, écrivit en leur faveur et provoqua des collectes au moyen desquelles fut fondé le collège de La Tour qui, depuis lors, a toujours été une grande bénédiction pour elles. Quelque temps après, le major, aujourd'hui général Beckwith, profitant des loisirs que lui laissait la paix de 1815, visita aussi les Vaudois, s'intéressa à leur bien-être, et depuis lors y est allé régulièrement passer la moitié de chaque année. J'ai appris, dans les Vallées mêmes, qu'il a, sur sa fortune particulière, consacré plusieurs milliers de livres sterling à bâtir ou à réparer leurs écoles ou leurs temples, sans compter ce que d'autres ont pu donner par son entremise. Enfin, les Vaudois n'ayant pas d'institut théologique, leurs étudiants devaient aller dans les facultés étrangères, et dans plusieurs de celles-ci, l'enseignement n'était pas fidèle. Genève, entre autres, ayant perdu son antique foi évangélique, et ses pasteurs, étant devenus pour la plupart ariens, ne pouvaient qu'inculquer leur néologisme aux jeunes Vaudois placés sous leur direction. Mais, au moment même où le réveil commença, des défenseurs éminents de l'Évangile surgirent tout à la fois en Allemagne et en Suisse, et Dieu pourvut à ce que la plupart

des étudiants vaudois fussent placés sous leur influence.

M. Revel, le Modérateur, et M. Lantaret, le Vice-Modérateur, ont étudié à Berlin sous Néander. M. Lantaret m'a dit lui-même qu'il devait beaucoup à la piété et à la bienveillance de ce grand homme. Deux pasteurs, très-pieux et très-utiles, M. Meille, de Turin, et M. Gay, que l'Église d'Angrogne vient d'appeler à la desservir, ont été, à Lausanne, les disciples de l'admirable Vinet. Depuis que Néander et Vinet n'existent plus, les Vaudois ont généralement envoyé leurs étudiants à l'école de théologie de Genève, où professent MM. Gaussen, Merle d'Aubigné et d'autres chrétiens non moins fidèles. C'est là qu'ont étudié MM. Durand Canton, Rivoire, Davyt, Muston, Tron, Charbonnier, Geymonat. De cette manière, la plupart des pasteurs vaudois sont aujourd'hui des hommes évangéliques, et on ne peut pas douter que leur influence n'ait contribué, dans une grande mesure, aux heureux changements qui se sont opérés dans les sentiments du peuple.

Peut-être faut-il ajouter aux diverses causes d'amélioration que je viens de signaler, le caractère des Anglais qui, depuis la paix de 1815, ont visité les vallées vaudoises. Les voyageurs joyeux et frivoles, qu'attirent les plaisirs de Florence, de Rome ou de Naples, se détournent rarement de leur chemin pour voir La Tour et Bobbi ; le lac suisse de Lucerne a pour eux plus d'attrait que la vallée vaudoise de Luserne, et Interlaken et Chamouny leur sont plus familiers que

les vallées d'Angrogne ou de Saint-Martin. Mais il n'en a pas été de même des hommes pieux. Sans parler de ces amis fidèles des Vaudois, le docteur Gilly et le général Beckwith, toute une légion de chrétiens ont successivement visité les Vallées, depuis Francis Cunningham, qui les parcourut, il y a trente ans, jusqu'à M. et M<sup>lle</sup> Audebez, Miss Portal et M. Richard Baxter, que j'y vis en 1854, et tous ont exercé une salutaire influence sur ceux de leurs habitants avec lesquels ils se sont mis en rapport.

De plus, et par-dessus tout, il y a eu, dans le pays, une œuvre puissante de la grâce. On ne saurait en douter et, sous ce rapport, Félix Neff, s'il vivait aujourd'hui, se réjouirait de voir à quel point ses prières pour ce peuple ont été exaucées.

A ces avantages spirituels sont venus se joindre, pour les Vaudois, ceux de la liberté civile et religieuse. Pour la première fois, à l'exception du court espace de temps que dura la domination de Napoléon, ils se trouvent placés sur le pied de l'égalité avec leurs concitoyens catholiques. Ils peuvent maintenant se livrer au commerce ou à l'industrie, acquérir des propriétés, exercer toute espèce de profession, réclamer la protection des lois et avoir leurs représentants dans le Parlement. Au point de vue religieux, le changement est encore plus précieux. Le catholicisme reste la religion de l'État, mais les autres communions existantes sont légalement tolérées<sup>1</sup>. La loi protège

<sup>1</sup> Voici les termes du statut : « La religion catholique, apostolique et romaine, est la seule religion de l'État : les autres cultes, actuellement existants, sont tolérés conformément aux lois. »

également toutes les réunions pacifiques, et la liberté de la presse est complète. Les Vaudois peuvent, en conséquence, prêcher l'Évangile, bâtir des temples, écrire, imprimer et publier tout ce qu'ils veulent, à la seule condition de ne pas attaquer directement l'Église de Rome. N'ayant, de plus, pris part à aucun mouvement révolutionnaire, et bien connus pour leur fidélité au souverain, ils jouissent, sous ce rapport, de la confiance du gouvernement, et nul ne les soupçonne de cacher des vues politiques sous le masque du zèle pour la religion.

Les Vaudois se trouvent ainsi placés dans des circonstances favorables pour se rendre utiles au Piémont, où beaucoup de gens, du reste, les regardent comme un peuple vertueux et longtemps opprimé à tort. Au moment où nous quittâmes La Tour, un Génois catholique qui fuyait le choléra y arrivait avec sa femme, dans l'intention d'y passer quelques semaines ; et le seul motif de la préférence qu'il accordait aux Vallées sur tout autre séjour plus rapproché de Turin ou de Gênes, était, disait-il, la réputation de probité dont jouissent les Vaudois parmi les catholiques libéraux.

Néanmoins, pour que ces populations puissent servir très-utilement la cause de Christ dans le Piémont, beaucoup de choses leur manquent encore. Leur pauvreté, avec le dur et incessant travail qu'elle leur impose, nuit à leur développement physique et intellectuel. On ne peut, à cet égard, les comparer ni aux Vaudois du canton de Vaud, ni aux Bernois, ni

aux habitants du nord de la France, de l'Angleterre ou de l'Écosse. L'excès du travail écrase leurs femmes et les enfants. La même raison les empêche d'atteindre un degré suffisant d'instruction. Malgré les 169 écoles qu'ils possèdent et bien qu'ils sachent pour la plupart lire et écrire, leurs connaissances ne sont pas assez étendues pour les rendre aptes à prospérer dans les villes de France ou de Piémont. Aussi est-il peu probable qu'il sorte du milieu d'elles beaucoup d'hommes aussi bien qualifiés que MM. Meille et Geymonat pour prêcher l'Évangile aux Italiens ; leurs Églises n'ont pas encore assez de vie spirituelle. Pour remuer l'Italie, il faudrait des évangélistes pleins de chaleur et d'énergie, qui sussent parler l'italien comme des Italiens et dont la prédication ressemblât à celle de Neff. Or, des ouvriers de ce genre ne surgiront du sein des Églises vaudoises que lorsqu'un réveil plus complet encore les aura renouvelées. Leurs pasteurs actuels peuvent et désirent travailler au bien de leur pays ; mais ils feront bien de se pénétrer de cette idée que, pour y parvenir dans une abondante mesure, de grandes qualités leur sont nécessaires. Il leur faut prêcher, travailler et vivre de manière à amener à Christ un grand nombre de leurs paroissiens. De même que le pape, ses prélats et ses prêtres honorent Marie et les Saints, leur devoir, à eux, est de faire honneur au Rédempteur et au Saint-Esprit. Pendant que les prêtres interdisent l'usage des Saintes-Écritures, les pasteurs doivent s'efforcer de les rendre familières à leurs paroissiens ; et aussi longtemps que

les prêtres continueront à dénigrer leur foi et leur caractère, les Vaudois et leurs pasteurs devront fermer la bouche à leurs accusateurs en se montrant des modèles de vertu chrétienne.

Si, après cela, nous nous demandons, nous chrétiens étrangers, mais frères des Vaudois dans le Seigneur, ce que nous pouvons faire pour concourir à leur bien-être spirituel et agir par eux sur l'Italie, la réponse à cette question n'est pas difficile.

Nous pouvons recueillir des fonds pour les aider à fonder l'institut théologique qu'ils projettent et où se formeraient à l'avenir des évangélistes pareils à ceux qui sortent de l'école de théologie de Genève.

Nous pouvons, au moyen de subsides, les faire visiter par de fidèles pasteurs français ou suisses qui, comme Neff ou M. Roussel, iraient prêcher d'église en église.

Nous pouvons mettre à la disposition de la Table vaudoise des fonds destinés à l'établissement de postes missionnaires et d'évangélistes dans diverses villes du Piémont.

Nous pouvons enfin, au moyen d'autres dons spéciaux, les mettre à même de faire imprimer et circuler des livres italiens, purement évangéliques, que nous nous réserverions le droit d'examiner préalablement et d'approuver nous-mêmes.

Toutefois, quelques services que les Vaudois puissent rendre à la cause de l'évangélisation en Italie, concentrer sur eux toutes nos sympathies ne serait pas un acte de sagesse. Peut-être qu'en ce moment

des Églises indépendantes italiennes ne sont pas possibles. Le parti des prêtres réclamerait à grands cris contre leur existence, et selon toute probabilité le gouvernement céderait à son influence, puisque la loi ne reconnaît que les cultes actuellement existants, c'est-à-dire, les cultes vaudois et juif. Mais les convertis italiens, dont l'histoire et l'éducation diffèrent beaucoup de celles des Vaudois, ont aussi des vues différentes des leurs. Peut-être ne se résigneraient-ils pas facilement à se voir placés, soit quant aux doctrines, soit quant à l'organisation extérieure, sous la direction d'un peuple dont la langue n'est pas l'italien, et dont l'éducation, si l'on en excepte celle des pasteurs, est inférieure à celle qu'ils ont reçue eux-mêmes. Peut-être aussi s'effraieraient-ils à la pensée de passer pour des Vaudois ou même pour des protestants. Ces noms sont encore en Italie l'objet de beaucoup de préventions ; et comme aux jours apostoliques, un juif converti n'aurait probablement pas aimé à s'entendre appeler samaritain, de même un converti italien, quelque disposé qu'il fût à glorifier le nom de ce Christ en qui nous sommes tous *un*, redouterait-il l'appellation de vaudois ou de protestant. De plus, les Italiens convertis respectent généralement peu ces formes ecclésiastiques qui sont si chères aux Vaudois, parce qu'elles sont celles du culte que leurs héroïques ancêtres rendirent à Dieu. Les Vaudois sont presbytériens ; peut-être les Italiens pencheraient-ils plutôt vers le congrégationalisme ; les Églises vaudoises sont des Églises de multitude ; peut-être les Églises ita-

liennes préféreront-elles se placer sur la base de la profession individuelle et d'une discipline qui s'accorde avec cette base. Il nous faut, ce me semble, tenir compte de ces considérations, et, tout en aidant nos frères vaudois dans leurs travaux, prévoir le temps où le nombre des Italiens convertis s'accroissant, et la protection des lois leur étant assurée, une Société, du genre de la Société évangélique de France, pourra s'organiser à Turin ou à Gênes, et de là travailler à l'évangélisation du pays, sans astreindre les Églises qui se rattacheraient à elle, à l'enseignement ou à la constitution des Églises vaudoises.

Ce fut, comme je l'ai dit, le vendredi 16 août que nous quittâmes nos aimables hôtes, M. et M<sup>me</sup> Lantaret. Partis à six heures du matin, nous atteignîmes Pignerol à neuf, et Turin à onze. Prenant ensuite le chemin de fer à quatre heures, nous arrivâmes à neuf heures à Novare. De cette ville à Arona la distance est si peu considérable que les wagons la franchiront en moins de deux heures; mais la diligence que nous prîmes mit depuis dix heures et demie jusqu'à cinq. Notre conducteur nous expliqua cette lenteur en disant, à diverses reprises, que ses chevaux étaient bons, mais la route infernale. Et de fait, la route méritait ce reproche; mais il n'en est pas moins vrai qu'étant descendu plusieurs fois de voiture pour marcher, je fis une bonne partie du chemin à pied, et qu'à chaque fois je dépassais la voiture au point d'être ensuite obligé de l'attendre. Cette manière de voyager de temps en temps à l'ancienne mode

n'est pas inutile : on n'en apprécie que mieux ensuite les avantages de la locomotive moderne.

Comme nous approchions d'Arona, le soleil se leva majestueusement sur les montagnes et sur le lac. Après avoir passé quelques heures dans le confortable hôtel de cette ville, nous prîmes le bateau à vapeur qui remonte le lac Majeure jusqu'à Magadino. Arrivés dans cette ville à quatre heures, nous en reparâmes sur-le-champ pour Bellinzona. Remontant ensuite, au milieu de la nuit, la vallée du Tessin, nous commençâmes à gravir le Saint-Gothard et traversâmes une partie du Trummeln-Thal (la vallée tremblante) où le Tessin se précipite dans son lit resserré avec une force et une sorte de furie que la Reuss surpasse à peine, de l'autre côté de la montagne, au célèbre Pont-du-Diable. Rien peut-être n'est plus sublime que ces irrésistibles chutes d'eau en délire ! La route n'arrive au sommet de la passe qu'au moyen de nombreux circuits. En prenant un sentier direct, j'atteignis ce point, situé à 6,000 pieds au-dessus du niveau de la mer, à peu près une demi-heure avant la diligence ; mais je payai quelque peu cher cette promenade, car, tout trempé de sueur, je fus accueilli au sommet par un ouragan de neige et par un vent glacial.

A Andernatt, premier village du côté de la montagne qui appartient au canton d'Uri, je trouvai M. B. Brown, pasteur d'une Église indépendante de Brixton, se préparant à descendre vers les lacs Majeur et d'Orta. Grâce aux chemins de fer et aux rela-

tions internationales, il n'est aujourd'hui dans les montagnes suisses aucun passage où le voyageur anglais ne rencontre quelque compatriote.

Près d'Andernatt se trouvent les magnifiques chutes de la Reuss, dignes d'être placées à côté du Reichenbach, de l'Handek ou de celle du Rhin. La guerre et le bruit du canon ont cessé de résonner dans ces solitudes sauvages. Depuis longtemps Sawarow ne joue plus son rôle dans les querelles humaines; mais les flots furieux de la Reuss continuent à faire trembler les rochers sous leurs bruyantes secousses. Descendant la vallée que parcourt cette rivière, à travers des beautés naturelles qui confondent l'imagination, nous atteignîmes à quatre heures Fluellen, sur le lac de Lucerne. De là un bateau à vapeur nous fit arriver à Luserne à six heures et demie, juste à temps pour prendre place à la table d'hôte du Schweitzer Hoff. Le samedi nous jouîmes d'une vue magnifique sur le mont Righi. Toutes les cimes, depuis le mont Pilate jusqu'au Glarnisch, se montraient distinctes et brillantes, tandis que des milliers de nuages légers, se jouant sur le flanc des montagnes, donnaient à l'ensemble du spectacle quelque chose d'aérien. Le dimanche matin nous entendîmes prêcher le pasteur anglican de Lucerne, et nous eûmes, l'après-midi, un admirable sermon de M. Molyneux, de Lock-Chapel à Londres.

Le lendemain, dix heures de voyage nous transportèrent à Bâle, d'où en seize heures le chemin de fer nous fit atteindre Paris. Il résulte de ces détails

d'itinéraire que, lorsque les chemins de fer de Novare à Arona, et de Lucerne à Bâle fonctionneront, le voyage des Vallées à Paris s'opérera dans le petit nombre d'heures qu'on va voir :

De Pignerol à Turin . . . .	4	heure.
De Turin à Arona . . . .	7	id.
D'Arona à Bellinzona . . . .	6	id.
De Bellinzona à Lucerne . . . .	20	id.
De Lucerne à Bâle . . . .	3	id.
De Bâle à Paris . . . .	16	id.

---

Total. 53 heures.

Il va sans dire que nos heures de séjour dans plusieurs des localités mentionnées ci-dessus, ne sont pas comprises dans ce calcul.

NOTE SUPPLÉMENTAIRE, PAR NAPOLEÓN ROUSSEL.

Avant d'avoir parcouru les Vallées du Piémont, j'aimais les Vaudois sans les connaître, comme nous aimons tous les descendants des valeureux défenseurs de notre foi religieuse, comme on aime les opprimés. Mais depuis que j'ai visité ce peuple, mon affection, en perdant quelque chose de son idéal, a beaucoup gagné en réalité; maintenant que j'ai vu les lieux et que je connais les personnes, j'éprouve le besoin non-seulement d'aimer, mais encore d'agir; et ce besoin, je voudrais le faire partager à mes lecteurs.

Laissons le passé et les morts, parlons d'aujourd'hui et des vivants. Il y a là, sur le revers de ces Alpes qui limitent notre patrie, une population de

9...

vingt-cinq mille de nos coreligionnaires, aux portes d'une vaste contrée catholique-romaine. Ces Vaudois, si bien placés pour agir, sont privés de tout moyen d'action ; ce sont vingt-cinq mille paysans qu'on peut, sans les arracher à leurs travaux, transformer en autant de missionnaires, prêchant tous, sinon par la parole, du moins, ou plutôt ce qui vaut mieux, par leur vie. Cette espérance n'est-elle pas digne de prendre place dans notre cœur et de réveiller notre charité ? Laissés à eux-mêmes, les Vaudois ne peuvent (humainement parlant) faire que bien peu de chose pour l'évangélisation de l'Italie. Leurs institutions propres ne se soutiennent déjà que par des secours venus du dehors. Leur population elle-même ne peut vivre que soulagée par l'expatriation, accablée par la misère, souffrante au milieu des privations. On ne saurait se faire une idée, sans l'avoir vu, de ces contrées déchirées, torturées, où ni véhicule, ni bête de somme ne peuvent pénétrer, et où l'agriculteur est obligé d'être personnellement à lui-même charrette et cheval, portant même ses foins sur sa tête, du fond de la vallée à la cime de la montagne. J'ai vu là des femmes écrasées, amaigries sous d'énormes fardeaux, pendant les quelques mois d'été. Et quand la récolte recueillie, il suffit ailleurs de labourer le champ, il faut ici, parfois, reconstituer ce champ, ramasser la terre au pied de la montagne, la remonter à dos d'homme jusqu'à son sommet, en attendant que les années suivantes, le même sol, entraîné de nouveau, soit encore remonté sur des épaules, une seconde, une troisième

fois, indéfiniment. Ailleurs, l'état des choses est pire. Comme les neiges risqueraient de cacher la terre au semeur, s'il attendait pour lui confier son grain d'en avoir enlevé la récolte précédente, on est obligé d'ensemencer seulement une moitié du champ avant de moissonner l'autre; en sorte qu'une partie de ces montagnes, déjà incultes et étroites, se trouve encore arrachée à leurs habitants laborieux et affamés. Ce n'est pas tout. Le sol qui leur refuse des récoltes, leur refuse encore des habitations. Il est tel point, précisément celui où l'on voudrait bâtir sa maison, dont il faut soigneusement s'écarter; car l'emplacement convoité, aujourd'hui libre, sera plus tard couvert et dévasté par l'avalanche. Il y a tel village, placé sous la menace constante de ces éboulements, qui n'y échappe que par le sacrifice de forêts immenses, sur le penchant ou le sommet de la montagne, nouveaux chevaux de frise jetés sur le passage de l'ennemi; on peut le dire, ce sont là des villes constamment assiégées.

Maintenant, si vous vous rappelez que pour échapper aux persécutions antérieures, ces Vaudois ont dû s'amonceler sur des points inaccessibles, et que les lois même leur défendaient d'acheter dans la plaine, en même temps que des charges spéciales et la privation de certains privilèges pesaient sur eux, vous comprendrez comment, aujourd'hui, rendus à la liberté, ces pauvres campagnards ne peuvent en profiter. L'héritage paternel est partagé entre deux, quatre, six enfants; les uns s'expatrient, les autres vendent leur part pour manger, et le plus riche n'achète le

tout que pour s'endetter et retomber ainsi au niveau du plus pauvre. Un seul mot dira tout : on est mort de fatigue et de faim dans les Vallées.

Et cependant ce peuple est frugal, simple, sinon bien vivant dans sa foi, du moins pur dans ses mœurs ; en tout cas, inoffensif et ne demandant qu'à travailler. Sa réputation est bonne auprès des gouvernants comme auprès de la nation.

Maintenant que faire pour remédier à tous ces maux physiques des protestants, et pour faire quelque bien spirituel par leur moyen à ces catholiques-romains ? La réponse à cette question me semble indiquée par la lettre suivante, que M. Baptiste Noël et moi venons de recevoir de l'*Union-Chrétienne-Vaudoise* :

« Saint-Jean, le 28 Janvier 1855.

» A MESSIEURS ROUSSEL ET NOEL.

» Messieurs et très-honorés frères en Jésus-Christ,  
 » L'Éternel est bon et sa miséricorde demeure à toujours. Un nouveau gage de sa bonté à notre égard a bien été pendant l'année qui vient de finir, la visite de plusieurs de nos amis de l'étranger, et particulièrement la vôtre, très-chers et honorés frères. Déjà nous pouvons contempler avec bonheur le bien que, de la part de notre Père céleste, vous avez fait à notre chère patrie. Oui, votre visite, dans chacune de nos paroisses, a été le sujet de grandes bénédictions. Par là, bien des faibles ont été fortifiés, bien des consciences endormies ont été réveillées, bien des âmes sérieuses ont été encouragées, et vos pres-

sants appels aux inconvertis, aux cœurs attachés à la terre, n'ont pas été inutiles non plus, nous en avons la pleine assurance. — La réunion de la Balsille a pu dès lors vous en donner une preuve. — Tous ceux qui ont eu le bonheur de vous entendre vous bénissent, bénissent le Seigneur de vous avoir conduits au milieu de nous, et font des vœux pour que cette visite ne soit pas la dernière. Nous nous joignons à eux dans ces sentiments et nous vous prions, en outre, d'agréer ici l'expression de notre profonde et sincère reconnaissance.

» Si votre but principal a été de venir nous tirer de notre misère spirituelle, en nous faisant connaître notre corruption, notre état de péché et nous amener à la connaissance du Dieu Sauveur, à l'efficace de son sang précieux versé sur la croix pour notre rédemption éternelle; votre cœur compatissant vit avec douleur aussi que nos misères temporelles ne sont pas moins profondes, et vous manifestâtes le désir d'y apporter quelque remède. A cet effet, vous convoquâtes, à La Tour, la société de l'Union-Chrétienne-Vaudoise, et vous l'engageâtes à chercher le moyen le plus efficace pour y arriver. — C'est donc, chers et honorés frères, le résultat de nos méditations que nous venons aujourd'hui vous soumettre.

» Nous avons d'abord dû nous occuper des causes qui ont produit une telle misère au milieu de nous, et il nous fut facile de reconnaître que pour plusieurs elles se trouvent dans leurs propres vices, et que, dans ce cas, le seul remède à y apporter, c'est de leur annoncer l'Évangile, en priant le Seigneur de le gra-

ver dans leurs cœurs. Lui seul est capable de les guérir en les sanctifiant. Mais pour le plus grand nombre la cause de leur ruine temporelle provient : 1° De l'agglomération d'habitants sur un sol peu fertile, de ce que, par conséquent, ils ont peu de biens-fonds, et qu'ils ne savent sortir de l'ornière frayée par leurs ancêtres en ne s'occupant que d'agriculture. — A chaque génération, les héritages se divisent et se subdivisent. Tel, par exemple, sorti d'une famille aisée, se trouve dans la médiocrité avec la perspective effrayante de voir ses enfants misérables. — 2° Des dettes dont peu de familles sont exemptes. Cette triste position dure depuis de longues années. C'est une véritable gangrène qui étend de plus en plus ses ravages, et le Seigneur seul connaît où elle ira finir. — Pour conserver l'indivisible héritage d'un père, un fils achète, sans argent, la portion de ses frères et sœurs. Heureux est-il si, par là, il peut subvenir à sa nombreuse famille, et si dans des années d'abondance, par son travail et ses faibles épargnes, il peut arriver à payer ses dettes. Mais, si les années sont mauvaises et qu'il doive se procurer la moitié, les deux tiers même du nécessaire, outre les vêtements dont il ne peut se passer, il se voit alors entraîné immanquablement et malgré ses efforts, dans le gouffre qui finira par l'engloutir. Tel est l'état poignant d'une foule de familles que, par surcroît de malheurs, le manque de vin, de pommes de terre et de blé même, oblige cette année de vendre leurs petites propriétés pour satisfaire des enfants qui deman-

dent du pain. — Comment y porter remède? — Voici les deux qui, selon nos faibles vues, seraient les plus prompts et les plus efficaces : 1° Une colonisation, bien réglée, en Amérique ou ailleurs, et qui offrirait des garanties de succès. Une émigration se fait, néanmoins, chaque année en France et dans les villes du Midi, où nos gens sont obligés, pour vivre, de s'adonner aux occupations les plus basses, et où, par le mauvais entourage, ils vont se perdre, ou tout au moins finir dans la misère. Il ne s'agirait pas ici, toutefois, uniquement de la classe entièrement pauvre, mais bien plutôt de la classe moyenne, à qui il reste encore quelques petites ressources, mais dont l'avenir les alarme. — Pourrait-on trouver un endroit pour cet effet et à des conditions qui pussent nous convenir? — 2° Un prêt à amortissement de capital. — S'il s'agissait d'un royaume, d'une grande province, ce serait difficile, si ce n'est impossible; mais, pour un petit coin de terre, comme est le nôtre, nous croyons la chose praticable. Et ce besoin se fait sentir aujourd'hui d'autant plus fortement, que la plupart des capitalistes, qui se trouvent à la portée du pays, tournent leurs spéculations sur les chemins de fer, sur les fonds publics, les banques nationales, et que les autres se font payer des intérêts trop élevés. — Un certain nombre d'ailleurs n'a pas besoin de secours, et on ne prêterait pas non plus à ceux qui déjà sont ruinés, ou dont la position est désespérée; mais bien à tant d'honnêtes familles qui sont sur la pente glissante, et qui, si l'on ne vient à leur aide, ne peuvent échapper au sort qui

les attend. — Trouverait-on pour cela un capital à des conditions assez avantageuses? Ce moyen faciliterait bien plus aussi l'émigration.

» Voilà, très-chers et honorés frères, deux grandes questions, que, d'après votre invitation bienveillante, nous venons vous poser. Nous ne croyons pas devoir entrer dans de plus amples détails à cet égard, avant d'avoir la perspective de pouvoir réaliser ces projets. Nous venons vous les présenter comme à des amis, à des frères, que le Seigneur nous a envoyés dans sa miséricorde infinie. Nous savons que votre bonheur serait de nous voir heureux dans le ciel et dès cette terre, et que vous ferez tout ce que notre Père céleste vous mettra au cœur de faire pour notre petite et pauvre patrie. Aussi nous attendons-nous à Lui et à vos précieux conseils, pour une œuvre aussi grande et difficile. — Il est vrai que les moyens que nous venons d'indiquer ont pour but de prévenir une ruine encore un peu éloignée, tandis qu'une extrême misère menace de nous accabler présentement. Mais nous ne doutons point que la sollicitude avec laquelle vous cherchez à éviter des maux futurs, ne vous porte aussi à nous tendre une main secourable, dans ces temps de calamité, si le Seigneur vous en fournit les moyens. — Nous vous remercions d'avance de tout ce que vous ferez pour nous, et nous sollicitons notre adorable Sauveur, qui a promis de regarder comme fait à lui-même ce qui aurait été fait, fût-ce pour le plus humble de ses enfants, de vous le rendre au centuple dans le temps et dans l'éternité.

» En attendant de vos nouvelles et vos précieux conseils, nous vous prions d'agréer, Messieurs et très-honorés frères en Jésus-Christ, les salutations toutes cordiales et chrétiennes de vos très-respectueux, affectionnés et reconnaissants frères en la foi.

» Les membres de la Direction générale de l'Union-Chrétienne-Vaudoise :

- » CHAMBEAUD, président.
- » JEAN-PIERRE COMBE, vice-président.
- » GAY HENRI, vice-syndic, { délégués de Saint-Jean.
- » TOURN JEAN-BARTHÉLEMI, } délégués de Saint-Jean.
- » ANTOINE BLANC, délégué de La Tour.
- » GAYDOU ÉTIENNE, { délégués d'Angrogne.
- » MALAN ÉTIENNE, } délégués d'Angrogne.
- » PEYROT ÉTIENNE, { délégués du Villar-Pelis.
- » PIERRE GONNET, } délégués du Villar-Pelis.
- » JEAN-PIERRE SOULIER, } délégués du Villar-Pelis.
- » JEAN-BARTHÉLEMI OLIVET, secrétaire. »

Quant aux prêts d'argent, c'est aux chrétiens capitalistes à voir ce qu'ils peuvent faire. Je n'ai point ici d'idée à suggérer.

Mais quant à la colonisation, je me permettrai d'indiquer une idée, dont la réalisation me paraîtrait pouvoir à la fois soulager les Vaudois, évangéliser les Piémontais, et donner une grande satisfaction de cœur et de légitimes bénéfices matériels à ceux qui la mettraient à exécution. Il existe entre les Vallées et Turin, de vastes champs mal cultivés, qu'il serait facile d'obtenir à très-bas prix. Pourquoi un agriculteur

capable, soutenu par les fonds de quelques capitalistes, ne pourrait-il pas fonder là un ou plusieurs villages pour y recevoir le trop plein de la population vaudoise? Le prix de ces champs, mis en lots, serait remboursable par annuités; l'agriculteur y trouverait un travail plus facile, des récoltes plus abondantes; il ne s'éloignerait pas de sa patrie bien-aimée, et il serait d'autant plus assuré d'un bon résultat, qu'il est plus habitué à la fatigue et à l'économie. Là, au milieu des populations catholiques-romaines, ces petits centres protestants deviendraient autant de points de rayonnement lumineux et bienfaisants sur les ténèbres de la superstition. Écoles, prédications, livres, influence personnelle, tout viendrait en aide à l'évangélisation.

Mais qui voudra se charger de cette œuvre? Je ne sais; toutefois je ne veux pas désespérer. Les Vallées ont eu leur général Beckwith; pourquoi n'auraient-elles pas leur Oberlin? L'œuvre serait ici d'autant plus féconde, que les résultats se feraient sentir avec le temps, sur tout le Piémont déjà libre, sur la Lombardie que l'Autriche semble vouloir rendre à son gouvernement propre, et sur l'Italie entière qui, tôt ou tard, doit obtenir des institutions ici libérales.

Je ne puis entrer dans des détails; mais si cette idée est bonne, j'espère que Dieu saura la faire briller devant un esprit capable, et la féconder dans un cœur chrétien.

FIN.